
ex Bibliotheca Blomiana


GAUDEO

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Hiſtoriographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience tout ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.

FÉNELON, *Direction pour la conſcience d'un Roi.*



A Francfort & Leipſic,
Chez HENRY-LOUIS BROENNER;
M. DCC. LXXVII.



LES INCAS.



CHAPITRE XXVI.

LA confiance d'Ataliba autorifoit Alonzo à chercher dans fon ame le fecret de cette triftefle, dont il le voyoit confumé. " Inca, ,, lui dit-il, j'appréhende que le danger qui ,, te menace, & dont j'ai voulu t'avertir, ne ,, t'ait frappé trop vivement ,,.

" Tu me foulages, lui dit l'Inca, en interrogeant ma triftefle. Je n'ofois t'affli- ,, ger; cependant j'ai befoin qu'un ami s'affli- ,, ge avec moi. Ecoute. Il f'agit de mes droits ,, au trône que j'occupe, & d'où l'Inca, Roi ,, de Cufco, s'obftine à vouloir me chaffer. ,, J'aurois befoin, auprès de lui, d'un Mini-

„ ſtre éclairé, & d'un médiateur habile; & „ j'ai jetté les yeux ſur toi. Veux-tu l'être? – „ Oui, répond Alonzo, ſi ta cauſe eſt ju- „ ſte. – Elle eſt juſte; & tu vas toi-même en „ juger. Apprends donc quel fut le génie „ de cet Empire dès ſa naiſſance; dans quelle „ vue il a été fondé; & comment, deſtiné à „ s'agrandir ſans ceſſe, il ne pouvoit, ſans „ s'affoiblir, n'être pas enfin partagé.

„ Autrefois ce pays immenſe étoit habité „ par des Peuples ſans loix, ſans diſcipline & „ ſans mœurs. Errans dans les forêts, ils „ vivoient de leur proie, & des fruits qu'- „ une terre inculte ſembloit produire par „ pitié. Leur chaſſe étoit une guerre que „ l'homme faiſoit à l'homme. Les vaincus „ ſervoient de pâture aux vainqueurs. Ils „ n'attentoient pas le dernier ſoupir de celui „ qu'ils avoient bleſſé, pour boire le ſang „ de ſes veines (*); ils le déchiroient tout „ vivant. Ils faiſoient des captifs, & ils „ les engraiſſoient pour leurs feſtins „ abominables. Si ces captifs avoient des „ femmes, ils les laiſſoient s'unir enſem- „ ble, ou ils rendoient eux-mêmes leurs

(*) *Voyez* Garcil. liv. I. chap. 12.

„ esclaves fécondes, & ils dévoroient les
„ enfans.

„ Quelques-uns d'entre eux, par l'in-
„ stinct de la reconnoissance, adoroient,
„ dans la nature, tout ce qui leur faisoit
„ du bien, les montagnes meres des fleu-
„ ves, les fleuves mêmes, & les fontaines
„ qui arrosoient la terre & la fertilisoient,
„ les arbres qui donnoient du bois à leurs
„ foyers, les animaux doux & timides dont
„ la chair étoit leur pâture, la mer abon-
„ dante en poissons, & qu'ils appelloient
„ leur nourrice (*). Mais le culte de la
„ terreur étoit celui du plus grand nom-
„ bre.

„ Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce
„ qu'il y avoit de plus hideux, de plus
„ horrible; car il semble que l'homme se
„ plaise à s'effrayer. Ils adoroient le tigre,
„ le lion, le vautour, les grandes couleu-
„ vres; ils adoroient les élémens, les ora-
„ ges, les vents, la foudre; les cavernes,
„ les précipices; ils se prosternoient devant
„ les torrens dont le bruit imprimoit la
„ crainte, devant les forêts ténébreuses, au

(*) *Mama Cocha* mere mer.

„ pied de ces volcans terribles qui vomiſ-
„ ſoient ſur eux des tourbillons de flamme
„ & des rochers brûlans.

„ Après avoir imaginé des Dieux cruels
„ & ſanguinaires, il fallut bien leur ren-
„ dre un culte barbare comme eux. L'un
„ crut leur plaire en ſe perçant le ſein,
„ en ſe déchirant les entrailles; l'autre,
„ plus forcené, arracha ſes enfans de la
„ mamelle de leur mere, & les égorgea
„ ſur l'autel de ſes Dieux altérés de ſang.
„ Plus la nature frémiſſoit, plus la Divi-
„ nité devoit ſe réjouir. On croyoit pou-
„ voir tout attendre des Dieux à qui l'on
„ immoloit tout ce qu'on avoit de plus
„ cher (*).

„ Celui dont les rayons animent la na-
„ ture, vit cet égarement; & il en eut
„ pitié. Il n'eſt pas étonnant, dit-il, que
„ des inſenſés ſoient méchans. Au lieu de
„ les punir de s'égarer dans les ténebres,
„ envoyons-leur la vérité; ils marcheront
„ à ſa lumiere. Il ne m'eſt pas plus diffi-
„ cile d'éclairer leur intelligence que d'é-
„ clairer leurs yeux.

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1. chap. 2.

„ Il dit, & il envoie dans ces climats
„ ſauvages deux de ſes enfans bien-aimés,
„ le ſage & vertueux Manco, & la belle
„ Oello, ſa ſœur & ſon épouſe (*).

„ Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit cé-
„ lebre & révéré où ces enfans du Soleil de-
„ ſcendirent (*a*). Les Sauvages, répandus
„ dans les forêts d'alentour, ſe raſſemblerent
„ à leur voix. Manco apprit aux hommes à
„ labourer la terre, à la ſemer, à diriger le
„ cours des eaux, pour l'arroſer ; Oello in-
„ ſtruiſit les femmes à filer, à ourdir la lai-
„ ne, à ſe vêtir de ces tiſſus, à vaquer aux
„ ſoins domeſtiques, à ſervir leurs époux
„ avec un zele tendre, à élever leurs enfans.

„ Au don des arts, ces fondateurs ajoute-
„ rent le don des loix. Le culte du Soleil
„ leur pere, ce culte inſpiré par l'amour,
„ fondé ſur la reconnoiſſance, & qui ne coû-
„ ta jamais un ſoupir à la nature, ni un
„ murmure à la raiſon, fut la premiere de
„ ces loix & l'ame de toutes les autres.

„ L'homme, étonné de voir ſi près de lui
„ des biens qu'il ne ſoupçonnoit pas, l'abon-

(*) Garcil. liv 1. chap. 15.

„ dance, la sûreté, la paix, crut recevoir un „ nouvel être. Ses beſoins ſatisfaits, ſes „ terreurs diſſipées, le plaiſir d'adorer un „ Dieu propice & bienfaiſant, le devoir d'ê- „ tre juſte & bon à ſon exemple, la facilité „ d'être heureux, la bienvieillance mutuelle, „ le charme enfin d'une innocente & paiſible „ ſociété captiva tous les cœurs. Honteux „ d'avoir été aveugles & barbares, ces Peu- „ ples ſe laiſſerent apprivoiſer ſans peine, & „ ranger ſous de douces loix. Cuſco fut fon- „ dée par leurs mains; cent villages l'envi- „ ronnerent (*b*); & le vénérable Manco, „ avant d'aller ſe repoſer auprès du Soleil „ ſon pere, vit proſpérer, dès ſa naiſſance, „ l'Empire qu'il avoit fondé.

„ Son fils aîné lui ſucceda (*c*), &, comme „ lui, par la douceur, la perſuaſion, les bien- „ faits, il recula les bornes de cet heureux „ Empire.

„ Le fils aîné de celui-ci (*d*) fit reſpecter „ ſes armes, mais ne les employa qu'à ren- „ dre ſes voiſins dociles, ſans tremper ſes „ mains dans leur ſang.

„ Son ſucceſſeur (*e*) fut moins heureux: „ les Peuples qu'il vouloit gagner le force-

„ rent de les combattre (*f*). Le premier
„ combat fut ſanglant; mais le vainqueur,
„ par ſes vertus, ſe fit pardonner ſa victoi-
„ re. Sa valeur apprit à le craindre; ſa clé-
„ mence apprit à l'aimer.

„ Le fils aîné de ce héros (*g*) fit des con-
„ quêtes encore plus vaſtes, ſans coûter ni
„ larmes ni ſang aux Peuples qu'il ſoumit à
„ ſon obéiſſance. Son retour à Cuſco fut
„ le plus beau triomphe: il y fut porté par
„ des Rois.

„ Les Incas qui lui ſuccéderent (*h*), fu-
„ rent obligés quelquefois, pour dompter
„ des Peuples féroces, d'aſſiéger leur retraite,
„ de les y repouſſer, & de leur laiſſer pren-
„ dre conſeil de la néceſſité. Mais nos ar-
„ mes les attendoient, & ne les provo-
„ quoient jamais. On avoit pour maxime de
„ les abandonner, plutôt que de les détrui-
„ re, s'ils s'obſtinoient à vivre indépendans
„ & malheureux. La paix alloit au-devant
„ d'eux, toujours indulgente & facile, &
„ n'exigeant de ces rebelles que de conſentir
„ à goûter les biens qu'elle leur préſentoit
„ (*i*). Engager le monde à être heureux, fut
„ le grand projet des Incas. Un culte pur,

„ de ſages loix, des lumieres, des arts utiles
„ étoient les fruits de la victoire; & ils les
„ laiſſoient aux vaincus. Telle a été, pen-
„ dant onze regnes, leur ambition & leur
„ gloire; tel a été le prix de leurs travaux.

„ Cependant, plus on étendoit les limites
„ de cet Empire, plus on avoit de peine à
„ les garder. Dans tout l'eſpace de dix reg-
„ nes, l'Empire n'avoit vu qu'une ſeule ré-
„ volte. Mon pere, le plus doux & le plus
„ juſte des Rois, en vit trois, l'une vers le
„ nord, deux au midi de ces montagnes.
„ Les extrêmités, reculées, n'étoient plus
„ ſous les yeux du Monarque. Vers l'aurore,
„ on avoit franchi la haute barriere des An-
„ des (*); on touchoit à la mer dans les ré-
„ gions du couchant; vers le nord & vers le
„ midi, nous avions encore à pénétrer dans
„ des déſerts profonds & vaſtes; enfin, le
„ plan de nos conquêtes embraſſoit tout ce
„ continent. Il exigeoit donc un partage
„ entre les enfans du Soleil.

„ Mon pere, après avoir conquis cette va-
„ ſte & riche province, a cru que le moment
„ du partage étoit arrivé. Il avoit épouſé

(*) Montagnes des Antis, depuis appellées *Cordelieres*.

„ deux femmes; l'une étoit Ocello, sa sœur;
„ l'autre, Zulma, fille du sang de Rois (*k*).
„ Huascar est l'aîné des enfans d'Ocello; il
„ possede Cusco, la ville du Soleil, & l'Em-
„ pire de nos ancêtres. Je suis l'aîné des en-
„ fans de Zulma; & la province de Quito,
„ ce fruit des exploits de mon pere, est l'hé-
„ ritage qu'en mourant il a bien voulu me
„ laisser.

„ A-t-il pu disposer d'un bien qu'il ne te-
„ noit que de lui-même, qu'il ne devoit
„ qu'à sa valeur? C'est ce qui cause, entre
„ mon frere & moi, des débats qui seront
„ sanglans, s'il me force à prendre les armes.

„ Mon frere est altier & superbe. Son
„ froid orgueil ne sut jamais fléchir. Au mé-
„ pris de la volonté & de la mémoire d'un
„ pere, il exige de moi que je descende du
„ trône, & que je me range sous ses loix.
„ Tu sens si je puis m'y résoudre. J'aime
„ mon frere; il m'est affreux de voir sa haine
„ me poursuivre; il m'est affreux de penser
„ que son Peuple & le mien vont être enne-
„ mis l'un de l'autre, & qu'une guerre do-
„ mestique, allumée entre les Incas, va les
„ livrer, demi-vaincus, à un oppresseur

» étranger. Mais ce ſceptre, ce diadême,
» c'eſt de mon pere que je les tiens; laiſſerai-
» je outrager mon pere? Il n'eſt rien qu'à
» titre d'égal, d'allié, de frere & d'ami,
» Huaſcar n'obtienne de moi. Veut-il éten-
» dre ſes conquêtes par de là les bords du
» Mauli (*), ou ſur le fleuve des Couleu-
» vres (**)? Je le ſeconderai. Lui reſte-t-il
» encore, dans les vallées de Naſca ou de
» Piſco, quelques rebelles à dompter? Je
» l'aiderai à les ſoumettre. Ses ennemis ſe-
» ront les miens. Mais pourquoi demander
» ma honte? pourquoi vouloir déshonorer &
» avilir ſon propre ſang? Les larmes que
» tu vois s'échapper de mes yeux, te ſont
» témoins de ma franchiſe. Je deſire ar-
» demment la paix: je ſuis ſenſible, mais je
» ſuis violent; & je me crains ſur-tout moi-
» même. C'eſt à toi, cher Alonzo, à nous
» ſauver des maux dont la diſcorde nous me-
» nace. Va trouver mon frere à Cuſco.
» L'humanité réſide dans ton cœur, & la vé-
» rité ſur tes levres; ta candeur, ta droiture,
» l'aſcendant naturel de ta raiſon ſur nos
» eſprits, enfin ce charme ſi touchant que tu

(*) Riviere du Chili.
(**) *Amarumayu*, aujourd'hui la riviere de la *Plata*.

„ donnes à tes paroles, le fléchira peut-être, „ & nous épargnera d'effroyables calamités. „ Ne crains pas d'exprimer trop vivement „ l'horreur que me fait la guerre civile; „ mais auſſi ne crains pas d'aſſurer, que „ jamais je n'abandonnerai mes droits. Mon „ pere, en mourant, m'a placé ſur un trô- „ ne élevé, affermi par lui-même; il faut „ m'en arracher ſanglant „.

Alonzo ſentit l'importance & les difficultés d'une telle entremiſe; mais il voulut bien s'en charger; & tout fut préparé dans peu, pour donner à ſon ambaſſade une ſplendeur qui repondit à la majeſté des deux Rois.

NOTES.

(a) *Ou ces enfans du Soleil deſcendirent*]. Au bord d'un lac, à une lieue de Cuſco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

(b) *Cent villages l'environnerent*]. Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au midi.

(c) *Son fils aîné lui ſuccéda*]. SINCHI ROCA, deuxieme Roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(d) *Le fils aîné de celui-ci*]. LOQUE YUPANGUÉ troiſieme Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au ſud, & vingt du couchant au levant.

(e) *Son ſucceſſeur*]. MAITA CAPAC, quatrieme Roi,

conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(*f*) *Le forcerent de les combattre*]. Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il assiégea sur leur montagne. Il combattit aussi les *Collas* au passage d'une riviere, les peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

(*g*) *Le fils aîné de ce Héros*]. CAPAC YUPANGUÉ, cinquieme Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, jusqu'à la mer ; au midi, jusqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas* ; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne des *Antis* ; au nord, jusqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(*h*) *Les Incas qui lui succéderent*]. ROCA, surnommé *Pleure-sang*, sixieme Roi.

Septieme, VIRACOCHA.

Huitieme, PACHACUTEC.

Neuvieme, YUPANGUÉ.

Dixieme, TUPAC YUPANGUÉ.

Onzieme, HUAÏNA DAPAC, pere de deux Incas régnans.

(*i*) *Les biens qu'elle leur présentoit*]. Lorsqu'assiégés sur leurs montagnes, ils manquoient de subsistances, & qu'on trouvoit leurs enfans & leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger, & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

(*k*) *Fille du sang des Rois*]. Des Caciques, rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.



CHAPITRE XXVII.

AVANT le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix sous de favorables auspices, fit un sacrifice au Soleil. Les Mexicains y assisterent ; & Alonzo lui-même, sans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les vierges du Soleil, admises dans son temple, servoient le Pontife à l'autel. C'est de leur main qu'il recevoit le pain du sacrifice (*a*) ; & l'une d'elles, après l'offrande, le présentoit aux Incas.

La destinée de Cora voulut qu'en ce jour solemnel, ce fût elle qui dut remplir ce ministere si funeste.

Alonzo, par une faveur signalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtresse s'avance, un voile sur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baissés ; mais ses longues paupieres en laissoient échapper des feux étincelans. Ses belles mains trembloient ; ses levres palpitantes, son sein vivement agité, tout en elle exprimoit

l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo! Un regard la perdit; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui dont la grace & la beauté, chez les féroces antropophages, avoient apprivoiſé des cœurs nourris de ſang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, ſimple, tendre, ingénue & faite pour aimer! Ce ſentiment, dont la nature avoit mis dans ſon ſein le germe dangereux, ſe développa tout-à-coup.

Dans le treſſaillement que lui cauſa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit, ſon cœur ſuſpendit tout-à-coup & redoubla ſes battemens. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule dans ſes veines, & ſur ſes genoux défaillans elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtere enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſprits, ſemble l'être encore à ſes yeux. Interdite & confuſe de ſon égarement, elle jette un regard ſuppliant ſur l'image du Soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. „ O Dieu!

„ dit-elle, ô Dieu! quel eſt donc ce délire?
„ Quel trouble ce jeune Etranger a mis dans
„ tous mes ſens! Je ne me connois plus „.

Le ſacrifice & les vœux offerts, l'Inca, ſuivi de ſa Cour, ſe retire; les Prêtreſſes ſortent du temple, & rentrent dans l'aſyle inviolable & ſaint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ſes jours dans une paiſible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une priſon triſte & funeſte. Elle ſentit tout le poids de ſa chaîne; & ſon cœur ne deſira plus qu'un déſert & la liberté, un déſert où fût Alonzo : car elle ne ceſſoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de ſe plaindre à lui, comme s'il eût été préſent. "Quoi! jamais, jamais, diſoit-elle,
„ l'illuſion que je me fais, ne ſera qu'une il-
„ luſion! Ah! pourquoi t'ai-je vu, charme
„ unique de ma penſée, ſi je ſuis condam-
„ née à ne plus te revoir? Ah! du moins,
„ avant que j'expire, viens, mortel adoré,
„ viens voir quel ravage ta ſeule vue a
„ cauſé dans un foible cœur; viens voir &
„ plaindre ta victime. Où es-tu? Daignes-
„ tu penſer à moi, à moi, qui brûle, qui
„ me meurs du deſir, ſans eſpoir, de te

„ revoir encore? Hélas! quel malheur eſt
„ le mien! Je ſens qu'un pouvoir invinci-
„ ble m'attire ſans ceſſe vers lui; ſans ceſſe
„ mon ame s'élance hors de ces murs pour
„ le chercher; dans la veille & dans le
„ ſommeil, lui ſeul occupe mes eſprits;
„ je donnerois ma vie pour qu'un ſeul de
„ mes ſonges pût ſe réaliſer, ne fût-ce
„ qu'un moment; & ce moment, on l'a re-
„ tranché de ma vie! O Dieu bienfaiſant!
„ eſt-ce toi qui te plais à tyranniſer, à
„ déchirer un cœur ſenſible? Tu ſais ſi le
„ mien conſentoit au ſerment que t'a fait
„ ma bouche. Un pouvoir abſolu me l'a
„ fait prononcer; mais la nature, par un
„ cri qui a dû s'élever jusqu'à toi, récla-
„ moit dans le même inſtant contre une in-
„ juſte violence. Mon cœur n'eſt point par-
„ jure; il ne t'a rien promis. Rends-moi
„ donc à moi-même. Hélas! ſuis-je dig-
„ ne de toi? Trop foible, trop fragile, un
„ ſeul moment, tu le vois, un ſeul regard
„ a mis le trouble dans mon ame: éper-
„ due, inſenſée, je ne commande plus à ma
„ raiſon ni à mes ſens „. A ces mots, pro-
ſternée, & n'oſant plus voir la lumiere du
Dieu qu'elle croyoit trahir, elle ſe couvroit
le

le visage de son voile arrosé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette pensée accablante : *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faisoient éclater sa douleur. " O
„ mon pere ! qu'avez-vous fait ? que vous
„ avois-je fait moi-même ? pourquoi me
„ séparer de vous ? pourquoi m'ensevelir vi-
„ vante ? Hélas ! j'avois pour vous une vé-
„ nération si tendre ! je vous aurois servi avec
„ tant de zele & d'amour ! O mon pere !
„ mon pere ! vous m'auriez vue auprès de
„ vous, douce consolation de votre paisible
„ vieillesse, partager avec mon époux le de-
„ voir de vous rendre heureux, élever sous
„ vos yeux mes enfans. . . . . Mes enfans !
„ ah ! jamais je ne serai mere ; jamais ce nom
„ cher & sacré ne fera tressaillir mon cœur.
„ Ce cœur est mort aux sentimens les plus
„ tendres de la nature : ses penchans les
„ plus doux, ses plaisirs les plus purs me sont
„ interdits pour jamais „.

Cet éclair rapide & terrible, qui embrase à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Espagnol au même instant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé jusqu'à l'ivres-

ſe, d'un ſeul regard qu'elle lui avoit lancé, il la ſuivit des yeux au fond du temple ; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeller ſa raiſon ; il ſe reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de ſon ame ; vain reproche ! efforts inutiles ! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un ſeul regard de la Prêtreſſe a verſé au fond de ſon cœur le doux poiſon de l'eſpérance. Des vœux indiſſolubles, un étroit eſclavage, une garde incorruptible & vigilante, une auſtere priſon, il voit tout ; & il eſpere encore. Il lui eſt impoſſible de poſſéder Cora, mais non pas d'avoir ſu lui plaire ; " & ſi elle m'aimoit, diſoit-il, ſi
„ elle ſavoit que je l'adore, ſi nos deux
„ cœurs, d'intelligence, pouvoient du moins
„ s'entendre, ah ! ce ſeroit aſſez „.

En s'occupant d'elle ſans ceſſe, il paſſoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour inſenſé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même, & lui faiſoit voir l'imprudence & la honte de ſes tranſports. Chez un Peuple

religieux, oſer tenter un ſacrilege ! dans la Cour d'un Roi, ſon ami, violer les droits de l'hoſpitalité ! expoſer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui ſuivroient l'oubli de ſes vœux ! C'étoient autant de crimes, dont un ſeul eût ſuffi pour faire frémir Alonzo. Il en repouſſoit la penſée, bien réſolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir ſa profonde mélancolie autour de l'enceinte ſacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaſte, & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majeſtueuſe ajoutoit encore au reſpect qu'imprimoit ce lieu révéré. « C'eſt
» ſous ces arbres, diſoit-il, que la belle Co-
» ra reſpire. Hélas ! peut-être elle y gémit ;
» & ni la pitié ni l'amour n'oſeroient entre-
» prendre de rompre ſes liens. Ces murs
» ſont élevés ; la garde en eſt ſévere ; mais
» combien ne ſeroit-il pas facile encore d'y
» pénétrer ! C'eſt leur ſainteté qui les garde.
» L'amour, cet ennemi fatal du repos & de
» l'innocence, l'amour, tel que je le reſſens,
» n'eſt point connu de ce bon Peuple. L'ha-
» bitude à ne deſirer que les biens qui lui
» ſont permis, le fait marcher paiſiblement

» dans l'étroit ſentier de ſes loix. Qu'elles
» ſont cruelles ces loix, dont la jeuneſſe, la
» beauté, l'amour, ſont les triſtes victimes!
» Qu'il ſeroit juſte & généreux de les en af-
» franchir »! A ces mots, effrayé lui-même
de ſentir treſſaillir ſon cœur, il s'éloignoit.
» Ah! diſoit-il, eſt-ce là ce projet ſi beau,
» ſi magnanime qui m'avoit amené à la Cour
» de l'Inca! Je m'annonce comme un hé-
» ros; je finis par être un perfide, un
» foible & lâche raviſſeur ».

Ainſi ſa vertu combattoit; elle auroit triomphé ſans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

NOTE.

(a) *LE pain du ſacrifice*]. Ce pain étoit fait du maïs le plus pur: on l'appelloit *Cancu*.





CHAPITRE XXVIII.

HEUREUX les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, & des depouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans allarmes; le laboureur y seme & y moissonne en paix. Mais malheur aux Peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cime s'éleve au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrein s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrein perfide attache: les fleurs, les fruits & les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la

dévore: ſa richeſſe, en croiſſant, préſage ſa ruine; & c'eſt au ſein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ſes heureux poſſeſſeurs. Tel eſt le climat de Quito. La ville eſt dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes ſecouſſes, en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois), & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine dont le Pontife & le Roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, ſemblable à celui de la mer, lorſqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & ſe change bientôt en un mugiſſement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancelent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & ſa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans ſon ſein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougiſſent, s'enflamment & lancent dans les airs

des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme : ſuperbe & terrible ſpectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, & s'y creuſer un lit vaſte & profond.

Dans les murs, hors des murs, la déſolation, l'épouvante, le vertige de la terreur ſe répandent en un inſtant. Le laboureur regarde & reſte immobile. Il n'oſeroit entamer la terre, qu'il ſent comme une mer flottante ſous ſes pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple; les autres, conſternés, embraſſent l'autel de leur Dieu. Les Vierges, éperdues, ſortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre ſur leur tête; & courant dans leur vaſte enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'oſe approcher pour les ſecourir.

Alonzo ſeul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémiſſantes voix. Dans le péril de la nature entiere, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent ſon oreille, lui ſemblent tous être les ſiens. Egaré, frémiſſant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aîle tremblante,

voltige autour de la priſon où ſa palombe eſt enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piege où l'on a pris ſes lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un paſſage. Tranſporté de joie, il gravit ſur les débris du mur ſacré. Il pénetre dans cet aſyle où nul mortel jamais n'oſa pénétrer avant lui. Les ténebres le favoriſent : un jour lugubre & ſombre a fait place à la nuit ; la nuit n'eſt éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne ; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erebe, ne laiſſe voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtreſſes du Soleil, courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroit inutilement l'une d'elles entre ſes compagnes. Alonzo reconnoit Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font diſtinguer de loin. Il retient ſes premiers tranſports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, lui dit-il » de la voix la plus douce & la plus ſenſible, » un Dieu veille ſur vous & prend ſoin de

» vos jours ». A cette voix, Cora s'arrête intimidée ; & à l'instant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obscurité, découvre aux yeux de la Prêtresse son amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement soudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora se précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Espagnol. Il la soutient, il la ranime, il tâche de la rassurer. « O toi, lui dit-il, que j'a-
» dore depuis que je t'ai vue au temple, toi,
» pour qui seule je respire, Cora, ne crains
» rien : c'est le ciel qui t'envoie un libéra-
» teur. Suis-moi. Quittons ces lieux fune-
» stes ; laisse-moi te sauver ».

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à son guide. Il l'emporte ; il franchit sans peine les débris du mur écroulé ; & le premier asyle qui s'offre à sa pensée, est le vallon de Capana, du Cacique ami de Las-Casas.

« Où vais-je, lui disoit Cora ? La frayeur
» a troublé mes sens. Je ne sais où je suis ;
» je ne sais même qui vous êtes. Que vais-je
» devenir ? Ayez pitié de moi. — Vous êtes,

» lui dit Alonzo, ſous la garde d'un homme
» qui ne reſpire que pour vous. Je vous
» mene loin du danger, dans un vallon dé-
» licieux, où un Cacique, mon ami, vous
» recevra comme ſa fille. — Ah! cachez-moi
» plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va
» de ma vie; il y va de bien plus! Vous
» ignorez la loi terrible que vous me faites
» violer. Me voilà hors de cet aſyle où je
» devois vivre cachée. Je ſuis les pas d'un
» homme, après avoir fait vœu de fuir à
» jamais tous les hommes. A quoi m'expo-
» ſez-vous? Ah! plutôt laiſſez-moi périr».

« Cora, lui répondit Alonzo, le pre-
» mier devoir de tout ce qui reſpire, com-
» me ſon premier ſentiment, c'eſt le ſoin
» de ſa propre vie; & dans un moment où
» la mort vous environne & vous pourſuit,
» il n'eſt ni vœu ni loi qui doive s'oppo-
» ſer à ce mouvement invincible. Quand
» tout ſera calmé, demain, avant l'aurore,
» vous rentrerez dans ces jardins, où vos
» compagnes effrayées auront paſſé la nuit
» ſans doute; & le ſecret de votre abſence
» ne ſera jamais révélé ».

Cependant le péril s'éloigne; & bientôt il s'évanouit. La terre ceſſe de trembler,

le volcan ceſſe de mugir. Cette piramide de feu, qui s'élevoit du ſommet de la montagne, s'émouſſe, & paroît s'enfoncer; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obſcurci, commencent à ſe diſſiper; un vent d'orient les chaſſe vers la mer. L'azur du ciel s'épure; & l'aſtre de la nuit, par ſa conſolante clarté, ſemble vouloir raſſurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & ſa tendre compagne traverſoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, percant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & ſe jouer parmi les fleurs. « Reſpire, ma chere Cora, „ dit Alonzo; repoſe-toi; & dans le calme „ & le ſilence d'une nuit qui nous favoriſe, „ laiſſe-moi me raſſaſier du plaiſir de te „ voir, d'adorer tant de charmes ». Cora conſentit à s'aſſeoir. Le premier ſoin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui préſenter. Le doux ſavinte, le palta, d'un goût plus raviſſant encore, la moëlle du coco, ſon jus délicieux, furent les mets de ce feſtin.

Aſſis aux genoux de Cora, Alonzo reſpiroit à peine. Le trouble, le ſaiſiſſement, cette timidité craintive qui ſe mêle aux brûlans deſirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, ſuſpendent ſon impatience. Il preſſe de ſes mains, il preſſe de ſes levres la main tremblante de Cora. « Fille du ciel, » lui diſoit-il, eſt-ce bien toi que je poſſe- » de, toi, l'unique objet de mes vœux? » Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit » la nature, s'opéroit pour nous réunir, & » qu'il n'épouvantoit la terre, que pour nous » dérober aux yeux de tes ſurveillans inhu- » mains? Un Dieu, ſans doute, a pris pitié » de mon amour & de mes peines. Ah! pro- » fitons de ſa faveur. Nous voilà ſeuls, li- » bres, cachés, & n'ayant pour témoin que » la nuit, qui jamais n'a trahi les tendres » amans. Mais ces inſtans ſi précieux s'écou- » lent; n'en perdons plus aucun; &, ſi je te » ſuis cher, dis-moi: *Sois heureux.* — Sois » heureux, dit-elle »; & dès ce moment un nuage ſe répandit ſur l'avenir.

A leurs yeux tout s'eſt embelli. La ſérénité de la nuit, la ſolitude, le ſilence ont pour eux un charme nouveau. « Ah! le délicieux

» séjour ! disoit Cora. Pourquoi chercher » un autre asyle ? Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages semblent nous dire : » Où voulez-vous aller ? où serez-vous » mieux qu'avec nous ? — O douce moitié de » moi-même, dit Alonzo, ainsi toujours » puisses-tu te plaire avec moi ! Passons ici » la nuit ; & demain, dès l'aube du jour, » fuyons des lieux où tu es captive. Allons. . . . que sais-je ? où le destin nous » conduira : fût-ce dans un antre sauvage, j'y » vivrois heureux avec toi ; & sans toi, je » ne puis plus vivre ». Ainsi le fol amour faisoit parler Alonzo. Cora le pressoit dans ses bras ; & il sentoit tomber sur son visage les larmes qu'elle répandoit. « Mon ami, » lui dit-elle, éloignons, s'il se peut, une » prévoyance affligeante. Je suis avec toi, » je ne veux m'occuper que de toi : qu'un » bien que j'ai tant souhaité ne soit pas mêlé » d'amertume ».

Cora ne savoit point encore le nom de son amant ; elle desira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de sa Patrie, il voulut même la flatter de la douce espérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abusée, & la réflexion

cruelle écarta cette illusion. Enfin le sommeil suspendit tous les mouvemens de leurs ames; & Cora, aux genoux d'Alonzo, reposa jusqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiseaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il voit Cora : ses yeux parcourent mille charmes. Il approche sa bouche de ces levres de rose, où la volupté lui sourit; il en respire l'haleine; & son ame y vole, attirée par un souffle délicieux.

Cora s'éveille; un tressaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime son émotion. » Est-ce toi, dit-elle, en se précipitant » dans le sein d'Alonzo, est-ce bien toi que » je retrouve? Ah! je croyois t'avoir per- » du. – Non, Cora, non; rassure-toi : nous » ne serons point séparés. Mais hâtons-nous : » voici l'aube du jour : gagnons le détroit » des montagnes; & sur la foi de la nature, » qui nourrit les hôtes des bois, cherche » avec moi, dans leur asyle, la liberté, le » premier des biens après l'amour. – Ah! » cher Alonzo, dit Cora, que ne suis-je » seule, avec toi, dans ces forêts où elle » regne! que n'y suis-je inconnue au reste

» des mortels »! Et, en disant ces mots, elle le ferroit dans ses bras; elle frémissoit; & ses yeux, attachés sur ceux de son amant, se remplissoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la presse de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter; mais elle cede enfin. “ Délices
» de mon ame, mon cher Alonzo, lui dit-
» elle, mon cœur est déchiré; le tien va l'ê-
» tre; mais pardonne: un devoir sacré, un
» devoir terrible m'enchaîne; il va m'arra-
» cher de tes bras; voici le moment d'un
» éternel adieu. – Ah! que dis-tu, cruel-
» le! – Ecoute. En me dévouant aux au-
» tels, mes parens répondirent de ma fidé-
» lité. Le sang d'un pere, d'une mere,
» est garant des vœux que j'ai faits. Fu-
» gitive & parjure, je les livrerois au sup-
» plice; mon crime retomberoit sur eux; &
» ils en porteroient la peine: telle est la ri-
» gueur de la loi. – O Dieu! – Tu frémis!
» – Malheureuse! qu'as-tu fait? qu'ai-je
» fait moi-même, s'écria-t-il, en se préci-
» pitant le front contre terre, & en s'arra-
» chant les cheveux. Que ne m'as tu mon-
» tré plutôt l'abîme où je tombois, où je

» t'entraînois? . . . Laisse-moi. Ton amour, » ta douleur, tes larmes redoublent l'hor- » reur où je suis. . . Que veux-tu? que » je te remmene? Tu veux ma mort. . . . . » Te retenir! oh! non; je ne suis pas un » monstre. Je ne souffrirai pas que tu sois » parricide; je ne le souffrirai jamais. » Va-t-en... cruelle... Arrête! arrête! Je me » meurs ».

Cora désolée & tremblante, étoit revenue à ses cris, étoit tombée à ses genoux. Il la regarde, il la prend dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, se sent baigner des siens, lui jure un éternel amour; &, dans l'excès de sa douleur, il s'égare & s'oublie encore. " Que faisons-nous, „ lui dit Cora? Voilà le jour. Si nous tar- „ dons, il ne sera plus temps; & mon pere, „ & ma mere, & leurs enfans, tout va pé- „ rir. Je vois le bûcher qui s'allume. — „ Viens donc, viens, lui dit - il, „ avec le regard sombre, l'air farouche du „ désespoir „; & tout-à-coup, s'armant de force, de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main, &, marchant à grands pas, la remmene, pâle & tremblante, jusqu'au pied de

ces

VI.



[C]ora, desolée et tremblante, étoit tombée à ses [g]enoux.

ces murs, où elle va cacher son crime, son amour & son désespoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, jusqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague : elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence ; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment ; & le desir, sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle est sans remords, & sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où, chacun trembloit pour soi-même, n'a pas permis qu'on s'apperçût de sa fuite & de son absence ; elle ne se fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le peril, la crainte & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance est d'être en proie au feu qui la consume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant est plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un souci rongeur qui le tourmente incessamment.

O! sous combien de formes, diversement cruelles, l'amour tyrannise les cœurs! Alonzo trembloit d'être pere ; & ce danger, que

l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit ſans ceſſe préſent aux ſiens. Il ſe rappelle avec effroi les plus doux momens de ſa vie, & déteſte l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant, il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il ſentit ſon ame, attirée par une force irréſiſtible, ſe détacher de lui, s'élancer vers les murs où ſon amante gémiſſoit.

NOTE.

(a) PAR *un volcan terrible*]. Pichencha; *voyez* la deſcription de ce volcan & ſes éruptions en 1538 & 1660, dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.





CHAPITRE XXIX.

UNE route immenſe, applanie d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes & les torrens (*a*), monument prodigieux de la grandeur des Incas; & ſur cette route les arcenaux diſtribués par intervalles, les hoſpices ſans ceſſe ouverts aux voyageurs, les forterreſſes & les temples, les canaux qui dans les campagnes faiſoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour lui, rien ne put effacer Cora de ſa penſée. Son image, qu'en ſoupirant il écartoit toujours, lui revenoit ſans ceſſe.

Enfin l'impérieuſe voix de l'amitié ſe fit entendre. Alonzo tout-à-coup ſortit comme d'un long délire; & en approchant de Cuſco, les ſoins dont il étoit chargé, commencerent à l'occuper. Il ſe fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots: „ Un homme né par-delà les mers, & vers „ les bords d'où le Soleil ſe leve, un Caſtil„ lan, reçu dans la Cour de ton frere, vient „ te voir, & t'apporte des paroles des paix „.

La renommée des caſtillans étoit parvenue à Cuſco; & ce nom, devenu terrible, frappa le ſuperbe Huaſcar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de ſa Cour, & le reçut lui-même dans toute la ſplendeur de la majeſté des Incas, élevé ſur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouiſſant, ayant à ſes pieds vingt Caciques, & à ſes côtés vingt tribus d'Incas deſcendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de ſi auguſte, en fut ſaiſi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majeſtueuſe, lui fit ſigne de s'approcher & de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'eſt un préſent du
» ciel, qu'un frere vertueux & tendre; c'eſt
» un don du ciel, non moins rare, qu'un
» véritable ami. Réjouis-toi : le ciel t'a
» donné l'un & l'autre dans le Roi de Quito.
» Son ame m'eſt connue; & mon cœur, qui
» jamais n'a ſu mentir, répond du ſien.
» Vous êtes tous deux menacés par un enne-
» mi redoutable, qui s'avance de l'orient.
» Vous avez beſoin l'un de l'autre, pour ré-
» ſiſter à ſes efforts. Réunis, vous pouvez
» le vaincre; diviſés, vous êtes perdus. L'In-
» ca ton frere demande ton ſecours, & t'offre

„ celui de ſes armes. Tel eſt l'objet de „ l'ambaſſade dont il m'honore auprès de „ toi „.

« J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit „ l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle; „ mais avant tout, n'es-tu pas toi-même un „ de ces Etrangers nouvellement deſcendus „ ſur nos bords, & qui, dans la vallée ont „ ſemé l'épouvante? Tu te dis Caſtillan; „ c'eſt, je crois, le nom qu'on leur donne; „ ils viennent, dit-on, comme toi, des bords „ de l'orient „.

« Oui, je ſuis du nombre de ceux que „ l'on a vus ſur ce rivage, lui dit Alonzo. „ Je cherchois la gloire ſur leurs pas: je n'ai „ vu que le crime; & je les ai abandonnés. „ J'aime la bonne foi, j'honore la droiture „ & la grandeur d'ame; & c'eſt ce qui m'at„ tache à ce généreux Prince qui te parle ici „ par ma voix. Tous les deux nés du même „ ſang, enfans du même pere, aimez-vous, „ & vivez en paix; vous ſerez heureux & „ puiſſans „.

« S'il ſe ſouvient, reprit Huaſcar, de „ quel pere nous ſommes nés, qu'il ſe rap„ pelle auſſi quels rangs nous a marqués la

» naiſſance. Le Soleil n'a donné qu'un
» Maître à cet Empire ; le regne de ſon fils
» doit être l'image du ſien. Il n'a point d'é-
» gal dans le ciel ; & je n'en veux point ſur
» la terre ».

« Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien
» parler ton langage, & ſuppoſer ce que tu
» crois. N'aimes-tu pas aſſez les hommes,
» & n'eſtimes-tu pas aſſez les loix de tes
» aïeux, pour ſouhaiter que l'univers fût
» rangé ſous ces loix paiſibles »?

« Sans doute, répondit l'Inca, je le ſou-
» haite, & je l'eſpere : c'eſt la volonté du
» Soleil ; les temps la verront s'accomplir ».

« Et alors, pourſuivit Alonzo, le monde
» n'aura-t-il qu'un Roi, comme il n'a qu'un
» Soleil ? La ſageſſe d'un homme étendra-
» t-elle ſes regards auſſi loin que l'aſtre du
» jour étend l'éclat de ſa lumiere ? Tu n'o-
» ſerois le croire, oſe donc avouer que ta vi-
» gilance a des bornes, que ta puiſſance en
» doit avoir, & qu'il ſeroit injuſte de vouloir
» envahir ce que l'on ne peut gouverner ».

« Etranger, quelle eſt ton audace, inter-
» rompit l'Inca, de venir me marquer les li-
» mites de ma puiſſance »?

« Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt
» la nature qui les a marquées: je ne dis que
» ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es
» homme par ta foibleſſe, quand tu veux
» être un Dieu par ton ambition ».

« Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, reprit
» l'Inca; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect
» qui m'eſt dû ».

« Sache, lui dit Alonzo, que mes pa-
» reils parlent aux Rois ſans les flatter, &
» les reſpectent ſans les craindre. Il ne tient
» qu'à toi de me voir à tes pieds; mais com-
» mence par être juſte, & par honorer la
» mémoire d'un pere, qui fut Roi lui-même.
» C'eſt de ſa main que ton frere a reçu le
» ſceptre que tu lui diſputes; & en déſa-
» vouant le don qu'il lui a fait, tu l'inſultes
» dans ſon tombeau, & tu foules aux pieds
» ſa cendre ».

L'Inca frémit; mais ſon orgueil l'emporta
ſur ſa piété. « Mon pere, dit-il, a vieilli;
» & dans cet état de défaillance, l'homme eſt
» crédule & facile à tromper. Il a cédé aux
» artifices d'une femme ambitieuſe; & pour
» le fils de l'étrangere, il a déshérité celui
» que les ſages loix de Manco lui avoient
» donné pour ſucceſſeur ».

« Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce
» qu'il avoit reçu : il n'a disposé que de sa
» conquête ».

« Si, comme lui, chacun de nos Rois,
» dit le Prince, eût dissipé ce qu'il avoit ac-
» quis, où seroit leur empire ? L'unité de
» pouvoir en fait la grandeur & la force ; &
» mon pere, qui, sans partage, l'avoit reçu
» de ses aïeux, devoit le laisser sans partage.
» On l'a surpris ; & sans cesser d'honorer ses
» vertus, de révérer sa cendre, je puis désa-
» vouer un moment de foiblesse, qui lui fit
» oublier mes droits ».

« Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord
» de ces climats, un Empire aussi vaste, plus
» puissant que le tien, vient d'être ravagé,
» détruit, inondé du sang de ses Peuples,
» pour avoir été divisé. Ses Princes, à peine
» échappés au glaive du vainqueur, se sont
» refugiés dans la Cour de l'Inca ton frere ;
» & leur malheur atteste ce que je te prédis.
» Un ennemi terrible va vous trouver tous
» deux affoiblis, défaits l'un par l'autre.
» Ah ! songe à sauver ton Empire ; & quand
» la foudre est sur ta tête & l'abîme à tes
» pieds, tremble, malheureux Prince,
» tremble toi-même, au lieu de menacer ».

Toute la Cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage; l'Inca lui-même en fut ému; mais dissimulant sa frayeur sous les dehors de la fierté: "C'est, dit-il, à l'usurpa-
» teur à prévenir les maux dont il seroit la
» cause, & à se ranger sous mes loix „.

« Ne l'espere pas, dit Alonzo, consterné
» de sa résistance. Ataliba couronné par un
» pere expirant, ne croira jamais avoir usur-
» pé ce qu'il a reçu de son pere. Il regarde
» sa volonté comme une inviolable loi. Il
» faut, pour le chasser du trône, l'en arra-
» cher sanglant: Je te répete ses paroles.
» C'est à toi de voir si tu veux te baigner
» dans le sang d'un frere, d'un frere ver-
» tueux qui t'aime, qui fait sa gloire & son
» bonheur d'être ton allié, ton ami le plus
» tendre; qui te conjure, au nom d'un pere,
» de ne pas révoquer les dons qu'il lui a faits;
» qui te conjure, au nom de son Peuple &
» du tien, de ne pas le forcer à une guerre
» impie. Dispose de lui, de ses armes: il
» ne craint point la guerre; il a sous ses dra-
» peaux un Peuple fidele & vaillant; il a
» vingt Rois autour de lui, tous aussi dé-
» voués que moi. Tout ce qu'il craint, c'est

» de verser le sang de ses amis, de sa famille,
» de ces Peuples, qui, Sujets de vos peres,
» nés sous les mêmes loix, sont les enfans
» comme les tiens. Consulte, comme lui,
» ton cœur : il doit être bon, magnanime,
» sensible au moins à la pitié. Il ne s'agit
» pas de régler entre nous tes droits & les
» siens : de pareils débats n'ont jamais été
» vuidés que par les armes. Il s'agit de
» savoir lequel de deux perd le plus à
» céder. Il y va, pour lui, d'un royaume;
» pour toi, d'une province inutile à ta gloire,
» à ta puissance, à ta grandeur. Il défend,
» avec sa couronne, l'honneur de son pere,
» & le sien ; & à ces intérêts qu'opposes-tu?
» L'orgueil de ne point souffrir de partage!
» Vois si cela mérite d'allumer entre vous les
» feux d'une guerre civile, au moment qu'un
» péril commun vous presse de vous réunir ».

Le fier Huascar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchise courageuse, la noble fierté d'Alonzo laisserent dans tous les esprits l'étonnement & le respect ; l'Inca lui-même en fut saisi.

« Je ne sais, disoit-il, mais cette race
» d'hommes a quelque chose d'imposant &
» de supérieur à nous. Je veux gagner la

» bienveillance & l'eſtime de celui-ci. Qu'» on lui rende tous les honneurs qui ſont » dus à ſon miniſtere & à la dignité dont » il eſt revêtu ».

Il l'admit à ſa table ; & prenant avec lui le ton de l'amitié : « Caſtillan, lui dit-il, » je veux bien accéder, autant que je le puis » ſans honte, à la paix que tu me propoſes. » Qu' Ataliba garde ſon apanage ; qu'il regne » à Quito, j'y conſens, mais tributaire de » l'Empire, & obligé de rendre hommage à » l'aîné des fils du Soleil ».

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba ſubît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter ſans l'en inſtruire ; &, en attendant ſa réponſe, il eut le tems de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, cette floriſſante Cité.



NOTES.

(*a*) A-*Travers les hautes montagnes, les abîmes & les torrens.*]. La route de Quito à Cufco, & par-delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite fous le regne de *Huaïna Capac.* Sous le même regne, on en fit une de la même étendue dans le plat pays, & plufieurs autres qui traverfoient l'Empire, du centre aux extrêmités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(*b*) *Faifoient circuler l'eau des fleuves.*]. Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur, du fud au nord.





CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires, l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. « Sans le fer, disoit-il, sans » l'art des méchaniques, la main de l'homme » a opéré tous ces prodiges ! Elle a roulé ces » rochers énormes; elle en a formé ces mu- » railles dont la structure m'épouvante, dont » la solidité ne cédera jamais qu'aux lentes » secousses du tems, & à l'écroulement du » globe. On peut donc suppléer à tout par » le travail & la constance »?

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argile, &, sous mille formes diverses, éblouissoit par-

tout les yeux (*a*). « Ah! disoit-il, en soupi-
» rant, si jamais l'avarice européenne vient
» à découvrir ces richesses, avec quelle avide
» fureur elle va les dévorer »!

Le culte du Soleil avoit à Cusco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choisies (*), plus nombreux & plus imposants, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un charactere si auguste, qu'Alonzo même en fut pénétré de respect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observoit l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son pere: « Dieu bien-
» faisant, lui disoit-il, tu vas t'éloigner de

(*) A Cusco elles étoient au nombre de 1500.

» nous, & rendre la vie & la joie aux Peu-
» les d'un autre hémiſphere, que l'hiver, en-
» fant de la nuit, afflige loin de toi ; nous
» n'en murmurons pas. Tu ne ſerois pas
» juſte, ſi tu n'aimois que nous, & ſi, pour
» tes enfans, tu oubliois le monde. Suis
» ton penchant ; mais laiſſe-nous, comme un
» gage de ta bonté, une émanation de toi-
» même ; & que le feu de tes rayons, nourri
» ſur tes autels, répandu chez ton Peuple,
» le conſole de ton abſence, & l'aſſure de
» ton retour ».

Il dit, & préſente au Soleil la ſurface creu-ſe & polie d'un cryſtal (*b*) enchâſſé dans l'or, artifice myſtérieux qu'on avoit grand ſoin de cacher au Peuple, & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croiſés en un point, tombent ſur un bûcher de cedre & d'aloès, qui tout-à-coup s'enflamme, & répand dans les airs les plus délicieux parfums.

C'étoit ainſi que le ſage Manco avoit fait atteſter aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des loix. » O Soleil, lui dit-il, ſi je ſuis né de toi, » que tes rayons, du haut des cieux, allu-

» ment ce bûcher que ma main te consacre » ; & le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige se renouveller tous les ans, fait éclater les transports de sa joie ; chacun s'empresse à recueillir une parcelle du feu céleste ; le Monarque le distribue à la famille des Incas ; ceux-ci le font passer au Peuple ; & les Prêtres veillent au soin de l'entretenir sur l'autel.

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (*c*) ; & rien de plus majestueux que ce cercle immense, formé d'une florissante jeunesse, la force & l'espoir de l'etat, qui demande à se reproduire, & à l'enrichir à son tour d'une postérité nouvelle. La santé, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même.

« Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'est à
» présent qu'il attend de vous le prix de vo-
» tre naissance. Tout homme qui regarde
» la vie comme un bien, est obligé de la
» transmettre, & d'en multiplier le don.
» Celui-là seul est dispensé de faire naître
» son semblable, pour qui c'est un malheur
» que de vivre & que d'être né. S'il en est
quel-

» quelqu'un parmi vous, qu'il éleve la voix; » qu'il diſe ce qui lui fait haïr le jour: c'eſt » à moi d'écouter ſes plaintes. Mais ſi cha» cun de vous jouit paiſiblement des bien» faits du Soleil mon pere, venez, en vous » donnant une foi mutuelle, vous engager à » reproduire & à perpétuer le nombre des » heureux ».

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour-à-tour, ſe préſenterent devant lui. » Aimez-vous, obſervez lex loix, adorez le » Soleil mon pere », leur dit le Prince; & pour ſymbole des travaux & des ſoins qu'ils alloient partager, il leur faiſoit toucher, en ſe donnant la main, la bêche antique de Manco, & la quenouille d'Oello, ſa laborieuſe compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, ſoupira, & dit en lui-même: » Ah! ſi dans cette fête, Cora, tu paroiſſois, » fille céleſte, tous ces charmes ſeroient ef» facés par les tiens ».

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triſte ſilence. L'Inca daigne la raſſurer,

» Hélas! dit-elle, j'efpérois confoler l'amant
» de ma fœur : car ma fœur eft fi belle,
» qu'on la réferve pour le temple; & le mal-
» heureux Ircilo, à qui mon pere la refufe,
» venoit pleurer auprès de moi. Elina, me
» dit-il un jour, tu n'es pas auffi belle,
» mais tu es auffi douce : ton cœur eft bon,
» il eft fenfible ; tu aimes tendrement Mé-
» loé ; je fais combien tu lui es chere ; je
» croirai la voir dans fa fœur : tiens-moi
» lieu d'elle, par pitié. Je refufai d'abord :
» Méloé, toute en pleurs, me preffa de pren-
» dre fa place. Qui le confolera, fi ce n'eft
» toi, me dit-elle ? Vois comme il eft af-
» fligé. Je le veux bien, lui dis-je, fi cela
» le confole. Il le croyoit; il le promit. Hé
» bien, il vient de m'avouer qu'il ne peut
» jamais aimer qu'elle, & qu'il la pleurera
» toujours ».

L'Inca fit appeller le pere d'Elina & de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui dit il. Vous la
» réfervez pour le temple; mais le Soleil veut
» des cœurs libres, & le fien ne l'eft pas. Elle
» aime ce jeune homme; & je veux qu'il foit
» fon époux. Pour Elina, je prendrai foin
» de lui en choifir un digne d'elle ».

Le pere obéit. Méloé s'avance affligée &

tremblante. Mais, dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'eſt à lui qu'on accorde ſa main, ſa beauté ſe ranime; un doux raviſſement éclate ſur ſon front; & levant ſes yeux attendris ſur les yeux de ſon jeune amant: « Tu ne ſeras donc plus affligé, lui dit-elle? C'eſt tout ce que je ſouhaitois ».

Un nouveau couple ſe préſente; & tout-à-coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca: « Fils du Soleil, s'écrie-t il, empêchez Oſaï de manquer à la » foi qu'elle m'a donnée: c'eſt moi qu'elle » aime. Elle va faire ſon malheur, en faiſant le mien ».

Le Roi, ſurpris de ſon audace, mais touché de ſon déſeſpoir, lui permit de parler. » Inca, dit-il, daigne m'entendre. C'étoit » le temps de la moiſſon; je faiſois celle de » mon pere; on annonça celle du ſien. Hélas! diſois-je, c'eſt demain qu'on moiſſonne le champ du pere d'Oſaï; mes rivaux » s'y rendront en foule; quel malheur, ſi » je n'y ſuis pas! Hâtons-nous, redoublons » d'ardeur pour achever la moiſſon de mon » pere. J'en vins à bout; j'étois épuiſé de

» fatigue; j'allai me repoſer; le ſommeil me
» trompa; & quand je m'éveillai, votre pere
» éclairoit le monde. Déſolé, j'arrive; &
» je trouve Oſaï dans les champs, avec le
» jeune Mayobé, qui, dès l'aube du jour,
» avoit moiſſonné avec elle. Va, Nelti,
» tu ne m'aimes point, & tu ne chéris point
» mon pere, me dit-elle avec mépris: l'a-
» mour & l'amitié auroient été plus diligens.
» Elle ne voulut point m'entendre; & depuis,
» elle n'a ceſſé de m'éviter & de me fuir.
» Mais elle m'aime encore, oui, ſois sûr
» qu'elle m'aime: car elle, qui jamais ne
» trompe, m'a dit ſouvent: Nelti, je n'ai-
» merai que toi ».

« Oſaï, demanda le Prince, eſt-il vrai?
» — Non, jamais je n'euſſe aimé que lui;
» mais l'ingrat! il a négligé la moiſſon de
» mon pere, qui l'aimoit comme ſon en-
» fant ». A ces mots elle s'attendrit. « Tu
» l'aimes, & tu lui pardonnes, reprit l'Inca.
» Reçois ſa main. Et toi, dit-il à Mayobé,
» cede-lui ſon amante; & pour te conſoler,
» regarde: celle-ci n'eſt-elle pas aſſez bel-
» le? — Ah! ſi belle, qu'Oſaï même ne l'ef-
» face point à mes yeux, dit le jeune hom-

» me. — Hé bien, si tu lui plais, je te la
» donne, dit le Prince. Y consentez-vous
» Elina? — Je le veux bien, dit-elle, pour-
» vu qu'il ne s'afflige pas: car c'est la joie du
» mari qui fait la gloire de la femme. Ma
» mere me l'a dit souvent, & mon cœur me
» le dit aussi ».

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danses qui précédoient le sacrifice, un prodige parut dans l'air; & il attira tous les yeux. On vit un aigle assailli & déchiré par des milans, qui, tour-a-tour, fondoient sur lui d'un vol rapide (*). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca, & au milieu de sa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur; mais, avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais: « Pontife, dit-il, im-
» molez sur l'autel du Soleil mon pere, cet
» oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui
» nous menace, & qui vient tomber sous nos
» coups ».

(*) Ce trait est pris de Garcilasso.

Le Pontife invita le Prince à venir dans le ſanctuaire. « Je vous ſuis, lui dit Huaſ-
» car; mais cachez la frayeur qui ſe peint ſur
» votre viſage. Le vulgaire n'a pas beſoin
» qu'on l'avertiſſe de trembler ».

« Regardez, lui dit le Pontife, avant que
» d'entrer dans le temple, ces trois cercles
» empreints ſur le front páliſſant de l'épou-
» ſe du Soleil ». La Lune ſe levoit alors ſur l'horizon ; & l'Inca vit diſtinctement trois cercles marqués ſur ſon diſque, l'un couleur de ſang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & ſemblable à une trace de fumée.

« Prince, lui dit le Prêtre, ne nous dé-
» guiſons pas la vérité de ces préſages. Ce
» cercle de ſang eſt la guerre ; le cercle noir
» annonce les revers ; & ce trait de fumée,
» plus effrayant encore, eſt le préſage de la
» ruine ».

« Le Soleil, lui dit le Monarque, vous
» a-t-il révélé ce malheureux avenir? – Je
» l'entrevois, dit le Pontife ; le Soleil ne
» m'a point parlé. – Laiſſez-moi donc, re-
» prit l'Inca, le dernier bien qui reſte à
» l'homme, l'eſpérance, qui l'encourage,
» & le ſoutient dans ſes malheurs. Tout

» ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un acci-
» dent de la nature, ne se doit jamais expliquer
» comme un signe prodigieux, à moins qu'il
» ne soit à propos d'en intimider le vulgaire.
» Ce n'est pas ici le moment ».

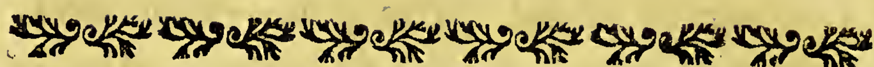
NOTES.

(a) EBLOUISSOIT *par-tout les yeux*]. Les Historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avoit, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or, en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(b) *D'un crystal*]. Ils avoient le crystal de roche. Garcilasso dit que l'on tiroit le feu céleste avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.

(c) *Que l'âge appelle aux devoirs d'époux*]. Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem*).





CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laiſſer paroître le trouble élevé dans ſon ame, ſe montra, aux yeux d'Alonzo, plus ferme & plus réſolu que jamais. Il le mena le lendemain dans ces jardins (*) éblouiſſans, où l'on voyoit imités en or, & avec aſſez d'induſtrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naiſſent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit paſſer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ſes propres richeſſes. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touffes d'arbres majeſtueux, aſſociant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leurs bois & de leur feuillage, un mêlange rare & frappant. Plus loin, des boſquets, compoſés

(*) Ceci eſt hiſtorique.

d'arbuſtes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici, les arbres d'un verger, ployant ſous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au-devant de la main, dont ils ſollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu où d'une ſaveur précieuſe, ſembloient préſenter à l'envi des ſecours à la maladie, & des plaiſirs à la ſanté.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triſte & compatiſſant. « Ces beaux » lieux, diſoit-il, ces aſyles ſacrés de la paix » & de la ſageſſe, ſeront-ils violés par nos » brigands d'Europe? & ſous la hache impie » les verrai-je tomber, ces arbres, dont » l'antique ombrage a couvert la tête des » Rois »?

Non loin de Cuſco eſt un lac que le Peuple Indien révere : car ce fut, dit-on, ſur ſes bords que Manco deſcendit, avec Oello, ſa compagne; & au milieu du lac eſt une île riante, où les Incas ont élevé un ſuperbe temple au Soleil. Cette île eſt un lieu de délices; & ſa fertilité ſemble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où

l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moiſſon lui étoit conſacrée, ni la vallée de Youcaï qu'on appelloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette île en beauté. Là, mûriſſoient les fruits les plus délicieux ; là, ſe recueilloit le maïs, dont la main des Vierges choiſies faiſoit le pain des ſacrifices.

Le Roi voulut auſſi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Caſtillan ne pouvoit ſe laſſer d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adreſſe à l'un d'eux, que ſa vieilleſſe & ſon air vénérable lui avoient fait remarquer. « Inca, lui dit-il, » ſeroit-ce à vous de vaquer à ces durs travaux ? N'en êtes-vous pas diſpenſé par votre miniſtere auguſte ? & n'eſt-ce point le profaner, que de vous dégrader ainſi » ?

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé ſur ſa bêche, il le regarde avec étonnement. « Jeune homme, lui dit-il, que me demandes-tu ? & que vois-tu d'aviliſſant dans » l'art de rendre la terre fertile ? Ne ſais-tu

» pas que, ſans cet art divin, les hommes,
» épars dans les bois, ſeroient encore réduits
» à diſputer la proie aux animaux ſauvages ?
» Souviens-toi que l'agriculture a fondé la
» ſociété, & qu'elle a, de ſes nobles mains,
» élevé nos murs & nos temples ».

« Ces avantages, dit Alonzo, honorent
» l'inventeur de l'art ; mais l'exercice n'en eſt
» pas moins humiliant & bas, autant qu'il
» eſt pénible : c'eſt du moins ainſi que l'on
» penſe dans les climats où je ſuis né ».

« Dans vos climats, dit le vieillard, il
» doit être honteux de vivre, puiſqu'on atta-
» che de la honte à travailler pour ſe nour-
» rir ? Ce travail, ſans doute, eſt pénible,
» & c'eſt pour cela que chacun y doit contri-
» buer ; mais il eſt honorable autant qu'il eſt
» utile ; & parmi nous, rien ne dégrade
» que le vice & l'oiſiveté ».

« Il eſt étrange cependant, reprit Alonzo,
» que des mains qui ſe conſacrent aux autels,
» & qui viennent d'y préſenter les parfums
» & les ſacrifices, prennent, l'inſtant d'a-
» près, la bêche & le hoyau, & que la ter-
» re ſoit labourée par les enfans du Soleil ».

« Les enfans du Soleil font ce que fait leur

» pere, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il
» eſt tout le jour occupé à fertiliſer nos cam-
» pagnes? Tu l'admires dans ſes bienfaits,
» & tu repoches à ſes enfans de l'imiter dans
» leurs travaux »!

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore. « Mais le peuple, dit-il,
» n'eſt-il pas obligé de cultiver pour vous
» les champs qui vous nourriſſent »?

« Le Peuple eſt obligé de venir à notre
» aide, dit le vieillard; mais c'eſt à nous
» d'être avares de ſa ſueur ».

« Vouz avez, dit Alonzo, de quoi payer ſes
» peines; & votre ſuperflu. . . – Nous n'en
» avons jamais, dit le vieillard. – Comment!
» ces richeſſes immenſes? – Ces richeſſes ont
» leur emploi. Si tu as vu nos ſacrifices, ils
» conſiſtent dans une offrande pure, dont la plus
» légere partie eſt conſumée ſur l'autel, le re-
» ſte en eſt diſtribué au Peuple. Tel eſt l'em-
» ploi que le Soleil veut que l'on faſſe de ſes
» biens. C'eſt lui rendre le culte le plus digne
» de lui: c'eſt ſur-tout à ce caractere que l'on
» reconnoît ſes enfans. Nos beſoins ſatis-
» faits, le reſte de nos biens n'eſt plus à nous:
» c'eſt l'apanage de l'orphelin & de l'infirme.

» Le Prince en eſt dépoſitaire; c'eſt à lui de
» le diſpenſer : car perſonne ne doit mieux
» connoître les beſoins du Peuple, que le pe-
» re du Peuple ».

« Mais, en vous dépouillant ainſi, ne re-
» tranchez-vous point de la vénération qu'-
» auroit pour vous la multitude, ſi elle vous
» voyoit vous-mêmes répandre avec magni-
» ficence ces richeſſes, qui vous échappent
» obſcurément & ſans éclat »?

Le ſage vieillard, à ces mots, ſourit mo-
deſtement; & ſes mains reprirent la bêche.

« Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'impru-
» dence de mon âge : je vois que je vous fais
» pitié; mais je ne cherche qu'à m'in-
» ſtruire ».

« Mon ami, lui dit le vieillard, je ne ſais
» ſi le faſte & la magnificence inſpireroient
» autant de vénération que la ſimplicité d'une
» vie innocente; mais ce ſeroit une raiſon de
» plus de nous dépouiller de nos biens : car,
» en nous flattant d'être aimés & honorés pour
» nos richeſſes, nous nous diſpenſerions
» peut-être de nous décorer de vertus ».

Alonzo quitta le vieillard, attendri de ſa
piété, & pénétré de ſa ſageſſe.

Il témoigna le desir de voir les sources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit; & l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un Peuple nombreux, répandu sur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher; mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'ensevelir pour les suivre dans leurs rameaux « Ah! dit-il, que les Castil-
» lans pousseront ces travaux avec bien plus
» d'ardeur! Peuple timide & foible, ils te
» feront pénétrer dans les entrailles de la ter-
» re, en déchirer les flancs, en sonder les
» abîmes, t'y creuser un vaste tombeau. En-
» core n'assouviras-tu point leur impitoyable
» avarice. Tes maîtres opulens, paresseux
» & superbes, deviendront tributaires des
» talens & des arts de leurs laborieux voisins;
» ils verseront dans l'Europe les trésors de
» l'Amérique; & ce sera comme le bitume
» jeté dans la fournaise ardente: la cupidité,
» irritée par la richesse & par le luxe, s'éton-
» nera de voir ses besoins renaissans ramener
» toujours l'indigence; l'or, en s'accumulant,

» s'avilira bientôt lui-même ; le prix du
» travail, en croiſſant, ſuivra le progrès des
» richeſſes ; leur ſtérile abondance, dans des
» mains plus avides, fera moins que leur
» rareté ; & toi, malheureux Peuple, & ta
» poſtérité, vous aurez péri dans ces mines,
» épuiſées par vos travaux, ſans avoir enri-
» chi l'Europe. Hélas ! peut-être même en
» aurez-vous accru la miſere avec les beſoins,
» & les malheurs avec les crimes ».



CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponſe d'Ataliba ; elle étoit conçue en ces mots : « Si le Roi de Cuſco a ou-
» blié la volonté de ſon pere, celui de Quito
» s'en ſouvient. Il deſire d'être l'ami & l'al-
» lié de ſon frere ; mais il ne ſera jamais au
» nombre de ſes vaſſaux ».

Le jeune Ambaſſadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huaſcar au refus de l'Inca ſon frere ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois : « Explique-moi, lui dit-il,
» Inca, par quel privilege ton pere eſt le

» ſeul, entre tous ces Rois, qui regarde en
» face l'image du Soleil ? — C'eſt comme
» ſon enfant chéri, lui répondit l'Inca, qu'il
» a ſeul cette gloire. – *Son enfant chéri!*
» N'eſt-ce pas la complaiſance & le menſon-
» ge qui l'ont décoré de ce titre? — Tout
» ſon Peuple le lui a donné, & tout un Peu-
» ple n'eſt point flatteur. – Crois-moi, fais
» ceſſer, dit Alonzo, cette injuſte diſtinction:
» tu ſais bien qu'il n'en eſt pas digne. –
» Etranger, dit l'Inca, reſpecte & ma pré-
» ſence & ſa mémoire. – Comment veux-
» tu, reprit Alonzo, que je reſpecte un Roi
» que ſon fils va demain déclarer inſenſé,
» parjure & ſacrilege ? Na-t-il pas couron-
» né ton frere ? n'a-t-il pas violé les loix?
» Celui dont les derniers ſoupirs ont allumé
» les feux de la guerre civile entre les enfans
» du Soleil, a-t-il mérité d'avoir place dans
» le temple du Soleil, & de le regarder en
» face ? Ou tu es injuſte, ou il le fut: la
» guerre eſt ton crime, ou le ſien: Choiſis:
» car le Roi de Quito eſt réſolu de s'en tenir
» à la volonté de ſon pere ».

Un courſier fougueux & ſuperbe n'eſt pas plus étonné du frein qu'un maitre habile & courageux lui a mis pour la premiere fois, que

que ne le fut le fier Inca de l'intérêt puiſſant qu'oppoſoit Alonzo à ſa colere impétueuſe. « Tu as donc reçu, dit-il au jeune Caſtillan, » la réponſe de ce rebelle? – Oui, dit Alon- » zo; &, grace au ciel, il eſt digne, par ſa » conſtance, d'être ton ami & le mien. Je » le déſavouerois, ſi, légitime Roi, il ſe » fût rendu tributaire.

Huaſcar, plein de colere, rentra dans ſon palais. Le reſſentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'éleverent dans ſon cœur Mais, en y cédant, il falloit déshonorer ſon pere, outrager ſa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature ſe ſoulevoit à cette effroyable penſée; & l'ame d'Huaſcar, tour-à-tour emportée par deux ſentimens oppoſés, ne ſavoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible, que ſon épouſe favorite, la belle & modeſte Idali, le trouva livré à lui-même, & ſi violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, ſon fils, deſtiné à l'Empire; & ſes yeux, ten-

drement baissés sur cet enfant, versoient des pleurs. Le Roi, levant sur elle un regard triste & sombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le sujet de ses larmes. « Hélas ! je suis tremblante, lui dit-
» elle. J'étois avec mon fils ; je caressois
» l'image d'un époux adoré. Ocello, vo-
» tre auguste mere, arrive pâle & désolée,
» le trouble & l'effroi dans les yeux. Tendre
» & malheureuse Idali ! m'a-t-elle dit, tu
» te complais dans cet enfant, ton unique
» espérance ; tu t'applaudis de sa destinée ;
» mais hélas ! qu'elle est incertaine, & que
» le droit qui l'appelle à l'Empire est mal as-
» suré désormais ! Voilà qu'une paix odieuse
» met la volonté des Incas à la place de nos
» loix saintes ; & l'exemple une fois donné,
» tout leur sera permis. Le caprice d'un
» homme, l'adresse d'une femme, le charme
» de la nouveauté, la séduction d'un moment
» suffit pour renverser toutes nos espérances.
» Le sceptre des Incas passera dans les mains
» de celle qui aura surpris un dernier mou-
» vement d'amour ou de foiblesse. Le fils
» de l'Etrangere couronné dans Quito, &
» reconnu Roi légitime, rien ne peut plus

» être ſacré. Ah ! cher enfant ! a-t-elle dit
» encore, en preſſant mon fils dans ſes bras,
» puiſſe ton pere, après avoir autoriſé le par-
» jure de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir
» lui-même ! Ainſi a parlé votre mere ; &
» elle demande à vous voir ».

A l'inſtant Ocello parut ; & aux reproches de l'Inca, qui s'offenſoit de ſes alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge, même en mourant, il laiſſe ſon venin dans la plaie : on ceſſe d'aimer l'infidelle ; on ne ceſſe point de haïr l'objet de l'infidélité. C'eſt avec cette haine pour le ſang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (*) s'efforça d'animer ſon fils à la vengeance.

« Hé bien, venez-vous, lui dit-elle, de
» céder à l'orgueil rébelle de l'uſurpateur de
» vos droits ? Venez-vous d'annoncer au
» monde que les loix du Soleil doivent toutes

(*) C'eſt le nom qu'on donnoit aux femmes du ſang royal.

» fléchir devant les volontés d'un homme?
» que l'ivresse, l'égarement, le caprice d'un
» Roi fait le sort d'un Etat ? qu'un pere in-
» juste peut exclure son fils de l'héritage au-
» quel la nature l'appelle, & en disposer à
» son gré »?

« Je suis loin d'applaudir, lui repondit
» l'Inca, à ces dangereuses maximes; & si je
» dissimule l'iniquité d'un pere, croyez que
» je m'y vois forcé ». Alors il lui dit les
raisons qui s'opposoient à son ressentiment.

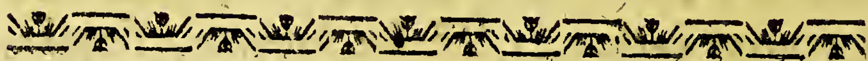
» Ces raisons spécieuses, lui repliqua sa
» mere, m'en cachent deux, que je pénetre,
» & que vous n'osez avouer. L'une est l'e-
» spoir qu'à votre tour, il vous sera permis
» de mettre la passion à la place des loix;
» & déja de fieres rivales partagent entre
» leurs enfans les débris de votre héritage &
» de l'Empire du Soleil. L'autre raison qui
» vous retient, c'est l'indolence & la mollesse,
» la peine de prendre les armes, & la frayeur
» d'être vaincu : ainsi du moins va le pen-
» ser tout un Peuple, témoin de cette paix
» infâme; & de vaines raisons ne l'éblouiront
» pas. Le regne de tous vos aïeux a été mar-
» qué par la gloire ; le vôtre le sera par une

» honte ineffaçable. Cet Empire qu'ils ont » fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur » courage & leur constance, vous, par votre » foiblesse, vous en aurez hâté la décadence « & la ruine; le sang aura perdu ses droits; » & le premier exemple de ce lâche abandon, » c'est mon fils qui l'aura donné! Est-ce-là » honorer la mémoire d'un pere? & pour » lui, & pour vos aïeux, & pour ce Dieu » lui-même, dont vous êtes issu, le plus » coupable des outrages n'est-ce pas d'avilir » leur sang? Si votre pere eut des vertus, » imitez-les; s'il eut un moment de foiblesse, » avouez, en la réparant, ce que vous ne » pouvez cacher, qu'il fut homme, fragile, » & une fois séduit par les caresses d'une » femme; & après cet aveu, faites céder aux » loix, qui sont toujours sages & justes, la » passion, qui est aveugle, & le caprice pas- » sager, que le regret désavoue & condam- » ne ».

L'Inca voulut insister sur les maux qu'en- » trainoit la guerre civile. « Non, non, » dit-elle; allez souscrire à cette paix dés- » honorante que l'usurpateur vous impose; » & s'il le faut, pour le fléchir, mettez vo-

» tre ſceptre à ſes pieds. O malheureux en-
» fant ! s'écria-t-elle enfin, en embraſſant le
» jeune Prince, que je te plains ! & qui
» m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de
» ton pere »? A ces mots elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement bleſſé de ces reproches, ſortit, & fit dire à l'inſtant à l'Ambaſſadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il ſe hâtât de partir Alonzo lui fut demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ſes inſtances furent vaines; & le ſoir même il fut remmené au-delà de l'Abancai.



CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut conſterné, quand il apprit le mauvais ſuccès de l'entremiſe d'Alonzo. Il s'enferme ſeul avec lui; & après l'avoir entendu : « Roi ſuperbe, s'écria-t-il, rien ne
» peut donc te fléchir; tu veux ou ma honte,
» ou ma perte! Le ciel eſt plus juſte que toi,
» & il punira ton orgueil ». A ces mots, ſe précipitant dans les bras du jeune Eſpagnol :
« O mon ami ! s'écria-t-il, que de ſang tu

VII.



Ô malheureux enfant! qui m'eut dit qu'un jour
tu aurois à rougir de ton pere?

» vas voir répandre ! Nos Peuples égorgés
» l'un par l'autre ! ... Il l'a voulu ; il sera
» satisfait ; mais la peine suivra le crime ».

« Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec
» la même ardeur que j'implorois la paix,
» laisse-moi repousser la guerre ; & quel que
» soit le sort des armes, permets à ton ami
» de vaincre, ou de mourir à tes côtés ».

« Non, dit le Prince, en l'embrassant, je
» ne veux point t'associer aux forfaits d'une
» guerre impie. Gardes-moi ta valeur pour
» des périls dignes de toi. Tu n'es pas fait,
» sensible & vertueux jeune homme, pour
» commander des parricides. C'est bien as-
» sez que j'y sois condamné. Toi seul, &
» quelques vrais amis, à qui j'ai confié mes
» peines, vous lisez au fond de mon cœur.
» Le reste du monde, en voyant la discorde
» armer les deux freres, confondra l'inno-
» cent avec le criminel. Laisse-moi ma hon-
» te à moi seul ; & ménage tes jours, pour
» ne partager que ma gloire ».

Orozimbo & ses Mexicains, Capana & ses Sauvages vouloient aussi s'armer pour sa défense. Mais il les refusa de même ; & il ne leur permit, comme au jeune Espagnol, que

de l'accompagner jufqu'aux champs d'Alaufi, fur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des fommets du mont Ilinifla, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & fes Peuples, à ce fignal, fe mirent tous en mouvement.

C'eft dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'affemblent; & les premiers qui fe préfentent, font les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes: vallons délicieux, & plus voifins du ciel que la cime des Pyrénées (*a*).

Du pied du Sangaï, dont le fommet brûlant fume fans ceffe au-deffus des nuages, du mugiffant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacunga (*c*), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucafe, l'Atlas ne feroient que d'humbles collines (*d*), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le difpute au Chimboraço, tous ces Peuples courent aux armes pour la défenfe de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidele. Il avoit jadis égor-

gé ſur l'autel de ſes Dieux, & dévoré dans ſes feſtins les Incas qu'on lui avoit laiſſés pour l'apprivoiſer & l'inſtruire. Ce crime fut ſuivi d'un châtiment épouvantable; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (e), s'eſt appellé le lac de ſang (*).

A ce Peuple ſe joint celui d'Otovalo, pays fertile (f), & ſillonné de mille ruiſſeaux qui, ſous un ciel brûlant, répandent une ſalutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès juſques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées, qu'arroſent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, & les ramaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois ſur l'épaule & la lance à la main, ſe rendre ou l'Inca les appelle; & dès qu'il les voit aſſemblés (**) il leur parle en ces mots:

« Peuples, que mon pere a ſoumis par „ ſes bienfaits autant que par ſes armes, vous „ ſouvient-il de l'avoir vu, avec ſes cheveux „ blancs, & ſon air vénérable, s'aſſeoir au „ milieu de vous, & vous dire: Soyez heu-

(*) *Yahuar-Cocha.*

(**) Ils étoient au nombre de 30,000.

» reux ; c'eſt tout le prix de ma victoire?
» Il eſt mort ce bon Roi; il a laiſſé deux fils,
» & il leur a dit en mourant : Regnez en
» paix, l'un au midi, & l'autre au nord de
» mon Empire. Mon frere alors, content
» de ce partage, a dit à ce pere expirant:
» Ta volonté ſacrée ſera pour nous une loi.
» Il l'a dit, & il ſe dément, & il prétend
» me dépouiller de l'héritage de mon pere.
» Peuples, je vous prends pour mes juges.
» Abandonnez-moi, ſi j'ai tort; ſi j'ai rai-
» ſon, défendez-moi. — Tu as raiſon, s'é-
» crierent-ils d'une commune voix; & nous
» embraſſons ta défenſe. — Voilà mon fils,
» reprit l'Inca, celui qui me doit ſuccéder,
» & me ſurpaſſer en ſageſſe ; car il a, com-
» me moi, l'exemple des Rois nos aïeux, &
» de plus il aura le mien. — Qu'il vive, ré-
» pondent ces Peuples ; & quand tu ne ſeras
» plus, qu'il nous rappelle ſon pere. — Ve-
» nez donc, pourſuivit l'Inca, défendre mes
» droits & les ſiens. Mon frere, plus puiſ-
» ſant que moi, me dédaigne, & fait à loiſir
» les apprêts d'une guerre, dont ſans doute
» il ſe flatte que le ſignal me fait trembler;
» je veux le prévenir, avant qu'il ait pu raſ-
» ſembler ſes forces. Demain nous mar-
» chons à Cuſco ».

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville célebre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais & de temples, en avoient fait une fortereſſe, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie & puiſſante, embraſſe une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe croire iſſus du lion, qu'adoroient leurs pères, ſe préſentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de ſa criniere, & portant dans les yeux ſon orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible eſt aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuſe origine; & cette erreur ſoutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, ſurpris ſans défenſe, lui firent demander pour-

quoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays? « Je vais, leur répondit l'Inca, » supplier le Roi de Cusco de m'accorder son » alliance, & lui jurer, s'il y consent, sur » le tombeau de notre pere, une inviolable » amitié ».

Rien ne ressembloit moins à un Roi suppliant, que ce Prince à la tête d'une puissante armée; mais on fit semblant de le croire; & trompé par les apparences, il alloit passer plus avant, lorsqu'il vit entrer dans sa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit blessé l'orgueil de l'Inca de Cusco, salue Ataliba, & lui tient ce langage: « Tu crois passer en sûreté chez un Peuple à » qui tu défends qu'on fasse injure & violen- » ce; apprends que dans un conseil, où je » viens d'assister, on a conspiré contre toi. » Je t'aime, parce qu'on m'assure que tu es » affable & bon; & je hais ton rival, parce » qu'il est dur & superbe. Il m'a humilié. » Je suis fils du lion; je ne veux pas qu'on » m'humilie ».

Ataliba rendit grace au Cacique, & consulta ses Lieutenans sur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenans étoient Palmore & Corambé,

tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du Roi ſon pere, & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince, lui dit l'un d'eux, » voyez ces plaines où s'élevent des monceaux » d'oſſemens enſevelis ſous l'herbe; ce ſont » les reſtes honorables de vingt mille Chancas, » morts dans une bataille (g), en défendant leur liberté. Leurs enfans ne ſont » point des hommes ſans courage. Vainqueurs, nous leur impoſerons, je le crois; » mais le ſort des combats eſt trompeur; & » celui-là eſt inſenſé qui n'en prévoit pas l'inconſtance. J'oſe eſpérer de vaincre, ſans » me diſſimuler que nous pouvons être vaincus; & alors je les vois, ces Peuples, enhardis par notre défaite, tomber ſur une » armée alors éparſe & fugitive, & achever » de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis » de ce Cacique. La fortereſſe de Cannare » eſt un point d'appui, de defenſe, & de ralliement au beſoin. Ce poſte, auquel le ſalut de l'armée eſt attaché, ne peut être » remis en des mains trop fidelles; &, ſi j'oſe le dire, Inca, c'eſt à vous-même à le » garder ».

L'Inca ne vit, dans ce conſeil prudent, que l'intention de le laiſſer en un lieu ſûr; & il le prit pour une offenſe. « Si ma préſence vous » fait ombrage, dit-il à Corambé, vous me » connoiſſez mal. Votre âge, vos exploits, » l'eſtime de mon pere, vous ont acquis ma » confiance; & je n'ai jamais ſu la donner à » demi. Vous commanderez; je ſerai votre » premier Soldat: on apprendra de moi à » vous obéir avec zele; & ſi la victoire eſt à » nous, n'ayez pas peur que votre Roi vous » en dérobe le mérite. Quant au ſoin de mes » jours, ce n'eſt pas le moment de nous en » occuper. Ce ſont mes droits qu'on va dé- » fendre: il ſeroit honteux que, ſans moi, » l'on combattît pour moi. Ne me parlez » donc plus de me tenir loin des combats ».

« Non, Prince, lui dit Corambé, je vous » ſervirois mal, ſi je vous croyois lâche; » mais moi, vous me croyez jaloux & en- » vieux de votre gloire. Vous vous repro- » cherez d'avoir fait cette injure au zele d'un » ami, que votre pere a mieux connu ».

« Ah! généreux vieillard, pardonne, lui » dit l'Inca, en l'embraſſant. J'ai été un » moment injuſte. Mais pourquoi vouloir » me laiſſer oiſif à l'ombre de ces murs ».

« J'y refterai, lui dit Corambé. Laiffez-
» moi trois mille hommes, & ces vaillans Ca-
» ciques, & cet Etranger, qui, comme eux
» ne demande qu'à vous fervir ». L'Inca n'héfita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, réfolus de verfer leur fang pour la défenfe de l'Inca. Ayant donc laiffé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer fon armée vers les champs de Tumibamba.

N O T E S.

(*a*) QUE *la cime des Pyrénées*]. Le fol du vallon de Quito eft élevé au-deffus du niveau de la mer de quatorze cents foixante toifes, c'eft-à-dire plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (M. de la Condamine).

(*b*) *Du mugiffant Cotopaxi*]. Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750. & 1753. En 1753. la flamme s'élevoit à cinq cens toifes au-deffus du fommet de la montagne. En 1743 le bruit de l'éruption fe fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine, des éclats de rocher de douze à quinze toifes cubes. (*Idem*).

(*c*) *Du terrible Latacunga*]. En 1738 le tremblement de cette montagne renverfa le bourg de fon nom & celui de Hambato. Les habitans furent prefque tous enfevelis fous les ruines.

(*d*) *Ne ſeroient que d'humbles collines*]. La hauteur du Chimboraço eſt de trois mille deux cent vingt toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

(*e*) *Les corps mutilés des perfides*]. Au nombre de deux mille ſelon Garcilaſſo, & de vingt mille ſelon Pédro de Cieça.

(*f*) *Pays fertile*]. La terre y produit cent cinquante pour un.

(*g*) *Morts dans une bataille*]. Sous le regne de l'Inca Roca : il reſta ſur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Saſcahuana, où ſe donna cette bataille, fut appellée *Yahuar-Pampa*, *Campagne de ſang*. Voyez le Chapitre 30.



CHAPI-



CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cuſco ſe hâtoit d'aſſembler ſes troupes, & tous les Peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & ſe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célebre (*) où Manco deſcendit, les peuples d'Aſſilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Aſſan, de Cancola & d'Hillavi, compris ſous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux, & la ſource de leurs richeſſes. Ils ſe diſent nés de ce lac que leurs cabanes environnent; & c'eſt le Lethé, où leurs ames ſe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumiere, & paſſer dans de nouveaux corps.

De ſon côté s'avance la fiere & courageuſe nation des Charcas. C'eſt la raiſon qui l'a ſoumiſe & non pas la force des armes. Lorſque les Incas lui annoncerent qu'ils venoient lui donner des loix, ſes jeunes guerriers pleins

(*) Le lac de Collao.

d'ardeur demanderent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défenſe de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la ſageſſe des Incas, & de leur bonté généreuſe; les armes leur tomberent des mains; & ils allerent tous en foule ſe proſterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien régner ſur eux.

Plus ſage encore avoit été le vaillant peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire ſous la puiſſance des Incas, eſt le modele des bons conſeils. Le Prince qui l'alloit ſoumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des loix, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raiſonnable & plus heureuſe. « S'il eſt vrai, répondirent les Chayantas aux » députés, votre Roi n'a pas beſoin d'une » armée pour nous réduire. Qu'il la laiſſe » ſur nos frontieres; qu'il vienne, & qu'il » nous perſuade; nous lui ſerons ſoumis: c'eſt » au plus ſage à commander. Mais qu'il » promette auſſi de nous laiſſer en paix, ſi, » après l'avoir entendu, nous ne voyons pas » comme lui, à changer de culte & de » mœurs, l'avantage qu'il nous annonce ». A des conditions ſi juſtes, l'Inca vint preſque

ſans eſcorte; il parla, il fut écouté; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de ſe ranger ſous les loix des Incas, il ſe ſoumit & rendit graces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiſer que par le meurtre & l'eſclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inacceſſibles des Antis. Leurs ayeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays ſauvage abonde. Ils adoroient auſſi le tigre à cauſe de ſa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils deſcendent, la mere, avant de préſenter la mamelle à ſon nourriſſon, la trempe dans le ſang humain, afin qu'ayant ſucé le ſang avec le lait, les enfans en ſoient plus avides.

Du côté du nord, ſe replient vers les bords de l'Apurimac, les Peuples de Tumibamba, de Caſſamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le

nom de Contour (*), le Dieu de ſes peres. Un panache des plumes de cet oiſeau terrible (*b*) diſtingue les enfans de ſes adorateurs, & flotte ſur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile où germe l'or, de Rucana, où la beauté ſemble être un des dons du climat, tant la nature en eſt prodigue; & des champs de Pumalacta (**), autrefois repaire ſauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant ſe raſſemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut ſauvé de la révolte des Chancas (***), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques ſont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (*c*).

Enfin venoient les habitans des riches vallées d'Yca, de Piſco, d'Acari, de Naſca, de Rimac, docilement ſoumis; & ceux d'Huaman plus rébelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorſqu'on leur avoit propoſé de recevoir le culte & les loix des Incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libé-

(*) Cuntur-Marca.

(**) Dépôt du lion.

(***) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chap. 30. & 34.

rale; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faisoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats; mais que pour eux qu'il consumoit, & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contens de leur roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur sang ils étoient résolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arrosoient leurs sillons arides, la nécessité fit la loi; & la douce équité du regne des Incas justifia leur violence.

Ces nations à peine étoient rendues sous les murailles de Cusco, lorsqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huascar vouloit aller l'attendre au passage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le servit mieux que la prudence & le conseil.

Atabiba avoit passé le fleuve; & sur la colline opposée il vouloit établir son camp. Le jour penchoit vers son déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche; & le soldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais le zele donnant des for-

ces, on montoit la colline avec ſécurité. Tout-à-coup, ſur la cime, ſe préſente en colonne l'armée du Roi de Cuſco. A la vue de l'ennemi, elle ſe déploie; à l'inſtant le ſignal du combat ſe donne. L'avantage du lieu, du nombre, ſur des troupes déjà vaincues par l'épuiſement de leurs forces, l'emporta ſur la valeur. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur ſalut qu'aux ombres de la nuit, qui favoriſa leur retraite. Il fallut repaſſer le fleuve; & le Roi qui voulut en perſonne protéger ce paſſage, tomba aux mains des ennemis.

Huaſcar dédaigna de le voir. « Il aura le » ſort d'un rébelle, dit-il. Qu'on le garde » avec ſoin dans le fort de Tumibamba ».

Ce déſaſtre porta la déſolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ſes Peuples en leur tendant les bras: « Mes amis! rendez-moi mon pere ». Sa douleur, ſon égarement redoubloit encore la triſteſſe dont les eſprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au-devant de Zoraï, & le ramenant dans ſa tente,

lui dit: « Prince, modérez-vous. Rien n'eſt
» déſeſpéré. Vos Peuples ſont fideles. Votre
» pere eſt vivant. Il vous ſera rendu. — Vous
» me flattez, dit le jeune homme, tremblant de
» frayeur & de joie. — Je ne vous flatte point:
» il vous ſera rendu, dit le vieillard. Allez,
» & donnez à vos Peuples l'exemple de la
» fermeté ».

La nuit vint; un ſilence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit la conſternation. Palmore, ſeul, enfermé dans ſa tente, veillant & méditant, ſe diſoit à lui-même:
« Que ferai-je? Si par la force je veux déli-
» vrer mon Roi: je connois bien ſon enne-
» mi: il le fera périr, plutôt que de le ren-
» dre; & ſi je laiſſe voir de l'irréſolution, de
» la foibleſſe & de la crainte, le décourage-
» ment s'empare de l'armée: elle va tout
» abandonner ».

Comme il étoit plongé dans ces triſtes penſées, un vieux ſoldat ſe préſente à lui. « Me
» reconnois-tu, lui dit-il? J'ai combattu
» ſous tes enſeignes dans la conquête de Qui-
» to. Tu vois encore mes cicatrices. Quand
» le Cacique de Tacmar fut vaincu, pris &

» enfermé dans le fort de Tumibamba, je
» fus l'un de ses gardes. On vint pour l'en-
» lever ; & par une longue caverne, on al-
» loit percer sa prison. L'entreprise fut dé-
» couverte ; & Tacmar, réduite à se rendre,
» obtint que son Cacique fût mis en liberté.
» La paix fit oublier la guerre, & l'on négli-
» gea de combler le chemin creusé sous le
» fort : seulement d'épais mangliers en dé-
» robent l'entrée ; mais elle m'est connue ;
» & si la prison de l'Inca est, comme je le
» crois, la prison du Cacique, je ne veux
» que dix hommes, d'un courage éprouvé,
» pour le délivrer cette nuit ».

Palmore applaudit à son zele, lui dit de se choisir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond silence il les voit s'éloigner du camp. Mais il passe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il espere, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'évenement. Il y va de la liberté & de la vie de son Roi. Il l'aura sauvé, ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit sous le poids de ses chaînes, plus tourmenté par la pensée de ses Peuples & de son fils, que par le sentiment de son propre malheur.

Tout-à-coup, au milieu de ces reflexions, où ſon ame étoit abîmée, il entend un bruit ſouterrein. Il écoute; ce bruit approche. Il ſent frémir la terre ſous ſes pas. Il recule; il la voit s'écrouler. A l'inſtant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme qui, ſans lui parler, lui fait le geſte du ſilence, & l'ayant ſaiſi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui.

Ataliba, ſans réſiſtance, ſe livre à ſon guide; il le ſuit, &, à l'iſſue de la caverne, il ſe voit entouré de Soldats qui lui diſent: « Venez, Prince. Vous êtes libre. Venez; » vos Peuples vous attendent. Rendez-leur » la vie & l'eſpoir. — Je ſuis libre! & par » vous! O mes libérateurs! leur dit-il, en » les embraſſant, que ne vous dois-je pas! » Serai-je aſſez puiſſant pour vous récompen- » ſer jamais? Achevez. Il s'agit de frapper » les eſprits par l'apparence d'un prodige. » Cachez-leur que c'eſt vous qui m'avez dé- » livré ». Ils lui promettent le ſilence; &, à la faveur de la nuit, Ataliba paſſe le fleuve, arrive dans ſon camp, & pénetre ſans bruit juſqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuiſé le tourment

de l'inquiétude, en revoyant ſon Maître, ſe jette à ſes genoux. L'Inca le releve & l'embraſſe. « Soldats, que l'un de vous, ſans » bruit, coure annoncer au Prince le retour » de ſon pere », dit Palmore ; & l'inſtant d'après arrive, dans l'égarement de la ſurpriſe & de la joie, ce fils ſi tendre & ſi chéri. Les tranſports mutuels du jeune Inca & de ſon pere furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empreſſée à revoir ſon Roi. Il parut ; les cris redoublerent : » Le voilà : c'eſt lui : c'eſt lui-» même. Il eſt libre. Il nous eſt rendu ».

« Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon » pere a trompé la vigilance de mes ennemis. » Il m'a fait échapper des murs qui m'enfer-» moient. Ma délivrance eſt ſon ouvrage ».

A ce récit la multitude ajoute, (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement) elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

(*) Ce trait-là eſt d'après l'hiſtoire.

« Palmore, dit le Roi, voilà bien le mo-
» ment de ſurprendre mes ennemis, & de
» réparer ma diſgrace ».

« Non, Prince, non, lui dit Palmore,
» vous ne vous expoſerez plus. C'eſt aſſez
» des frayeurs que cette nuit nous a cauſées.
» Allez vous joindre à ceux qui défendent
» Cannare, & me renvoyez Corambé ». Le
Roi céda à ſes inſtances; & il fit appeller ſon
fils.

« Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous
» la conduite de mes amis, & ſous la garde
» de mes Peuples. Souvenez-vous de vos
» aïeux. Ils porterent dans les combats une
» ſage intrépidité. Imitez leur prudence,
» où plutôt conſultez celle des chefs qui vous
» commandent. Une ſage docilité pour les
» conſeils de ceux que les ans ont inſtruits,
» eſt la prudence de votre âge. Mes amis,
» dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'en-
» touroient, je vous le confie, & ſur lui je
» vous donne les droits d'un pere. Adieu,
« mon fils. Reviens digne de toute ma ten-
» dreſſe ». A ces mots, preſſant dans ſes
bras ce jeune homme, dont la beauté noble
avec modeſtie, & fiere avec douceur, étoit

l'image de la vertu dans l'ingénue adolefcence, le Roi laiffa échapper quelques larmes ; & fixant fur Palmore & fur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de fon cœur paternel, il leur remit fon fils, & détourna les yeux.

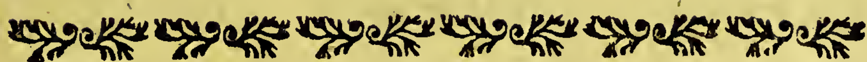
NOTES.

(a) LES *énormes couleuvres*]. Elles ont jufqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

(b) *De cet oifeau terrible*]. Il eft noir & blanc comme la pie. La nature lui a refufé des ferres; mais il a le bec fi dur & fi fort, que d'un feul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses aîles déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oifeaux fuffifent pour tuer un taureau, & pour le dévorer.

(c) *Les mêmes que pour les enfans du Soleil*]. Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *Lautu* fur le front.





CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traverſoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrêmité étoit preſſante. Pour forcer ce Peuple aguerri à lever le ſiege, il falloit ſortir des murs, & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé, & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomenes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout-à-coup, au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'atmoſphere. Les animaux, ſubitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumiere qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la cauſe de cette nuit inopinée. Leur inſtinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'eſt

pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémiſſante, étonnés de ne pas ſe voir ; dans les vallons, ils ſe raſſemblent & ſe preſſent en friſſonnant. Les oiſeaux, qui, ſur la foi du jour, ont pris leur eſſor dans les airs, ſurpris par les ténebres, ne ſavent où voler. La tourterelle ſe précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à ſa rencontre. Tout ce qui reſpire eſt ſaiſi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes ſe reſſentent de cette criſe univerſelle. On diroit que l'ame du monde va ſe diſſiper ou s'éteindre; & dans ſes rameaux infinis, le fleuve immenſe de la vie ſemble avoir ralenti ſon cours.

Et l'homme! . . . . ah! c'eſt pour lui que la reflexion ajoute aux frayeurs de l'inſtinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoît pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les Peuples à qui des Sages ont révelé les myſteres de la nature! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi: dérober ſa lumiere au monde; ſans inquiétude ils at-

tendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomene a frappé les adorateurs du Soleil! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'éleve au plus haut de ſa ſphere, il s'évanouit! & la cauſe de ce prodige, & ſa durée; ils l'ignorent profondément. La Ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les Camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les Aſſiégés, les aſſiégeans avoient le front dans la pouſſiere. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. « Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps » preſſe. Il eſt important que votre erreur » ſoit diſſipée. Ce qui ſe paſſe dans le Ciel » n'eſt point un prodige funeſte. Rien de » plus naturel: vous l'allez concevoir; vous » allez ceſſer de le craindre ». Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent

une oreille attentive ; & Alonzo pourſuit. « Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne » voyez point le Soleil ; ſans vous en ef- » frayer, vous dites : la montagne me le dé- » robe ; ce n'eſt pas lui ; c'eſt moi qui ſuis » dans l'ombre ; il eſt le même dans le ciel. » Hé bien, au lieu d'une montagne, c'eſt un » globe épais & ſolide, un monde ſemblable » à la terre, qui dans ce moment paſſe au- » deſſous du Soleil. Mais ce monde, qui » ſuit ſa route dans l'eſpace, va s'éloigner ; » & le Soleil va reparoître plus radieux que » jamais. N'ayez donc plus de peur d'une » ombre paſſagere, & profitez de l'épouvante » dont vos ennemis ſont frappés ».

Le caractere de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau Monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans examen, ils l'abandonnent ſans regret. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible, détrompa tous les eſprits, & ranima tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or, brillant au bord de l'ombre, commençoit à ſe dégager. « Quoi ! ce n'eſt donc ni dé- faillance,

» faillance, ni colere dans notre Dieu? s'é-
» crierent-ils; & Corambé achevant de bannir leur crainte : « Soldats, dit-il, j'ai déja
» vu arriver ce qu'il nous annonce. Il eſt
» plus éclairé que nous. Hâtez-vous donc,
» prenez vos armes, ſortons, & chaſſons ces
» rebelles, que la frayeur a déja vaincus ».

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuſcule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur inſenſée. On fit main baſſe ſur leur camp, & un inſtant le mit en déroute; & le Soleil éclairant ſes campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie, n'avoit point quitté Capana; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. « Voilà, je crois,
» dit Alonzo, une troupe de nos amis ſur qui
» les Cannarins ſe vengent. Volons à leur
» ſecours ». Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux; & un tourbillon de pouſſiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même, qu'une vaillante eſcorte environ-

noit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de ſon bouclier, & plus encore à ſon courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vîteſſe que le glaive du Caſtillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preſſe Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne ſe trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repouſſent, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leurs coups.

Dès que les Cannarins, diſperſés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, ſe jettant dans les bras d'Alonzo : « Qu'il m'eſt doux, » lui dit-il, ô mon ami, de te devoir ma » délivrance! Mais je ſuis bleſſé. Je te laiſſe » le ſoin de rallier mes troupes. Fais grace » aux vaincus déſarmés ». A ces mots, pâle & chancelant, il ſe fit porter dans le fort.

Sa bleſſure étoit douloureuſe; mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait préſent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, verſé dans la plaie, en fut la guériſon, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca ſur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même; & parlant au Roi de Cuſco: « L'Inca » ton frere, lui dit-il, t'a demandé la paix; » & tu lui as déclaré la guerre. Il eſt venu » audevant de la guerre, & il demande en- » core la paix. Un moment d'imprudence, » qui t'a donné ſur nous l'avantage d'une » ſurpriſe, ne nous a point découragés, & » ne doit point t'enorgueillir. Nous ſou- » haitons la paix, uniquement par amour de » la paix, & par la juſte horreur que nous fait » la guerre civile. Inca, peſe bien ta ré- » ponſe. Nos lances ſont baiſſées; nos arcs » ſont détendus; la fleche de la mort repoſe » dans le carquois; ſonge, avant qu'elle ſoit » tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bou- » che peut prévenir, ou peut cauſer. C'eſt » ici ſur-tout que la parole eſt meurtriere, » & que la langue d'un Roi eſt un dard à » cent mille pointes. Tu réponds au Soleil » ton pere du ſang de ſes enfans, & de celui » de tes Sujets. L'égalité, l'indépendance,

» mais la concorde & l'union, voilà ce que » le Roi ton frere me charge de t'offrir, & » de te demander ».

Le Monarque lui répondit, que les Incas ses aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémissant, lui dit: » Hé bien, tu » le veux! . . . A demain ». Et il retourna dans son camp.

L'aube du jour vit les deux armées se déployer dans la campagne. C'étoit la premiere fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'est le gage de la victoire; & le centre, où il est placé, est le point le plus important de l'attaque & de la défense.

Loin de ce centre périlleux, & sur une éminence, du côté de Cusco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huascar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huascar, du haut de ce trône, domine sur la campagne, & semble présider au sort du combat qui va se donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; & soudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot for-

midable, Illapa (*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé se joint le sifflement des fleches, qui vont se tremper dans le sang.

Mais bientôt les carquois s'épuisent; & la flêche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans, s'éclaircir & se resserrer pour remplir & cacher leurs vuides. La douleur étouffe ses cris; la mort est farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien renferme en lui-même jusqu'à son dernier soupir.

Au javelot succedent la hache & la massue: armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le salpêtre, ces présens des furies, sont encore inconnus. Jusques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux: la victoire, incertaine entre les deux armées, planant sur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, ses aîles dans le sang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris sur des Peuples long-temps paisibles. Ce que l'armée de

(*) On a déjà dit que ce mot signifie *l'éclair*, *le tonnerre & la foudre.*

Cuſco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reſte, compoſé de paſteurs amollis dans une douce oiſiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons ſe préſentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils ſuccomboient à leur tour. Pas à pas l'ennemi s'avance, & menace d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cuſco voit de loin fléchir le centre de ſon armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient ſa perſonne. C'eſt ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choiſis & réſervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin ſanglant juſqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes annoncent ce déſaſtre. Le bruit s'en répand dans l'armée & y porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des peuples déſolés, éperdus, jetter leurs armes & s'en-

fuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite; ils tombent épars dans la plaine; & vaincus ils n'ont plus d'efpoir qu'en la clémence des vainqueurs; mais c'eft vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié: l'aveugle rage tranfporte ceux d'Ataliba. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de ceffer, d'épargner le fang; le fang coule & ne peut les raffafier. Jamais ils ne croiront avoir affez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O pere infortuné! que tu vas pleurer ta victoire!

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des fiens, qu'il animoit par fon exemple. A fa jeuneffe, à fa beauté, au feu de fon courage, tous les cœurs fe fentoient émus. L'ennemi, le voyant s'expofer à fes coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'ofoit le frapper. Un feul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de faifir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle eft armée lui perce le fein. Il chancelle; fes Indiens s'empreffent de le foutenir; mais hélas!

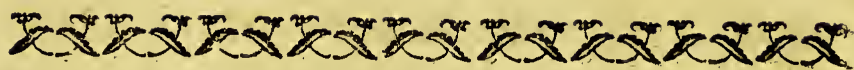
inutilement. Le feu de ses regards s'éteint, l'éclat de sa beauté s'efface, le frisson de la mort commence à se répandre dans ses veines. Tel, sur le bord d'une forêt, un jeune cedre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que se pencher sur les cedres voisins, qui le soutiennent dans sa chûte. On le croiroit encore vivant; mais la langueur de ses rameaux & la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses Soldats, parut le jeune Inca, mortellement blessé. « O mon pere! dit-il,
» d'une voix défaillante, ô quelle sera ta
» douleur! Amis, achevez. Que mon sang
» lui ait au moins acquis la victoire. Vous
» envelopperez mon corps dans ce drapeau
» qui m'a coûté la vie, pour dérober aux
» yeux d'un pere une image trop affligeante,
» & pour le consoler, en l'assurant que je
» suis mort digne de lui ».

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissoient autour de lui. « Non, dit-il,
» c'est assez de vaincre; je ne veux point être
» vengé. Je suis Inca, & je pardonne ». On l'emporte loin du combat dont la fureur se renouvelle; & quelques instans après, soule-

vant ſa paupiere vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de pere, & il rend le dernier ſoupir. C'eſt dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cuſco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne préſentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute & le carnage. Cuſco fut priſe & ſaccagée; l'aîné des freres de ſon Roi, le vaillant & ſage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr, ou céder: il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper; & les Généraux d'Atali-ba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallierent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

(*) Xaïra.



CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémissoit Huascar, sous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans sa tente, se prosternent, selon l'usage, &, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il souleve à peine sa tête, & d'un œil indigné regardant ses vainqueurs: « Traîtres, dit-il, rompez mes chaînes, ou » trempez vos mains dans mon sang. C'est » insulter à mon malheur, que de mêler » ainsi le respect à l'outrage. Si je suis Roi, » rendez-moi libre; alors vous vous proster- » nerez. Mais, si je ne suis qu'un esclave, » que ne me foulez-vous aux pieds »?

A peine il achevoit ces mots, que son oreille fut frappée de cris & de gémissemens. « Tu n'es pas le seul malheureux, lui dit » Palmore. Ataliba vient de perdre son » fils. – Ah! je le verrai donc pleurer, s'é- » cria Huascar avec une joie inhumaine: » Puisse le ciel lui rendre tous les maux qu'il » m'a faits »!

Les Peuples de Quito, rassemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune

Prince, que l'on déroboit à leurs yeux; & ce sont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaise; on les retient, on les engage à repasser le fleuve; & la marche de cette armée victorieuse & conquérante, ressemble à la pombe funebre d'un jeune homme, que sa famille, dont il auroit été l'espoir, accompagneroit au tombeau. La consternation, le deuil & le silence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enseigne, triste & glorieux monument de sa valeur. Après lui, le Roi de Cusco, porté sur un siege pareil, jouissoit, au fond de son cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne pensant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

« Hélas! disoit Palmore, il nous l'a con-
» fié; il l'attend; ses bras paternels seront
» ouverts pour l'embrasser; & ce n'est plus
» qu'un corps glacé que nous allons lui ren-
» dre! Comment paroitre devant lui »?

« Il est homme, dit Corambé: son fils

» étoit mortel : je le plains ; mais, au
» lieu de flatter sa foiblesse, je veux lui
» donner le courage de résister à son mal-
» heur. Laissez-moi devancer l'armée, & le
» voir, avant que le bruit de cette mort
» soit répandu ».

Ataliba, guéri de sa blessure, mais foible encore & languissant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémissoit sur sa victoire, roulant dans sa pensée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui son fils, ses amis & ses Peuples, lorsqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel sujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduise. Corambé paroît devant lui. « Inca,
» lui dit-il, c'en est fait : l'Empire est à toi
» sans partage : tes ennemis sont tous détruits
» ou désarmés : Huascar est le seul qui te re-
» ste : il est captif ; on te l'amene ».

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, transporté de joie, se leve, l'embrasse, & lui dit : « Invincible guerrier, j'attendois
» tout de toi & de celui qui te seconde ; mais
» ce prodige a passé mon attente & les vœux

» que j'osois former. Acheve de mettre le » comble au bonheur de ton Roi. Il est » pere; il ressent les alarmes d'un pere. Où » est mon fils ? où l'as-tu laissé ? pourquoi » n'est-il pas avec toi ? Ton fils ..... il a » vu des dangers dont le plus courageux s'é- » tonne. – Et sans doute il les a bravés ? Ré- » ponds. Ce silence est terrible. – Que te » dirois-je, hélas ! Pour la premiere fois il » voyoit l'horreur des batailles. La nature » a des mouvemens que la vertu ne peut » dompter. – Ciel ! qu'entends-je ? Il a fui ! » il s'est couvert de honte ! il a déshonoré » son pere ! – Eût-il mieux valu qu'exposé » à une mort inévitable, il s'y fût livré ? – » Plût au ciel ! – Hé bien, console-toi. Il » s'est comblé de gloire, & il est mort digne » de toi. – Il est mort ! – Ton armée te l'ap- » porte en pleurant : il en fut l'amour & » l'exemple. Jamais, dans un âge si tendre, » on n'a montré tant de valeur ».

Ce coup terrible pénétra jusqu'au fond de l'ame d'un pere ; mais il la soulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur ; & alors deux sources de larmes coulent de ses yeux. « Ah ! cruel ! par quelle épreu-

» ve, disoit il, vous avez préparé mon cœur
» à la constance ! Vous avez pu calomnier
» mon fils ! & moi j'ai pu vous croire ! Ah !
» cher enfant ! pardonne : des larmes éter-
» nelles expieront mon erreur. La gloire
» même de ta mort ne me la rend que plus
» cruelle. Jour désastreux ! combat funeste !
» ah ! c'est ainsi que le ciel venge le crime
» d'une guerre impie : les vaincus, les vain-
» queurs en partagent la peine horrible ; &
» sa colere les confond ».

Il fallut prendre, pour ce pere affligé, le soin de son nouvel empire. Cette riche & vaste conquête, fruit des travaux de onze regnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cusco, réduite sous ses loix, son rival même prisonnier & mis en son pouvoir, rien ne le touche. Il demande son fils. Le cortege s'avance. Le corps enveloppé dans l'enseigne fatale, est déposé sous ses yeux. L'Inca le regarde en silence. Il fait signe au cortege & à sa Cour de s'éloigner. On lui obéit ; & seul au fond de son palais avec l'objet de sa douleur, il s'enferme ; il approche, & d'une main tremblante il souleve le voile, il découvre ce corps sanglant ; il jette un cri,

& se renverse, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il est sans couleur & sans voix; & quand il a repris ses sens, & que sa douleur se ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embrasse son fils, cent fois, collant sa bouche sur ses levres éteintes, & de son sein pressant ce cœur, qui ne bat plus contre le sien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la blessure, il lave de ses pleurs le sang qui s'en est épanché; tantôt ses regards immobiles, fixés sur les yeux de son fils, semblent y rechercher la vie. « Ah! dit-il, si ce » corps glacé pouvoit revivre! si ces yeux » pouvoient me revoir! Hélas! plus d'espé- » rance! Ils sont fermés ces yeux; ils le sont » pour jamais. Ses graces, sa beauté, ses » vertus, rien n'a pu prolonger ses jours; & » d'un fils qui faisoit ma gloire & ma féli- » cité, voilà ce qui me reste ». C'est ainsi qu'oubliant ses prospérités, son triomphe, il s'abîmoit dans sa douleur.

Après qu'elle fut épuisée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un stupide abattement, ce pere malheureux se laiss-

ſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. « Ah! laiſſez-moi, diſoit-il, » payer à la nature le tribut d'une ame ſen- » ſible. J'ai bu la coupe du bonheur; j'en » ai épuiſé les délices. L'amertume eſt au » fond; je veux m'en abreuver. Mon fils, » mon cher fils m'a donné tant de douces il- » luſions! tant de flatteuſes eſpérances! La » douleur ſuit la joie; hélas! elle ſera plus » longue. C'eſt ſans retour, c'eſt pour ja- » mais que la joie a quitté mon cœur ».

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver. « Qu'- » en ferois-je, dit-il, de cette puiſſance ac- » cablante? Suis-je un Dieu, pour veiller » ſur un Empire immenſe, pour être ſans » ceſſe & par-tout préſent à ſes beſoins? » Qu'on m'amene mon frere. Oui, je veux » l'appaiſer; je veux que, témoin de mes » larmes, il en ſoit touché, qu'il me plaigne, » & qu'il me trouve encore plus malheureux » que lui ».

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba. « Vois, lui dit ce pere affligé, vois, » cruel, ce que tu me coûtes. — Il te ſied bien,



Vois, cruel, ce que tu me coutes.

» bien, répond le farouche Huaſcar, de me
» reprocher une mort, quand dix mille In-
» cas égorgés ſont les victimes de ta rage !
» Tu pleures, tigre ! tu le dois ; mais eſt-ce-
» là ce que tu pleures ? Va voir le meurtre
» qu'on a fait des Peuples ſujets de tes peres,
» Cuſco, ſes palais, & ſes temples regorger
» du ſang des vieillards, & des femmes, &
» des enfans, ſes murs ſaccagés, ſes cam-
» pagnes, qui ne ſont plus que des tombeaux ;
» & pleure ton fils, ſi tu l'oſes ».

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le ſentiment de ſon propre malheur : le Roi prit la place du pere. Il regarde ſes Lieutenans, & les interroge des yeux. Leur ſilence même eſt l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. « Il eſt donc vrai, dit-il ? & par
» une aveugle fureur on m'a rendu exécrable
» à la terre ! Cela ſeul manquoit à mes maux ».
Alors, renverſé ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne pas voir la lumiere, il reſte dans l'accablement, & ne reſpire que par de longs ſanglots. « Juſqu'à l'inſtant où ton
» fils a péri, lui dit Palmore avec triſteſſe,
» j'ai pu commander à tes Peuples ; mais,
» du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur

» douleur, transformée en rage, n'a plus » connu de frein. Punis-les, si tu veux, de » l'avoir trop aimé ; ou pardonne à leur dé- » sespoir, dont la cause n'est que trop juste, » & dont l'excuse est dans ton cœur. Ils ont » vengé ton fils, comme l'auroit vengé son » pere ».

« Huascar, reprit Ataliba après un long » & douloureux silence, voilà les excès ef- » froyables où se portent les Nations, lorsqu'- » une fois la discorde & la guerre ont rom- » pu les nœuds les plus saints, & chassé des » cœurs la nature. Etouffons ces fureurs » dans nos embrassemens. Reprends ton sce- » ptre & ton Empire, & pardonne-moi tes » malheurs ».

Huascar indigné le repousse & lui dit : « Va, » meurtrier de ma famille, va régner sur des » morts, t'asseoir sur des ruines, & t'applau- » dir, en contemplant des massacres & des » débris. Tel est l'Empire que tu m'offres. » Je ne veux de toi que la mort. Garde tes » présens, ta pitié ; garde les fruits de tes » forfaits ; qu'ils en éternisent la honte ; & » que, pour mieux te détester, les mal-

» heureux que je te laiſſe ſoient condamnés à » t'obeir ».

« Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes » que tu m'imputes, ne ſont pas les miens; » tu le ſais; mais ta douleur te rend injuſte. » Je laiſſe au tems à la calmer. Un jour tu » te reſſouviendras que j'ai déteſté la guerre, » que je t'ai demandé la paix, que je te la » demande encore, plus pénétré, plus accablé » que toi des maux que nous nous ſommes » faits. Alors tu retrouveras ton frere tel » que tu le vois aujourd'hui, traitable, humain, » ſenſible & juſte. Adieu. Je te laiſſe en » ces murs, captif, il eſt vrai, mais » n'ayant qu'à vouloir, pour ceſſer de » l'être. Le jour même que, ſur l'autel » du Soleil notre pere, tu conſentiras, » avec moi, à nous jurer une alliance & » une paix inviolable, ton trône, ton em» pire, tout te ſera rendu ».





CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Cannare fut la prifon du Roi captif. Le vainqueur y laiffa une garde fidelle fous le févere Corambé. Il envoya Palmore gouverner en fon nom les Etats de Cufco ; & lui, rendant, fur fon paffage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito fans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit fon malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une défolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui. Un Peuple nombreux l'accompagne; mais aucune voix ne s'éleve pour féliciter le vainqueur: on n'eft occupé que du pere; & fi la nuit déroboit à fes yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémiffemens échappés à travers un vafte filence, il fe croiroit dans un défert, où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le fecours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famille de l'Inca, paroît une femme éperdue.

Ses voiles déchirés, ſa tête échevelée, ſon ſein meurtri, ſes yeux égarés, ſa pâleur, les convulſions de la douleur dans tous les traits de ſon viſage, ſes mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mere, & une mere au déſeſpoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il deſcend de ſon ſiege, & il va au-devant d'elle, & la recevant dans ſes bras : « Ma bien aimée, lui » dit-il, le Soleil notre pere a rappellé ton » fils : il diſpoſe de ſes enfans. Heureux ce- » lui que l'innocence, la vertu, la gloire, » l'amour accompagnent juſqu'au tombeau ! » Il a fait la moiſſon ; il quitte le champ de » la vie. Ton fils a peu vécu pour nous, » mais aſſez pour lui-même : il emporte » avec lui ce que les ans donnent à peine, & » ce qu'un inſtant peut ravir, les regrets & » l'amour du monde. Affligeons-nous de » lui ſurvivre : l'homme à plaindre eſt celui » qui pleure, & non pas celui qui eſt pleuré. » Mais, par un excès de douleur, n'accu- » ſons pas la deſtinée ; ne reprochons pas au » Soleil d'avoir repris un de ſes dons ». Vérités conſolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible ſoulagement pour le cœur

d'une mere ! Elle demande à voir ſon fils; on apporte à ſes pieds ce que la mort lui en a laiſſé ; & à l'inſtant, avec un cri qui part du fond de ſes entrailles, elle ſe jette ſur ce corps inanimé, elle l'embraſſe, elle le ſerre étroitement, elle l'inonde de ſes larmes, juſqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le ſentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, ſentoit r'ouvrir, à cette vue, toutes les plaies de ſon cœur ; le jeune homme mêloit ſes larmes aux larmes de ſon ami ; & les neveux de Montezume, témoins de la déſolation d'une auguſte famille, penſoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans ſon palais ; & l'Inca ſe rendit au temple, où le corps de ſon fils, arroſé de parfums, fut dépoſé, en attendant le jour deſtiné à ſes funerailles.

Après un humble ſacrifice, pour rendre graces au Soleil, l'Inca ſortit du temple, & ſous le portique, où ſon Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda ſilence. « Ma cauſe étoit juſte, dit-il, & notre Dieu

» l'a protégée; mais l'aveugle ardeur de mes » troupes à nous venger, mon fils & moi, » a déshonoré ma victoire; & c'eſt moi qui » porte la peine des excès commis en mon » nom. Peuple, je veux bien expier ce qu'-» on a fait d'injuſte & d'inhumain. Mais » c'eſt aſſez pour votre Roi d'être mal-» heureux; n'achevez pas de l'accabler, en » le croyant coupable. Il ne l'eſt point. » J'étois expirant à Cannare, lorſqu'on y a » verſé tant de ſang; j'étois éloigné de Cuſ-» co, lorſqu'on l'a ſaccagée; & j'ai déteſté » ces fureurs. Je vous conjure, au nom du » Dieu qui m'en punit, de m'en épargner » le reproche. Puiſſe mon nom être effacé » de la mémoire des hommes, avant qu'on » y ajoute le ſurnom de cruel! Le Roi mon » frere, que le ſort a mis entre mes mains, » ſera, malgré lui-même, un exemple de » ma clémence. Cependant, ſi le cri de la » calamité retentit juſqu'à vous, & s'il vous » fait entendre qu'Ataliba fut violent & ſan-» guinaire; ô mon Peuple, élevez la voix, » & répondez qu'Ataliba fut malheureux ».

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée: « Mon ami, lui dit-il,

» tu ſais toute l'horreur que nos diſcordes » m'inſpiroient ; l'événement a paſſé mes » craintes ; & dans cet abîme de maux, » je vois trop s'accomplir mes funeſtes » preſſentimens. Vouloir la guerre, c'eſt » vouloir tous les crimes & tous les mal- » heurs à la fois. Dire à des meurtriers, » qu'on aſſemble pour l'être, d'uſer de » modération, c'eſt dire aux torrens des » montagnes de ſuſpendre leur chûte & de » régler leur cours. Aucun Roi ne ſera ja- » mais plus réſolu que je l'étois, à répri- » mer l'emportement & les abus de la vi- » ctoire ; & voilà cependant que des mil- » lions d'hommes me regardent comme un » fléau ».

« Hélas! Prince, lui dit Alonzo, l'hom- » me, en proie à ſes paſſions, eſt ſi foible » contre lui-même, & ſi peu sûr de ſe » dompter ! comment pourroit-il s'aſſurer » d'une multitude effrénée, à qui lui-même » il a donné l'affreuſe liberté du mal! Mais » tout cet Empire eſt témoin que l'inflexible » Roi de Cuſco vous a forcé de tirer le » glaive. Ne vous accablez point vous- » même d'un injuſte reproche ; & ſi les mal-

» heureux que la guerre a faits, vous accu-
» ſent, laiſſez à vos vertus répondre de votre
» innocence, & repouſſez l'injure par la clé-
» mence & les bienfaits ».

Ces paroles releverent le courage d'Ataliba; & ſa douleur fut ſuſpendue juſqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funerailles de ſon fils. C'étoit la fête du Soleil, lorſque, repaſſant l'équateur, il rentre dans notre hémiſphere, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit auſſi la fête de la Paternité.





CHAPITRE XXXVIII.

APRES les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*) immense, ayant à ses pieds les Caciques, & les vieillards juges des mœurs (**), voit s'avancer les peres de famille, qui menent, chacun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfans qui ont fidellement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfans, dont l'obéissance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siege paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siege est dans chaque famille comme un autel

(*) Cette Place s'appelloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(**) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magistrats.

inviolable : le chef a ſeul droit de s'y aſſeoir ; & les palmes qui le couronnent, rappellant ſes vertus, diſent à ſes enfans : Obéiſſez à celui qui ſut obéir ; révérez celui qui révéra ſon pere. Dès qu'il ſent la mort s'approcher il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir ; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfans détachent ces palmes pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à ſon fils, qui s'oublie, c'eſt de lui dire : « Que fais-tu ? » malheureux ! Si tu es indigne de mon » amour, tu n'auras point de palmes ſur ta » tombe ». C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque pere vient donner au Monarque, pere du Peuple, de l'obéiſſance, du zele & de l'amour de ſes enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le pere, en ſoupirant, obéit à la loi, qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincere & tendre échappe à regret de ſa bouche ; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon pere. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni

du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins & des infirmes; le champ même qui nourrit ſon pere eſt interdit à ſes profanes mains. Ce temps d'expiation eſt preſcit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; & on le voit, ſeul, étranger à ſes amis, à ſa famille, errer ſans ceſſe autour de la demeure paternelle, dont il n'oſe toucher le ſeuil. Celui dont l'exil finiſſoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en grace; les Décurions (*) le ramenoient devant le trône du Monarque; ſon pere lui tendoit les bras en ſigne de réconciliation; à l'inſtant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité ſur les mers par les vents & par les tempêtes, embraſſe le rivage où le jettent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence: car on ne connoiſſoit point chez ce Peuple ſi ſage, la coutume d'ôter au coupable puni tout eſpoir de retour dans l'eſtime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en reſtoit aucune tache; tout, juſqu'au ſouvenir, en étoit effacé.

(*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

Après que la clémence & la ſévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole. « Peres, dit-il, écoutez-moi.
» Comme vous je ſuis pere; je le ſuis encore
» avec vous: vos enfans ſont les miens. Et
» la royauté eſt-elle autre choſe qu'une pa-
» ternité publique? C'eſt là le titre le plus
» auguſte que le Soleil, pere de la nature,
» ait pu donner à ſes enfans. Je viens donc,
» comme le garant de vos droits, vous les
» confirmer; mais je viens, comme le mo-
» dele de vos devoirs, vous en inſtruire: car
» vos devoirs fondent vos droits, & vos
» bienfaits en ſont les titres. La vie eſt un
» préſent du ciel, qui ſeul la diſpenſe à ſon
» gré. Gardez-vous donc de vous prévaloir
» d'un prodige opéré par vous, & ſachez
» où vous commencez à meriter le nom de
» peres: c'eſt lorſqu'ayant reçu des mains de
» la nature le nouveau né de votre ſang, &
» l'ayant remis dans les bras de celle qui
» doit le nourrir, vous veillez ſur les jours
» & de l'enfant & de la mere, chargé du
» ſoin d'aſſurer leur repos, & de pourvoir
» à leurs beſoins. Juſques-là même encore
» vous ne faites pour eux, que ce que font

» pour leurs petits le vautour, le ferpent, le
» tigre, les plus cruels des animaux. Ce
» qui, dans l'homme, diftingue & confacre
» la paternité, c'eft l'éducation, c'eft le
» foin de femer, de cultiver dans fes enfans
» ce qu'on a recueilli foi-même, l'expérien-
» ce, le feul gain de la vie, & la fageffe qui
» en eft le fruit, & qui feule nous dédom-
» mage de la peine d'avoir vécu. Former,
» dès l'âge le plus tendre, par votre exemple
» & vos leçons, une ame honnête, un cœur fen-
» fible, un citoyen docile aux loix, un époux, un
» ami fidele, un pere à fon tour révéré, chéri
» de fes enfans, un homme enfin felon le
» vœu de la nature & de la fociété : ce font
» là vos devoirs, vos bienfaits & vos titres;
» c'eft là ce qui fonde vos droits.

« Et vous, enfans, fouvenez-vous que la
» nature n'a prolongé la foibleffe & l'imbé-
» cillité de l'homme, que pour le lier plus
» étroitement à ceux dont il a reçu la naiffan-
» ce, & lui faire, par le befoin, une lon-
» gue & douce habitude d'en dépendre & de
» les aimer. Si elle eût voulu le difpenfer
» de ce tribut d'amour & de reconnoiffan-
» ce, elle l'eût pourvu des moyens de vivre

» indépendant presque aussi-tôt qu'il seroit
» né, & de se suffire à lui-même. Sa lon-
» gue enfance est dénuée de force & d'intel-
» ligence ; sa foiblesse n'a pour ressource ni
» l'agilité, ni la ruse, ni la finesse de l'in-
» stinct. Tel est l'ordre de la nature, pour
» forcer l'enfant à chérir & à révérer ses pa-
» rens. Il semble qu'elle ait voulu l'aban-
» donner à leurs soins, pour leur en laisser
» le mérite, & qu'elle ait consenti à passer
» pour marâtre, afin de donner lieu à toute
» leur tendresse de s'exercer sur leur enfant.
» Ainsi, en lui refusant tout, elle supplée à
» tout par l'amour paternel. Rappellez-vous
» donc votre enfance ; & tout ce qui vous
» a manqué dans ce long état de foiblesse,
» pour vous dérober aux besoins, aux périls
» qui vous assiégeoient, songez que c'est de
» vos parens que vous l'avez reçu ; que la na-
» ture, en vous jetant parmi les écueils de la
» vie, s'est reposée sur leur amour du soin
» de vous en garantir. Mais ce que vous de-
» vez sur-tout à leur tendresse vigilante,
» c'est de vous avoir éclairés sur les moyens
» de vivre heureux ; c'est de vous avoir adou-
» cis, apprivoisés, soumis aux loix de l'é-

„ quité, de la raiſon, de la ſageſſe. Sans
» les ſoins qu'ils ont pris de vous, vous ſe-
» riez ſauvages, ſtupides, féroces comme
„ vos aïeux. Aimez donc vos parens, pour
» vous avoir appris l'uſage du don de la vie,
» dont l'innocence fait le charme & dont la
» vertu fait le prix ».

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux
» genoux des peres, s'attendriſſent & ren-
dent graces; les peres, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils. « Guerre im-
» pitoyable, dit-il, ſans toi, ſans tes fu-
» reurs, je partagerois l'allégreſſe & la gloire
» de ces bons peres. Il ſeroit là; il auroit
» reçu de ma main la premiere palme. Qui
» la méritoit mieux que lui » ? Il n'en put dire davantage: les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtans muet & baigné dans ſes larmes. « Non, reprit-il enfin,
» qu'on m'apporte mon fils; je ne veux pas
» qu'il ſoit fruſtré de ce dernier tribut d'a-
» mour & de louange. Du haut du ciel, il

» entendra

» entendra la voix gémissante d'un pere ; il
» me plaindra d'être privé de lui ».

On lui obéit ; & au pied de son trône fut apporté le lit funebre où reposoit le corps de Zoraï. « Peuple, s'écria le Monarque, en
» s'y précipitant, le voilà, ce modele de l'a-
» mour filial ; le voilà, le plus tendre, le
» plus respectueux, le plus aimable des en-
» fans. Oui, depuis sa naissance, il l'a
» été pour moi, il l'a été jusqu'à sa mort.
» Des jouissances délicieuses, des espérances
» encore plus douces, & tout ce que l'ame
» d'un pere peut éprouver de joie & de con-
» solation, tel étoit le prix de mes soins, &
» le présage du bonheur qui vous attendoit
» sous son regne. Il étoit impossible qu'un
» si bon fils ne fût pas un bon Roi. Le goût
» du bien, l'amour de l'ordre, le sentiment
» de l'équité lui étoient naturels. Il n'esti-
» moit dans la gloire que la compagne de la
» vertu ; il détestoit le mensonge comme le
» complaisant du vice ; il adoroit la vérité.
» Magnanime sans faste, & modeste avec
» dignité, il étoit simple, & il aimoit tout
» ce qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans
» sa naissance que la destination & que le

» dévouement de sa vie au bonheur du mon-
» de ; & le nom de fils du Soleil, loin de
» l'enorgueillir, l'humilioit sans cesse, en
» lui faisant sentir le poids des devoirs qu'il
» lui imposoit. Si quelqu'un des jeunes In-
» cas se montre plus digne que moi de régir
» cet Empire auguste, c'est à lui, me disoit-
» il souvent, de vous remplacer sur le trône ;
» c'est à moi de le lui ceder. Jugez, s'il
» eût fait des heureux ! Vous l'auriez été sous
» son regne ; & son pere, encore plus
» heureux, seroit mort sans inquiétude dans
» les bras d'un tel successeur. Un Dieu juste
» n'a pas voulu que cette ame sensible ait vu
» les crimes & les ravages d'une guerre, hé-
» las ! trop funeste. Mon fils eût arrosé de
» larmes ce trophée de ma victoire, cet éten-
» dard qu'on a trempé dans un déluge de
» sang. Il n'est plus. Nous avons perdu,
» moi, le plus vertueux fils, & vous, le plus
» vertueux Prince. Soumettons-nous, &
» allons lui rendre les tristes honneurs du
» tombeau ».

Alors le Monarque, à la tête de sa famille & de son Peuple, accompagna le corps de son fils

jusqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux ; & ne l'ayant point apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeller. « Mon ami, lui dit-il, mes » triſtes devoirs ſont remplis. Il eſt tems » que le pere cede la place au Roi, & que » je me mette en défenſe contre cet ennemi » terrible, dont tu nous as menacés. C'eſt » à toi que je me confie. Ton zele, ton ex- » périence, ta valeur, voilà mon eſpoir. – » Je le remplirai, dit Alonzo ; & plût au » ciel que la défenſe & le ſalut de cet Empire » ne dût te coûter que mon ſang ! Je le ver- » ſerois avec joie. – O mon ami ! qu'ai-je » donc fait, lui dit l'Inca, en l'embraſſant, » pour avoir mérité de toi un zele ſi noble » & ſi tendre » ? . . . . . A ces mots, on vient dire au Roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire,

& va, s'il eſt poſſible, chercher, dans le ſommeil, un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentimens terribles dont il venoit d'être frappé.



CHAPITRE XXXIX.

Pour une ame abandonnée à l'orage des paſſions ; l'incertitude eſt le plus grand des maux. Battu ſans ceſſe par les vagues de l'eſpérance & de la crainte, le courage n'a point de priſe ; la réſolution même d'être malheureux n'a point de terme où ſe fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin le ſommeil, par pitié, laiſſoit tomber quelques pavots ſur ſa paupiere appeſantie. Un bruit le frappe ; il ſe leve, &, à la foible lueur du crépuſcule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triſte comme les ſpectres, mais conſervant dans ſa douleur un air noble & majeſtueux. « Je ſuis le pere de Cora, lui dit-il.
» Ma fille m'envoie. C'eſt ſa derniere vo-
» lonté que j'accomplis. Va-t-en, mal-
» heureux jeune homme, & laiſſe-nous les

» maux que tu nous fais. Tu as porté l'op-
» probre & la mort dans une famille inno-
» cente, qui, sans toi, le seroit encore ».
A ces mots, le vieillard sentit ses genoux qui ployoient sous lui, & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémissant, lui tend les bras, & le releve. « Parlez, lui dit-il; qu'-
» ai-je fait ? de quel malheur suis-je la
» cause? – Cruel! peux-tu le demander?
» peux-tu vouloir l'entendre de la bouche
» d'un pere? Tu nous annonçois des vertus:
» la bonté, la candeur étoient peintes sur
» ton visage; le crime & la trahison se ca-
» choient au fond de ton cœur. Sois content.
» Ma fille, trop foible, trop simple, hélas!
» pour avoir pu se sauver de tes artifices, ma
» fille vient de révéler le parjure & le sacri-
» lege qu'elle a commis en se livrant à toi.
» Elle n'a pu cacher qu'elle alloit être mere;
» & demain notre honte éclate: demain, elle,
» sa mere & moi, ses sœurs, ses freres, in-
» nocens, nous serons menés au supplice.
» La solitude, l'infamie, une éternelle sté-
» rilité marqueront la place où ma fille est
» née. On dispersera notre cendre. Nous
» n'aurons pas même un tombeau. Va-t-en:

» ma fille t'en conjure. La malheureuse
» t'aime encore ; &, en me confiant le se-
» cret de son ame, elle m'a fait promettre
» de ne le point trahir. Mais elle craint
» que ta douleur ne te décele & ne t'accuse ;
» & le seul prix qu'elle demande de sa mort,
» dont tu es la cause, c'est que tu n'en sois
» pas témoin ».

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le désespoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ses cheveux hérissés d'horreur, son immobilité stupide, tout annonçoit un criminel, condamné par son juge ; & son juge étoit dans son cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots : « O
» mon pere ! tu sais mon crime ; sais-tu
» quelle fatalité m'y a poussé malgré moi ?
» Sais-tu dans quel moment terrible la
» frayeur & l'égarement m'ont livré ta fille
» mourante, & l'ont fait tomber dans mes
» bras ? J'atteste mon Dieu & le tien, que
» dans ce péril effroyable, mon unique réso-
» lution étoit de la sauver. Nous nous som-
» mes perdus, & nous t'avons perdu toi-mê-
» me. Je ne prétends pas t'appaiser. Voilà

» mon ſein, voilà mon épée. Frappe, ven-
» ge-toi. – Me venger ! Hé ne ſais-tu pas,
» dit le vieillard, que la vengeance eſt in-
» ſenſée ; qu'au malheur elle joint le crime,
» & ne ſoulage que les méchans ? Va, ton
» ſang ne racheteroit ni la mere ni les enfans.
» Je n'en mourrois pas moins, & je mour-
» rois coupable. Laiſſe-moi du moins l'in-
» nocence : tout le reſte eſt perdu pour moi.
» Tu fus égaré, je le crois : tu n'es ni mé-
» chant ni perfide ; mais, quand tu le ſerois,
» nous avons dans le ciel un Dieu pour juger
» & punir ».

« Ame céleſte ! s'écrie Alonzo, tu m'acca-
» bles, tu me confonds. . . . . Et l'oppro-
» bre, & la mort, & le dernier ſupplice ſe-
» roient le prix de tes vertus ! Et ta fille,
» auſſi vertueuſe, non moins innocente que
» toi ! . . . . . Non, vous ne mourrez
» point. Ne me mépriſe pas aſſez pour
» croire que je veuille me cacher, m'enfuir
» lâchement. Je paroîtrai, j'avouerai tout,
» j'embraſſerai votre défenſe, je vous tirerai
» de l'abîme où je vous ai précipités, ou
» bien j'y périrai moi-même. Mais com-

» mence par t'éloigner avec ta femme & tes
» enfans.

« Connois-tu, lui dit le vieillard, quel-
» que asyle contre les loix, & contre le re-
» mords qui suivroit le parjure? J'ai promis
» au Soleil de rester soumis à ses loix. Ma
» parole, ma foi sont pour moi des liens
» plus forts que ne seroient des chaînes. Un
» Inca n'en connoît point d'autres; & je
» mourrai sans les briser. Toi, qui n'es
» point engagé sous ces loix redoutables,
» éloigne-toi; donne à ma fille la consolation
» de te savoir hors de danger. Epargne-lui
» l'horreur de ton supplice. — Va, dit Alon-
» zo, pénétré de respect, de douleur & de
» reconnoissance, va lui jurer que jamais
» son amant ne l'abandonnera. Je suis époux
» & pere. Il n'est point de danger au-dessus
» d'un courage à la fois animé par l'amour &
» par la nature ». A ces mots il tendit les
bras au vieillard encore frémissant. « Mon
» pere, lui dit-il, mon pere! embrasse-moi,
» ou perce-moi le cœur. Je ne puis soute-
» nir ta haine ». Le vieillard tombe dans
son sein, l'embrasse, le plaint, lui par-
donne; & des torrens de larmes se confon-
dent dans leurs adieux.

Cependant le bruit ſe répand que l'aſyle des Vierges a été profané ; que l'une d'elles a violé ſes vœux ; qu'elle porte le fruit d'un amour ſacrilege ; & que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui juſqu'alors, remplit d'horreur tous les eſprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il eſt la cauſe, les feux de la guerre civile allumés entre les deux freres, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône, enlevé à ſes Peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colere, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déja que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un Peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition ! Le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal ſuprême ; que déja l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.



CHAPITRE XL.

CE jour-là le Soleil se couvrit de tristes nuages, & ce deuil sombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, selon l'usage, sous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce Peuple assemblé, le Pontife, les Prêtres, les Ministres des loix, se faisant ouvrir un passage, amenerent devant l'Inca la jeune & timide Prêtresse. Son pere accablé de douleur, sa mere pâle & défaillante, deux sœurs plus jeunes, aussi belles, trois freres, l'éspérance d'une auguste famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au supplice.

Cora qu'il falloit soutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba sans force & sans couleur, en paroissant devant son juge. On la ranime; il l'interroge. Elle répond avec candeur. « Ce fut, dit-elle, dans cette nuit hor-
» rible, où le volcan menaçoit d'ensévelir
» ces murs: ma frayeur me précipita dans
» les bras d'un libérateur. Voilà mon mal-

» heur & mon crime. Fils du Soleil, s'il eſt
» poſſible d'en adoucir la peine, écoute la
» nature, qui réclame contre la loi. Ce
» n'eſt pas pour moi que j'implore ta clemen-
» ce: il faut que je meure, je le ſais. Mais
» regarde un pere, une mere, des ſœurs,
» des freres innocens; c'eſt pour eux ſeuls
» qu'en mourant je demande grace ».

Le pere alors prit la parole. « Inca, dit-
» il, dans un moment d'égarement & de ter-
» reur, ma fille a été foible, imprudente &
» fragile; c'eſt au Dieu qui voit dans les cœurs
» à la juger; mais c'eſt à moi d'accuſer l'au-
» teur de ſa perte. Ce premier coupable,
» c'eſt moi. Ma piété aveugle a dévoué ma
» fille au culte des autels, & l'y a offerte en
» victime. Dans le moment du ſacrifice j'ai
» entendu gémir ſon cœur; & religieuſe-
» ment cruel, le mien s'eſt endurci. Pere
» dénaturé, j'ai vu ſes larmes, je l'ai vue ſe
» précipiter dans le ſein de ſa mere, y cher-
» cher un aſyle contre la violence du pouvoir
» paternel; & moi, ſans pitié, ſans re-
» mords, j'ai conſommé le parricide. Son
» crime, hélas! ſon premier crime fut de
» m'obéir; ſon reſpect, ſon amour pour moi

» l'a perdue. Je suis le bourreau de ma fille.
» Je la traîne au supplice » ! En prononçant ces mots le vieillard embrassoit sa fille ; ses sanglots étouffoient sa voix ; son cœur se brisoit de douleur ; & les larmes de sang qui couloient de ses yeux inondoient le sein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à user de rigueur, poursuit & ordonne à Cora de déclarer son ravisseur & son complice.

Cora frémit, & son silence fut d'abord sa seule réponse ; mais les instances de son Juge la forcerent enfin de prononcer ces mots : « Fils du Soleil, seras-tu plus cruel & plus » violent que la loi ? La loi me condamne à » la mort ; j'y traîne avec moi ma famille. » N'est-ce pas assez ? Te faut-il encore un » nouveau parricide ? Veux-tu que, portant » dans la tombe, où je vais descendre vivan» te, le fruit de mon funeste amour, j'accuse » encore celui qui lui a donné la vie ? Veux» tu voir mes entrailles se déchirer d'horreur, » & mon enfant épouvanté s'arracher des » flancs de sa mere » ?

Ces paroles firent sur l'ame d'Ataliba l'im-

preſſion la plus terrible ; &, ſans inſiſter davantage, il ordonnoit, en gémiſſant, au dépoſitaire des loix de prononcer l'arrêt fatal, lorſqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule, & ſe précipiter au pied du trône de l'Inca. « C'eſt moi qui ſuis le criminel, » Inca, s'écria-t-il ; Cora eſt innocente. » Ne punis que ſon raviſſeur ». A cette vue, à ces paroles que le déſeſpoir animoit, le Roi frémit ; le Peuple reſte immobile d'étonnement ; & Cora tremblante & glacée : « Hélas ! dit-elle en ſuccombant, je n'au„ rai donc pu le ſauver ! — Non, reprit „ Alonzo, elle n'eſt point coupable. Je l'en„ levai mourante ; & ſon ame éperdue ne put „ ni conſentir ni réſiſter à ſon malheur ».

L'Inca voulut ſauver Alonzo. « Etranger, „ lui dit-il, notre culte n'eſt pas le vôtre ; „ vous ne connoiſſez pas nos loix ; & ce qui, „ pour nous, eſt un crime, n'eſt pour vous „ qu'une erreur, que je n'ai pas droit de „ punir. Eloignez-vous. Nos loix n'obli„ gent que mes Sujets & moi. Vous fûtes „ imprudent, mais vous n'êtes point crimi„ nel, à moins que vous n'ayez uſé de violen„ ce ; & Cora ſeule a droit de vous en accu-

» ſer. — Non, non, dit-elle ; un charme
» auſſi doux qu'invincible m'a livrée à lui.
» Ceſſe, Alonzo, ceſſe de t'imputer mon
» crime. Tu me fais mourir mille fois. —
» Loin de vous accuſer, vous voyez, dit le
» Roi, qu'elle vous déclare innocent. — Puis-
» je l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré
» ſa jeuneſſe ; après avoir creuſé la tombe ſous
» ſes pas, la tombe où vous allez la faire
» deſcendre vivante ? O comble d'horreur !
» Elle s'ouvre cette tombe effroyable, elle
» s'ouvre à mes yeux, prête à la dévorer ; &
» je ſuis innocent ! Je vois s'allumer le bû-
» cher où ſon pere, ſa mere, tous les ſiens
» vont périr ; & moi, l'auteur de tant de
» maux, juſte ciel ! je ſuis innocent ! Inca,
» ton amitié pour moi t'a mis un bandeau
» ſur les yeux ; & tu ne veux pas voir mon
» crime. Plus juſte que toi, je le ſens, &
» je m'en accuſe moi-même. Pardon, mal-
» heureuſes victimes d'un amour inſenſé,
» pardon ! Je n'aurai pas du moins la honte
» & la douleur de vous ſurvivre ; & ſi l'on
» vous mene à la mort, je vous devancerai ;
» j'irai, ſur ce bûcher, me livrer le premier
» aux flammes. Là, ce fer qui devoit dé-

» fendre un Peuple vertueux, un Roi, que
» je ne ſuis plus digne d'appeller mon ami,
» ce fer me percera le cœur. Je ne deman-
» de, avant ma mort, que la grace d'être
» entendu.

« Je ne ſuis ingrat ni perfide, reprit-il
» avec fermeté. Reçu dans la Cour de l'In-
» ca, honoré de ſa confiance, comblé de ſes
» bienfaits, je n'ai jamais eu le deſſein de
» trahir l'hoſpitalité. Je ſuis jeune, ardent,
» trop ſenſible. J'ai vu Cora: mon cœur
» s'eſt enflammé pour elle; mais j'ai reſpecté
» ſon aſyle. Ce n'eſt qu'au moment effro-
» yable où la montagne mugiſſante lançoit
» un déluge de feu, où le ciel embraſé, où
» la terre tremblante n'offroient par-tout que
» les horreurs de mille morts inévitables; ce
» n'eſt qu'en ce moment, qu'à travers les
» débris des murs de l'enceinte ſacrée, j'ai
» cherché, j'ai ſaiſi, j'ai enlevé Cora.

« Elle vous dit qu'elle a cédé! & qui n'eût
» pas cédé comme elle? Eſt-ce aſſez d'une
» loi pour étouffer en nous les ſentimens de
» la nature; pour en vaincre les mouvemens?
» Vous exigez de la jeuneſſe la froideur d'un
» âge avancé! Vous exigez de la foibleſſe le

» triomphe le plus pénible de la force & de
» la vertu! Ah! c'eſt la ſuperſtition qui vous
» commande, au nom d'un Dieu, d'être
» cruels. L'en croyez-vous? Oubliez-vous
» que le Dieu que vous adorez eſt à vos yeux
» la bonté même? Quoi! le Soleil, la ſource
» de la fécondité, lui, par qui tout ſe ré-
» génere, feroit un crime de l'amour! Et l'a-
» mour n'eſt lui-même que l'émanation de
» cet aſtre qui vous anime. C'eſt ce même
» feu répandu au ſein des métaux & des plan-
» tes, dans les veines des animaux, & ſur-
» tout dans le cœur de l'homme, c'eſt ce feu
» que vous adorez dans ſon intariſſable ſour-
» ce. Vous condamnez ſon influence; & par-
» ce qu'une Vierge, innocente, foible &
» craintive, aura cédé aux mouvemens les plus
» naturels, les plus doux d'un cœur que le ciel
» lui a donné, ſon pere, ſa mere, ſes ſœurs,
» ſes freres ſeront condamnés à mourir avec
» elle au milieu des ſupplices! Non, Peuple,
» j'en atteſte votre Dieu & le mien, car le
» Soleil en eſt l'image: ces horreurs ne peu-
» vent lui plaire; & la loi qui vous les com-
» mande ne ſauroit émaner de lui. Elle eſt
» des hommes; elle vous vient de quelque

Roi

» Roi jaloux, ſuperbe & tyrannique, qui at-
» tribuoit à ſon Dieu un cœur comme le
» ſien.

« On vous a dit que le Soleil faiſoit à ſa
» Prêtreſſe un crime d'être mere, & qu'il
» falloit, pour expier ce crime, les ſuppli-
» ces les plus affreux ; on vous l'a dit, &
» vous avez eu la ſimplicité de le croire ! Ah !
» Peuple, on avoit dit le même à vos aïeux,
» que leurs Dieux, le ſerpent, le vautour &
» le tigre, demandoient qu'une mere versât
» ſur leurs autels le ſang de l'innocent qu'-
» elle allaitoit ; &, comme vous, pieuſe-
» ment crédule, la mere immoloit ſon enfant.
» Vous l'avez aboli, ce culte ; & le vôtre,
» non moins barbare, eſt encore plus in-
» ſenſé ».

Alors, du ton d'un homme inſpiré par un
Dieu, & comme ſi ce Dieu avoit parlé par
ſa bouche : « Roi, Peuple, dit-il, appre-
» nez à diſcerner, par d'infaillibles marques,
» la vérité qui vient du ciel, d'avec l'erreur
» qui vient des hommes. Jetez les yeux ſur
» la nature : voyez ſon ordre & ſon deſſein.
» Quel que ſoit le Dieu qui préſide à cet
» ordre immuable établi par lui-même, il

» y a conformé ses loix. Et qu'importe à » l'ordre éternel le vœu qu'a fait imprudem- » ment une jeune & foible mortelle, de sé- » cher, comme une plante oisive, dans la » langueur de la stérilité ? Est-ce-là ce qu'en » la formant, lui a recommandé la nature ? » Voyez, dit-il, en saisissant les voiles de » Cora, & en les déchirant avec une audace » imposante, voyez ce sein : voilà le signe » des desseins de son Dieu sur elle. A ces » deux sources de la vie, reconnoissez le » droit, le devoir sacré d'être mere. C'est » ainsi que parle & s'explique ce Dieu qui » n'a rien fait en vain ».

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits; & le Monarque saisit l'instant de la décider sans retour. « Il a raison, dit-il; & la rai- » son est au-dessus de la loi. Non, Peuple, » il faut que je l'avoue, cette loi cruelle ne » vient point du sage Manco : ses successeurs » l'ont faite; ils ont cru plaire au Dieu dont » elle vengeroit l'injure; ils se sont trompés. » L'erreur cesse; la vérité reprend ses droits. » Rendons graces à l'Etranger qui nous dé-

» trompe, nous éclaire, & nous fait révo-
» quer une loi inhumaine. C'eſt un bienfait
» trop ſignalé, pour ne pas effacer une mal-
» heureuſe imprudence. Que les Prêtreſſes
» du Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un ze-
» le pur & libre; & que celle qui déſavoue
» la témérité des ſes vœux, en ſoit dès l'in-
» ſtant dégagée. ' Un Dieu juſte ne peut vou-
» loir qu'on le ſerve à regret, & ſes autels
» ne ſont pas faits pour être environnés d'eſ-
» claves ».

Ainſi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeſte, & de conſerver un ami. Le vieillard, pere de Cora, ſe proſterne, avec ſes enfans, aux genoux du Monarque; tout le Peuple, les mains au ciel, pouſſe des cris de joie; Alonzo triomphant ſe jette aux pieds de ſon amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de ſa mere, ſes yeux, obſcurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant ſe dévouer pour elle, le trouble, l'attendriſſement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laiſſant ployer ſous elle ſes genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le ſein de ſa mere, qui, croyant l'embraſſer pour la der-

niere fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeller à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du sein des peres, des meres, & de tout un Peuple attendri, s'éleva jusqu'au ciel, ce fut ce cri qui ranima ses sens. Elle revient du sommeil de la mort ; elle respire, ouvre les yeux, & se voit dans les bras d'Alonzo, qui, transporté, lui dit, en l'embrassant : « Vis, chere amante ; tu es à moi ; » la loi fatale est abolie. – Que dis-tu ? » que fais-tu ? Malheureux ! lui dit-elle ; » va-t-en, & me laisse mourir. – Non, » tu vivras, reprit Alonzo. La nature & » l'amour l'emportent ; les saints noms de » pere & de mere ne sont plus un crime pour » nous ». A ces mots, Cora, dans l'excès de la surprise & de la joie, soupire, serre dans ses bras son amant, son liberateur ; &, trop foible pour soutenir une révolution si violente & si soudaine, succombe une seconde fois.

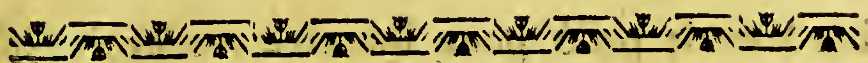
Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empresse à les voir, à se réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfans qui tremblent encore, Cora qui, dans les bras

d'Alonzo, reprend avec peine l'uſage de la vie & du ſentiment, le trouble, l'effroi, la tendreſſe de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie & le raviſſement du Peuple qui les environne, forment un ſpectacle ſi doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili ſur tout & ſon fidele Télaſco en jouiſſent avec tranſport. « Ah! Télaſco, » diſoit cette fille charmante, que ces amans » vont être heureux! Ils paſſent, comme » nous, de l'excès du malheur à la félicité ſu- » prême. Qu'ils vont bien s'aimer! — » Comme nous, lui dit Télaſco. Le ciel a » fait pour eux deux cœurs tout ſemblables » aux nôtres ».

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & ſon amant ſont appellés; & le Prêtre leur parle ainſi: « Cora eſt libre. Un » Dieu qui ne veut que l'amour, ne peut » exiger la contrainte; & j'ai la joie, avant » de deſcendre au tombeau, de voir du nom- » bre de ſes loix retrancher une loi cruelle, » qui n'étoit pas digne de lui. Mais devant » lui la ſainteté de l'hymen eſt inviolable. Il

» veut qu'en ſa préſence le don d'une foi
» mutuelle en conſacre les nœuds. – Ah! le
» ciel & la terre me ſont témoins, s'écrie
» Alonzo, que je ſuis l'époux de Cora, qu'-
» elle eſt la moitié de moi-même; qu'elle a
» reçu ma foi; que mes jours ſont à elle;
» & que mon devoir le plus ſaint eſt de mé-
» riter ſon amour. Seulement je demande,
» ſages & vertueux Incas, que nous voyons,
» de votre culte ou de celui de ma patrie,
» quel eſt le plus digne du Dieu que l'uni-
» vers doit adorer. J'eſpere que bientôt nous
» n'aurons plus qu'un même autel; & ce ſera
» au pied de cet autel, ſous les yeux de l'E-
» tre ſuprême, que la religion ſanctifiera
» les vœux de la nature & de l'amour ».





CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jetta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiége affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit; on y alloit célébrer ſa fête abominable; lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*) célebre, par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scithie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de ſa premiere courſe, s'étoit perdu & diſſipé dans les mains de ſes compagnons. Son entrepriſe, qui d'a-

(*) Le golfe de Cadis.

bord avoit passé pour insensée, n'avoit plus aucun partisan. La confiance étoit perdue; & les secours en dépendoient. Il falloit pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Espagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique? Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune Roi, surtout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les détester; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui solliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux son regne aux Peuples d'un autre hémisphere. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ses Ministres tonnans, & lançans l'anathême sur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs sacrileges fureurs, c'est là ce que Pizarre rouloit dans sa pensée, lorsqu'un vent favorable l'amenant vers les bords de la fertile Andalousie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand, sur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient in-

ſtruit (*b*), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau Monde.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de ſa naiſſance) la nouvelle de ſon retour ; & il ſe rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit ſa Cour; & Pizarre, pour obſerver les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans ſa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de ſon étonnement fut la ſolitude des villes, & l'abandon des campagnes, où la contagion ſembloit avoir paſſé. « Hé quoi, ſe diſoit-il à lui-même, eſt-ce » pour ſe jeter dans les déſerts du Nouveau » Monde qu'on a quitté des champs ſi ferti» les, ſi fortunés » ! Il ne fut pas moins interdit de la réſerve auſtere, & de la gravité myſtérieuſe & taciturne de ce Peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchiſe, noble juſques dans ſes plaiſirs, & magnifique dans ſes fêtes. La triſteſſe, l'abattement étoient peint ſur tous les viſages; la défiance étoit dans tous les yeux; la crainte avoit reſſerré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir, & il la voit plongée dans le silence & dans le deuil. Il se trouve au milieu d'une place publique, lieu vaste, & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve, &, non loin du bûcher, un trône resplendissant de pourpre & d'or. A cet appareil imposant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux sans tumulte, & gardant un silence morne, tel que l'impose la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel sacrilege, quel parricide on va punir avec tant de solemnité, & si le Roi vient présider au supplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais personne ne lui répond. « Qui que tu sois, » lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, » ou cesse de nous tendre un piege, ou, si » tu es de bonne foi, regarde, écoute, & » tremble comme nous ».

Bientôt Pizarre voit paroître le cortege effrayant des juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'asseoir sur ce trône terrible. Le calme est peint sur leur visage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent ; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés sous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur sentence. Et ce décret qui les condamne à être brûlés vivans, ce décret leur est prononcé du ton affectueux & tendre de la charité secourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en présence du Peuple, à la face du ciel, lorsqu'ils entendroient leur sentence, il leur fût permis de parler, de se défendre, & de se plaindre : foible adoucissement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de scandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard, qu'on avoit surpris observant les pratiques du Judaïsme. Les séductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de sa foible jeunesse. Imbu de la Foi de ses peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler ; il la reprit ; & dans le silence & la crainte, il adressoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu ; sur le bord de sa

tombe, il n'avoit pas même daigné le désavouer; il marchoit au supplice, comme une victime à l'autel. Mais lorsqu'il entendit que tous ses biens, livrés à l'avidité de ses Juges, étoient ravis à ses enfans, sa constance l'abandonna. « Cruels! dit-il, c'est donc ainsi que » vous dévorez votre proie! J'ai mérité la mort, » quand j'ai trahi mon ame, quand j'ai dé- » savoué de bouche ce que j'adorois dans le » cœur; mais qu'ont fait mes enfans, pour » être dépouillés du peu de bien que je leur » laisse? Ils ont subi, dès le berceau, le » joug de votre loi nouvelle; je vous les ai » livrés. Ah! laissez à leur mere, pour » nourrir ces infortunés, un pain arrosé de » mon sang, & qu'ils tremperont dans leurs » larmes ».

« Hé quoi! lui répond d'un air serein le » Chef du tribunal terrible, ne sais-tu pas » que Dieu poursuit dans les enfans l'iniquité » des peres; que la dépouille des criminels » de leze-Majesté Divine appartient aux Mi- » nistres des vengeances divines, comme les » entrailles de la victime appartenoient au sa- » crificateur; que l'esclave n'a rien qui ne » soit à son Maître; & qu'enfin tes pareils

» sont nés esclaves parmi les Chrétiens ? Si
» l'on se réserve des biens qui n'étoient pas
» à toi, c'est pour en faire un digne usage;
» & quel plus digne usage du bien des Infi-
» deles, que de servir de récompense aux dé-
» fenseurs de la Foi ? Si chacun vit de son
» travail, celui de poursuivre l'erreur sera-t-
» il privé de salaire ? & n'est-il pas bien
» juste qu'une race funeste paie, en mou-
» rant, le soin pénible & salutaire que l'on
» prend de l'exterminer » ?

« Hommes sans pudeur & sans foi, s'é-
» cria le vieillard, la force vous seconde, &
» votre hypocrisie abuse insolemment du pou-
» voir de nous opprimer. Mais tremblez
» que le ciel enfin ne se lasse ». . . . On ne
permit pas au vieillard d'achever ; & il fut
jeté dans les flammes.

Après lui, se présente devant le tribunal
un jeune homme simple & timide, né parmi
les Chrétiens, élevé dans leur croyance, &
n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui
attribuoit. Il aimoit une fille aussi simple
que lui, aussi pieuse, aussi docile; il en étoit
aimé; un rival furieux l'avoit accusé d'hérésie;
& ce fourbe avoit pour complice un confident

digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de sa foi, de son innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroissant devant ses juges, & à la vue du bûcher, ses plaintes, ses cris redoublerent. « Ministre du Dieu que j'adore,
» & vous, Peuple, dit-il, je proteste en
» mourant que j'ai vécu fidele à la religion
» de mes peres. Je crois tout ce que nos
» Pasteurs, dès l'enfance, m'ont enseigné.
» Qu'on me dise dans quelle erreur j'ai pu tom-
» ber, sans le vouloir; je l'abjure, & je la dé-
» teste. Que voulez-vous de plus? – Nous vou-
» lons que vous-même vous fassiez le sincere
» aveu de votre impiété. – Je ne la connois
» pas. Opposez-moi du moins mes accusa-
» teurs. Qu'ils paroissent; qu'ils me confon-
» dent à vos yeux. – Non, lui dit-on en-
» core: l'intérêt de la Foi ne permet pas que
» l'on décele ceux qui veillent à sa défense,
» & qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous
» pas déclaré vous-même que vous n'aviez point
» d'ennemis? – Hélas! non: je ne hais per-
» sonne; j'ignore qui peut me haïr. – Hé
» bien, ce n'est donc pas la haine, mais le

» zele qui vous accuſe ; & le zele eſt digne » de foi. — O mon Pere ! dit le jeune » homme à un Religieux qui l'exhortoit à » la mort, je ſuis attaché à la vie ; ce ſuppli» ce me fait frémir. Dites-moi quel aveu » l'on attend que je faſſe ; &, tout innocent » que je ſuis, je veux bien me calomnier. — » Moi ! vous enſeigner le menſonge ! lui dit » cet homme pieuſement cruel. A Dieu ne » plaiſe. Non, mon fils, mourez martyr, » plutôt que d'en impoſer à vos juges. Après » tout, ne vous flattez pas que cet aveu tar» dif pût vous ſauver. Il n'eſt plus temps. » C'eſt dans les fers que l'on doit s'avouer » coupable. Mais, à l'approche du ſupplice, » ce n'eſt plus un vrai repentir, c'eſt la fra» yeur qui parle ; on ne l'écoute plus ». Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant à ſa douleur, & verſant des torrens de larmes, en fit couler de tous les yeux. « O » Dieu ! dit-il, on m'annonçoit ta religion » pure & ſainte comme l'appui de l'innocen» ce ; & tes Miniſtres ! » . . . . On l'interrompit, pour le traîner ſur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'envelop-poit vivant, & que ſes cris déchiroient tous

les cœurs, un Maure, à-peu-près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blaſphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatiſme & ſon tribunal odieux. On lui prononça ſa ſentence, en l'exhortant à déclarer, devant Dieu & devant les hommes, qui pouvoit l'avoir ſoulevé contre les vengeurs de la Foi. « Peuple, s'écria-
» t-il avec indignation, ſavez-vous qui l'on
» veut que j'accuſe? Mon pere. On me l'a
» nommé dans les fers, ce complice dont on
» s'efforce de me rendre le délateur. C'eſt
» lui qu'on veut que je traîne au ſupplice.
» On m'a promis d'uſer envers moi d'indul-
» gence, ſi j'étois aſſez lâche, aſſez dénaturé
» pour noircir & calomnier celui qui m'a
» donné le jour. Ah! loin de l'accuſer, j'at-
» teſte toutes les puiſſances du ciel, que ce
» vieillard eſt innocent. Il gémit comme
» vous, mais dans le fond de ſon ame; &,
» à moins que des larmes n'offenſent nos ty-
» rans, il ne les offenſa jamais. Plus impa-
» tient, j'ai parlé, je l'ai déteſtée hautement,
» cette tyrannie odieuſe. J'ai demandé, au
» nom du ciel, par quelle haine de la vérité,
» par quelle horreur de l'innocence, on
refuſoit

» refusoit à l'accusé le droit naturel & sacré
» d'une défense légitime ? Pourquoi le déla-
» teur, dispensé de paroître, portant ses
» coups dans l'ombre, comme un lâche as-
» sassin, & se tenant enveloppé dans le man-
» teau du juge, étoit compté au nombre des
» témoins ? Cette procédure infernale, cet
» appareil d'iniquité, des fers, des cachots,
» des ténebres, un silence affreux, tous les
» pieges de l'artifice & du mensonge, pour
» surprendre, ou pour effrayer un malheu-
» reux abandonné à la calomnie, à la fraude
» la plus subtile & la plus noire ; voilà ce
» qui m'a révolté. Je l'ai dit; ma franchise
» les a blessés. Ils m'en punissent, mais un
» jour ces fourbes seront démasqués; & leurs
» crimes retomberont sur eux, comme un
» déluge, avec les vengeances du ciel ».

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit : « Laisse-moi, lui dit-il,
» je ne reconnois point le Dieu que mes bour-
» reaux adorent. Dieu juste, Dieu clément,
» pere de tous les hommes, s'écria-t-il, re-
» çois mon ame ». Et lui-même, en traînant ses chaînes, il s'élança sur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adolefcens de l'un & de l'autre fexe, élevés en filence fous la Loi Mufelmane, & livrés pour ce crime aux Inquifiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'il fe faifoient Chrétiens, qu'on les fauveroit du fupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits Chrétiens; & on les menoit au fupplice. Ils réclamerent la promeffe fur la foi de laquelle ils avoient abjuré. « Cette promeffe, leur dit-on, va „ s'accomplir dans l'autre vie. Vous ferez „ fauvés du fupplice, mais d'un fupplice au „ prix duquel celui-ci n'eft rien. Mes en- „ fans, ne penfez qu'à mourir fideles; & trop „ heureux de n'avoir à fubir qu'une expia- „ tion paffagere, réfignez-vous fans mur- „ murer ». Leurs larmes furent inutiles; & du milieu des flammes, où ils furent jetés, leurs bras s'étendirent en vain: leurs bras fupplians retomberent; & bientôt tout fut confumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ces victimes entaffées fur le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentiffoit de faints cantiques d'allégreffe, & que

de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du ſacrifice ; Pizarre, ſaiſi de terreur & de compaſſion, ſe diſoit à lui-même : « L'Eſpagne a-t-elle changé de culte ? & lui » a-t-on rapporté de l'Inde les Dieux qu'a-» dorent les Sauvages, & qu'ils abreuvent de » leur ſang » ? Il vit la foule s'écouler, penſive & conſternée ; il imita le Peuple ; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ſes freres, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

NOTES.

(*a*) L*A ſuperſtition*]. Le fanatiſme eſt la frénéſie du zele. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violens ; l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion ; l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

(*b*) *Que les tempêtes avoient inſtruit*]. En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, pouſſé ſur la côte de Saint Domingue. Il revint à Tercere, n'ayant plus avec lui que quatre de ſes compagnons. Dans cette île un fameux Pilote, Génois de naiſſance, appellé Chriſtophe Colomb, leur donna l'aſyle. Ils moururent tous dans ſa maiſon ; & ce fut, dit-on, ſur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.



CHAPITRE XLII.

APRES les premiers mouvemens de la tendresse & de la joie, Pizarre, ayant bien observé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit des ses aventures. Il lui expose ensuite l'objet de son voyage ; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'est faite, depuis son absence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de sa patrie ; & quelle est cette horrible fête dont il vient d'être le témoin?

« Trop jeune & trop obscur, quand tu as » quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as » pu voir préparer ces événemens ; mais au- » jourd'hui que ta fortune en dépend, je dois » t'en instruire. Ecoute, mon frere, & » gémis.

« Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient » répandus dans l'Espagne ; ils y avoient ap- » porté les arts, l'agriculture & le commer- » ce ; & en éclairant les esprits, ils avoient » adouci les mœurs. La prospérité, la gran- » deur, l'opulence de ce Royaume, cultivé,

» enrichi, décoré par leurs mains, méritoit de
» faire oublier leur invasion & leurs ravages.
» Vaincus & soumis à leur tour, ils ne deman-
» doient qu'à jouir d'une liberté légitime, qu'à
» vivre Sujets de nos Rois, en conservant le
» culte de leurs peres; & si la superstition ne
» se fût emparée de l'esprit d'Isabelle, ja-
» mais regne n'eût été plus heureux, ni plus
» florissant que le sien. Mais cette Reine,
» que son génie & son courage auroient pla-
» cée au rang des plus grands hommes, eut
» le malheur d'être trompée par un confident
» fanatique (*), qui, dès la plus tendre jeu-
» nesse, l'enivroit d'un faux zele, & l'avoit
» fait jurer, si elle montoit sur le trône,
» d'employer le fer & le feu pour exterminer
» l'hérésie, & faire triompher la foi. Ce
» fut pour accomplir cette téméraire pro-
» messe, qu'elle érigea ce Tribunal de sang.

« Armé d'une puissance, énorme, affran-
» chi de toutes les loix protectrices de l'inno-
» cence, & consacré par un Pontife (**) qui
» lui confioit tous ses droits, ce tyran des
» esprits les remplit d'une sainte horreur (a).

(*) Thomas Torquémada, Dominicain.
(**) Sixte IV.

» C'eſt ici, dans Séville même, que fut
» célébré le premier de ces ſacrifices barba-
» res, que l'on appelle *Actes de foi* (*). Ce
» jour exécrable coûta vingt mille Sujets à
» l'Eſpagne : ils s'enfuirent épouvantés ; &
» l'Afrique fut leur refuge. Dans la Caſtille
» & dans Léon de nouveaux bûchers s'allu-
» merent ; & on y jeta dans les flammes des
» milliers de malheureux. Le même fléau
» s'étendit dans l'Aragon, & y fit les mêmes
» ravages. L'Eſpagne entiere en fut frap-
» pée, & d'un Royaume à l'autre la ſuper-
» ſtition voyoit, comme autant de ſignaux,
» les feux qui dévoroient ſes innombrables
» victimes. Des multitudes de proſcrits,
» échappés à la rage de leurs perſécuteurs,
» s'abandonnoient à la merci des flots ; & l'A-
» frique en fut repeuplée. Enfin la Grenade
» conquiſe ſur les Maures, devint à ſon tour
» le Théâtre de ces déplorables fureurs (*b*).
» Ah Pizarre ! Quelle province le fanatiſme a
» déſolée ! Un Peuple induſtrieux, vaillant,
» éclairé, mêlant aux travaux le charme con-
» ſolant des fêtes ; plus de trente villes ſuper-
» bes, où fleuriſſoient les arts, cent autres

(*) *Auto-da-fe.* Le premier à Séville en 1480.

» villes moins opulentes, mais toutes riches » & peuplées ; deux mille villages remplis de » cultivateurs fortunés ; les plus belles cam- » pagnes, les plus riches de l'univers, tout » est perdu, tout est détruit ; la mort, l'effroi, » la solitude y regne ; la tyrannie des esprits, » la plus odieuse de toutes, comme la plus » injuste & la plus violente, en a fait de va- » stes tombeaux, où elle domine en silence » sur des cendres & des debris ».

« Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapi- » nes, les cruautés que l'on exerce en Amé- » rique, étonnent peu l'Espagne ? – Elle y » est indurcie par ses propres malheurs, re- » prit Gonzale. Et de quoi veux-tu qu'elle » s'étonne & s'épouvante ? Parmi nous, dans » son sein, elle voit consacrer les crimes les » plus odieux. L'humanité n'a plus de droits ; » le sang n'a plus de privileges. Que le fils » accuse son pere, le pere ses enfans, la fem- » me son époux ; c'est le triomphe du faux » zele. Ils sont accueillis, écoutés ; & l'ac- » cusé périt sur leur délation. Un simple » soupçon fait saisir, traîner dans les cachots » la foible & timide innocence ; & l'impo- » sture qui l'accuse, protégée à l'abri d'un

» ſilence éternel, eſt ſûre de l'impunité. La
» ſeule reſſource du foible, la fuite, eſt ré-
» putée une preuve du crime ; & l'anathême
» qui pourſuit le transfuge, rompt pour lui
» les nœuds les plus ſaints. En lui, ſes amis
» méconnoiſſent leur ami, ſes enfans leur
» pere, ſes Sujets leur Roi : plus d'aſyle,
» plus de refuge aſſuré pour lui, pas même
» au ſein de la nature. La main qui lui per-
» ce le cœur eſt innocente ; elle a vengé le
» Ciel. Tout Chrétien eſt, de droit divin,
» le juge & le bourreau d'un infidele fugitif.
» Telle eſt la loi du fanatiſme ; & je t'épar-
» gne le détail de mille atrocités pareilles, qui
» forment ſon code infernal (c). Ne crains
» donc plus de voir les eſprits ſoulevés de ce
» qui ſe paſſe dans l'Inde ».

« Et la Cour, demanda Pizarre, eſt-elle
» attaquée de ce délire? — La Cour ne pen-
» ſe, lui répondit Gonzale, qu'à tirer avan-
» tage de nos calamités. Que le Peuple
» tremble & fléchiſſe, c'eſt tout ce qu'elle
» veut ; & les malheurs de l'Inde ne la tou-
» chent que foiblement. Les Grands, avec
» pleine licence, opprimoient autrefois le
» Peuple. Les juges leur étoient vendus ; les

» loix ſe taiſoient devant eux ; & ſans frein,
» comme ſans pudeur, ils exerçoient impunément les vexations les plus criantes. Le
» Peuple eſt rentré dans ſes droits ; la régence de Ximenès l'a tiré de l'oppreſſion : il
» eſt armé, diſcipliné, ligué pour ſa propre
» défenſe ; la force eſt du côté des loix ; &
» le Peuple, qu'elles protegent, les protege
» à ſon tour contre les attentats des Grands,
» leurs ennemis communs. Ainſi le faſte de
» la Cour, n'ayant plus au-dedans les reſſources du brigandage, a rendu les Grands
» plus avides des richeſſes du dehors ; & l'eſpérance de partager les dépouilles du Nouveau Monde, en fait de zélés partiſans au
» premier qui promet d'en payer le tribut à
» leur orgueilleuſe avarice. Tout eſt vénal
» ſous ce nouveau regne ; & quand l'or eſt le
» prix de tout, on obtient tout avec de l'or :
» c'eſt ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte
» l'ambition & la cupidité ; ce ſont elles qui
» nous dominent. Elles préſident dans les
» Conſeils ; elles ont l'oreille du Prince ;
» elles ſont l'ame de la Cour. La religion
» même eſt ici leur eſclave ; & tu verras qu'on la fait taire, quand elle prétend les gê-

» ner. Rome, le ſiege de l'Egliſe, vient
» d'être priſe & ſaccagée; le Souverain Pon-
» tiſe a été mis aux fers. . . . . – Sans doute
» par les Infideles, demanda Pizarre? – Par
» nous, reprit Gonzale, par ce jeune Empe-
» reur qui lui-même a porté le deuil de ſa
» victoire. Va le trouver; annonce-lui une
» vaſte & riche conquête. Il gémira peut-
» être ſur le malheur de l'Inde; mais, ſi ce
» malheur eſt utile à ſa grandeur, à ſa puiſ-
» ſance, il le laiſſera conſommer ».

Pizarre, en profitant des inſtructions de Gonzale, eut ſans peine accès à la Cour. On le préſente à l'Empereur; & au milieu du Conſeil aſſemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots:

« Puiſſant & glorieux Monarque, vous vo-
» yez l'un des premiers Soldats qui, ſous le
» regne de Ferdinand, ont porté les armes
» de la Caſtille dans le Nouveau Monde. Je
» m'appelle Pizarre; Truxillo m'a vu naître
» le plus obſcur de vos Sujets; mais j'ai l'am-
» bition, peut-être le moyen de faire ou-
» blier ma naiſſance. Sur la côte de Cartha-
» gene & vers les bords du Darien, je ſuivis

» Alfonce Ojeda, l'homme le plus détermi-
» né qui fut jamais. J'appris à son école
» qu'il n'est point de dangers que le courage
» ne surmonte; & je puis dire qu'il m'a mis
» à l'épreuve de tous les maux. Après lui ce
» fut sous Vasco de Balboa que je servis, &
» que je conçus l'espérance d'égaler Colomb
» & Cortès.

« On vous a vanté les richesses de l'Amé-
» rique; & moi, je vous annonce qu'on ne
» les connoît pas. Les îles dont la décou-
» verte a fait la gloire de Colomb, le Ro-
» yaume dont la conquête a rendu Cortès si
» fameux, ne sont rien en comparaison des
» pays que j'ai découverts, & dont je viens
» vous faire hommage. C'est le Royaume
» des Incas, Peuple adorateur du Soleil,
» dont ses Rois se vantent d'être issus, & qu'-
» ils osent appeller leur pere, sans doute à
» cause des richesses que la chaleur de ses
» rayons répand dans ces heureux climats.
» C'est une chaîne de montagnes d'or, qui
» s'étend depuis l'équateur jusqu'au tropique
» du midi; & parmi ces montagnes, les plus
» rians côteaux & les vallons les plus fertiles.
» Le même jour y présente toutes les saisons

» réunies; la même terre y produit à la fois
» les fleurs, les fruits, & les moiſſons. Les
» Peuples de ces contrées ſont vaillans, mais
» preſque ſans armes. Il eſt facile de les
» vaincre, plus facile de les gagner par la
» clémence & la douceur. J'avois abordé
» ſur leurs côtes, je pénétrois dans leur pays;
» & avec un vaiſſeau & moins de deux cens
» hommes, j'aurois mis ſous vos loix des
» Peuples innombrables; & à vos pieds des
» monceaux d'or. Le Vice-Roi de Pana-
» ma, jalaux d'une entrepriſe commencée
» avant lui, & dont il n'avoit pas la gloire,
» a rappellé mes compagnons; il ne m'en
» eſt reſté que douze; & avec eux j'ai ſou-
» tenu, dans une île déſerte, au milieu des
» tempêtes, les plus rudes épreuves de la né-
» ceſſité. J'attendois un foible ſecours; on
» me l'a refuſé, & on m'a rappellé moi-
» même. J'ai obéi, ſans renoncer à ma glo-
» rieuſe entrepriſe; & pour vous ſoumettre
» un pays le plus riche de l'univers, je ne
» demande que l'honneur dont jouit Cortès
» au Mexique, l'honneur de commander pour
» vous, & de n'obéir qu'à vous ſeul ».

Pizarre mit alors ſous les yeux du Conſeil

le récit de ſes aventures, atteſté par ſes compagnons; & ce récit, quoique très-ſimple, ne fut pas lu ſans étonnement. Mais, ſoit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, ſoit que par ſa naiſſance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aſpiroit: » L'audace de ton entrepriſe, lui dit-il, » ſemble autoriſer celle de ton ambition; » mais ſois content de partager les richeſſes » que tu m'annonces, & ne demande rien de » plus. — Des richeſſes, lui dit Pizarre » d'un air chagrin & dédaigneux; mes mate- » lots & mes ſoldats en reviendront chargés. » Il me faut de la gloire. Le reſte eſt au- » deſſous de moi. Si je ne ſuis pas digne » de gouverner, je ne ſuis pas digne de vain- » cre. Nommez le Vice-Roi qui me doit » remplacer; je l'inſtruirai: mon plan, mes » projets, mes découvertes, je lui commu- » niquerai tout, excepté mon courage...... » dont j'ai beſoin, pour dévorer l'humilia- » tion d'un refus ».

Cette franchiſe bruſque & fiere ne déplut point au jeune Monarque. « Il me ſervira » bien, dit-il, puiſqu'il ne ſait pas me flat- » ter ». Il lui accorda ſa demande; & Pi-

zarre, dès ce moment, vit une foule de Courtifans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger fes cruautés & fes rapines, & mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneffe ardente, ambitieufe, fe difputer la gloire de le fuivre, & de partager fes travaux; il vit l'avarice elle-même s'empreffer, à l'appât du gain, de lui équipper une flotte, & rifquer, en tremblant, les frais d'une entreprife dont elle attendoit des tréfors.

Pizarre, fans croire en impofer à ceux qui fe fioient à lui, leur prodigua les efpérances, fe ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons Matelots & de Soldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander fous lui. Ses freres furent de ce nombre (*d*). Le jeune Gonfalve Davila ne fut point oublié: Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui, en paffant à l'île Efpagnole.

Ainfi, tout fecondant fes vœux, Pizarre, dans le même temple (*e*) & fur le même autel où Magellan avoit fait le ferment d'obéiffance & de fidélité à la Couronne de Caftille,

Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ferment.

« Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici „ l'on confond tous les droits: chacun, felon „ fes intérêts ou fes opinions, fait pencher la „ balance entre les Indiens & nous (*f*). Fa- „ tigué de tous ces débats, je te recomman- „ de deux chofes: l'une, de faire à ton pays „ tout le bien que tu croiras jufte, & qui dé- „ pendra de toi; l'autre, de faire aux Indi- „ ens le moins de mal qu'il te fera poffible: „ car fi je veux en être obéi, je defire enco- „ re plus d'en être aimé „. A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de fa dignité (*g*), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défenfe, contre de lâches affaffins.

Cependant, la flotte à la rade, & fes compagnons raffemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive; les vents l'invitent à partir; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un Peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richeffes de l'Amérique, dépofer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

NOTES.

(*a*) L*ES remplit de terreur*]. En quatre ans l'Inquiſition fit le proces à cent mille perſonnes, dont ſix mille furent brûlées.

(*b*) *De ces déplorables fureurs*]. Premier Edit contre les Juifs, en quartorze cent quatre-vingt douze. Cet Edit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir; huit cents mille Juifs ſe retirerent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du Royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée deThéologiens & deJuriſconſultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolemnel des traités. Le PapeClémentVII.releva l'Empereur Charles-Quint du ferment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion; il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le Chriſtianiſme.

(*c*) *Son Code infernal*]. Voyez le Directoire des Inquiſiteurs, & l'extrait qu'on en a donné ſous le titre de Manuel des Inquiſiteurs.

(*d*) *Ses freres furent de ce nombre*]. Fernand, Jean & Gonſale Pizarre.

(*e*) *Dans le même temple*]. Dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Victoire.

(*f*) *Et chacun à ſon gré*]. On ſait que la Cour étoit compoſée de Flamands & d'Eſpagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laiſſât libres. Les Eſpagnols avoient des intérêts & des principes oppoſés.

(*g*) *De ſa dignité*]. Marquis, Gouverneur, & Adelantade, ou Lieutenant-Général.

CHAPI-



CHAPITRE XLIII.

EN abordant à l'île Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué, d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languissoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour son pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étoient peintes la douleur, la foiblesse & la sérénité, se répandit un rayon de joie. « Mon ami, » dit-il à Pizarre, en lui tendant la main, » je vais le voir ce Dieu qui nous a tous fait » naître pour nous aimer mutuellement, » pour vivre en paix, nous secourir & nous » soulager dans nos peines. Voyez combien » l'image de la mort est tranquille & riante » pour l'homme simple & doux qui se dit à » lui même : Je n'ai jamais fait gémir l'in- » nocent. Voyez avec quelle confiance mes » yeux, avant de se fermer, se levent encore » vers le ciel ; avec quelle consolation mes » bras s'étendent vers mon pere. Il me voit

» expirant, & il dit: Celui-là fut bien foible,
» mais il ne fut pas méchant; son sein ren-
» ferme un cœur sensible; ses yeux n'ont ja-
» mais vu les larmes des malheureux sans y
» mêler des larmes; ces mains, qu'il tend
» vers moi, il les tendoit de même vers les
» infortunés qu'il pouvoit secourir: je serai
» miséricordieux envers l'homme compatis-
» sant. Ah Pizarre! je vous souhaite une mort
» semblable à la mienne. Méritez-la en exer-
» çant la justice & l'humanité ».

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où sembloit éclater la derniere étincelle de la vie & du sentiment, Pizarre fut ému; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. « O mon pere, dit-il, vivez,
» pour me voir pratiquer ce que votre ex-
» emple m'enseigne, ce que m'inspirent vos
» vertus. Pour vous répondre de moi-mê-
» me, j'avois besoin d'être revêtu d'une au-
» torité imposante; je le suis; & j'espere ap-
» prendre à ma patrie à conquérir sans op-
» primer ».

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. « Il m'a

» quitté, lui répondit Pizarre avec douleur ;
» il s'est jeté parmi les Sauvages ».

» Le bon jeune homme ! dit Las-Casas,
» il les aima toujours ; il est digne d'en être
» aimé. Mais dites-moi quel est à leur égard
» l'esprit de la nouvelle Cour d'Espagne ? —
» Elle est partagée, lui dit Pizarre ; mais le
» parti de l'avarice & de la tyrannie est tou-
» jours le plus fort. J'ai même vu dans le
» Sacerdoce des hommes dévoués à ce parti
» cruel. Ils s'autorisent de la cause de Dieu,
» pour conseiller la violence ; & ils l'exercent
» en Espagne avec une rigueur que je n'ai pu
» voir sans frémir ». Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit assisté. « Les monstres » ! s'écria Las-Casas, avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. « O mon ami ! daignez en
» croire le témoignage d'une bouche expiran-
» te, car les craintes, les espérances, &
» tous les intérêts humains s'évanouissent de-
» vant celui qui ne va plus laisser au monde
» qu'une poussiere inanimée, & c'est ce mo-
» ment que je saisis pour rendre gloire à la
» religion. Vous avez entendu, vous enten-

» drez encore autoriſer, au nom du ciel, les
» plus déteſtables excès : l'orgueil, l'ambi-
» tion, la cupidité, la paſſion inſatiable de
» dominer & d'envahir, ont trouvé dans le
» ſanctuaire, & juſqu'au pied des autels, de
» lâches partiſans, de féroces apologiſtes; &,
» par une baſſeſſe indigne d'un miniſtere au-
» guſte & ſaint, on a cru devoir ſe ranger du
» côté du puiſſant, du fort et de l'injuſte,
» pour s'aſſurer de leur appui. Mais mon
» ami, Dieu eſt immuable; la vérité l'eſt
» comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a beſoin de
» la faveur d'une Cour avare & d'une populace
» avide. Le glaive de la tyrannie, le ſceptre
» de l'iniquité ſeront réduits en poudre; les
» trônes même ne ſeront plus; & Dieu ſera,
» & la vérité avec lui. J'atteſte donc ici ce
» Dieu, devant lequel je vais paroître, qu'il
» condamne dans ſes Miniſtres cette honteuſe
» politique, vile eſclave des paſſions: je l'at-
» teſte qu'il n'a donné à aucun homme ſur la
» terre le droit de forcer la croyance & d'an-
» noncer ſa loi le poignard à la main; que
» celui qui a créé les ames des Maures & des
» Indiens, n'a pas beſoin de nos tortures
» pour les changer & les réduire; & que le

» Dieu qui fait lever le Soleil ſur ces régions,
» y fera luire auſſi, quand bon lui ſemblera,
» le flambeau de la vérité. Ainſi, toutes les
» fois que vous verrez des hommes ſacrileges
» remettre le fer & le feu dans les mains des
» Roi & des Peuples, & puis lever les mains
» au ciel, & dire : Elles ſont innocentes, elles
» n'ont point verſé le ſang ; fuyez ces four-
» bes hypocrites. Qu'ils ſoient bourreaux
» eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs. Mais
» gardez-vous d'attribuer à la religion la du-
» reté, l'orgueil, la cruauté de ſes Miniſtres.
» La paix, l'indulgence & l'amour, voilà
» ſon eſprit, ſon eſſence. C'eſt à ce cara-
» ctere immuable, éternel, qu'on la recon-
» noîtra toujours. Mon ami, je l'ai dit aux
» Rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde ; &
» ſi Dieu prolongeoit mes jours, j'irois le
» dire à ce jeune Monarque dont on égare la
» raiſon ; je monterois ſur ce bûcher où l'on
» fait périr, dites-vous, tant de malheureu-
» ſes victimes ; & delà je demanderois à ce
» tribunal ſanguinaire, ſi c'eſt ſur l'autel de
» l'agneau qu'il a pris ces tiſons ardens ? Je
» demanderois à ce Roi, qui l'a rendu le ju-
» ge des penſées & le tyran des ames & ſi ces

„ Prêtres fanatiques ont pu lui conférer un
„ pouvoir qu'ils n'ont pas ? Ils le renverse-
„ roient ce bûcher infernal, ou m'y feroient
„ brûler vivant „.

« Homme juste, lui dit Pizarre, calmez-
„ vous ; & n'abrégez point des jours qui nous
„ sont précieux. Vous avez assez fait ; &
„ ce zele héroique va même au-delà des de-
„ voirs que vous impose votre état. — Mon
„ état ! & qui rendra gloire à la religion, si
„ ce n'est son Ministre ? Qui la vengera de
„ l'injure qu'un fanatisme atroce lui fait en
„ l'invoquant ? Les voilà nos devoirs, sans
„ doute. Tant que les Peuples & les Rois
„ ne mêlent point les intérêts du ciel dans
„ leurs projets d'iniquité, ils peuvent nous
„ fermer la bouche ; mais dès qu'ils s'auto-
„ risent de la cause de Dieu pour être inju-
„ stes & cruels, c'est à nous, à travers les
„ lances & les épées, de crier, que Dieu dés-
„ avoue les crimes commis en son nom. Mal-
„ heur à nous, si par notre silence on l'en
„ croyoit complice. Hé quoi ! le zele ne
„ saura t-il jamais qu'opprimer & détruire ?
„ La charité, comme la Foi, n'aura-t-elle
„ pas ses martyrs „ ?

Tandis que Las-Cafas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'île Efpagnole de fes ombres ; le filence y regnoit; tout repofoit, jufqu'aux efclaves; on n'entendoit que le bruit des flots, qui fe brifoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui fembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila fe leve, va, & revient avec inquiétude ; & fe penchant fur le lit de Las-Cafas, il le confulte en fecret: « Oui, qu'il entre, dit Las-Cafas. Pizarre » eft magnanime ; & ce feroit lui faire in» jure, que de nous méfier de lui. Vous al» lez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, » s'étant retiré depuis plus de dix ans dans » les montagnes de l'île (*), s'y conduit avec » une valeur & une bonté fans exemple. Par » lui fa retraite fauvage eft devenue inaccef» fible ; & c'eft le refuge affuré de tous les » Infulaires qui échappent à leurs tyrans. Il » a difciplîné trois cens hommes pleins de » courage, & il les contient dans les bornes

(*) Les montagnes de Baoruco.

» d'une défenſe légitime. Vigilant, actif,
» plein d'ardeur, & auſſi prudent qu'intré-
» pide, il ſe tient ſur ſes gardes, & il n'at-
» taque jamais. Il a vu maſſacrer ſes amis,
» ſa famille entiere; il a vu brûler vifs ſon
» pere & ſon aïeul (*); & s'il lui tombe en-
» tre les mains un des bourreaux de ſa patrie,
» il le déſarme & le renvoie: ſon ennemi le
» plus cruel, dès qu'il eſt pris vivant, eſt
» aſſuré de ſon ſalut: il ne voit plus en lui
» qu'un homme. Heureuſement, & pour la
» gloire de la religion, il eſt Chrétien. J'ai
» eu le honheur de l'inſtruire; il s'en ſou-
» vient; il m'aime tendrement. Il a ſu que
» j'étois malade; & vous voyez à quels dan-
» gers il s'eſt expoſé pour me voir ».

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri, (c'étoit le nom de ce Héros Sauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable: « O mon pere, dit-il,
» mon pere! je te revois. Qu'il me tardoit!
» Mais je te revois ſouffrant; & ta main

(*) A Xaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

» brûle ſous mes levres ! Mes freres, tes en-
» fans, allarmés de ton mal, ſont venus af-
» fliger mon ame. Je n'ai pu réſiſter à l'impa-
» tience de te voir. Si j'étois pris, je ſais ce
» qui m'attend ; mais j'ai voulu m'y expoſer
» pour venir embraſſer mon pere. Ecoute,
» ajouta le Sauvage, en ſoulevant ſa tête, ils
» diſent que tu es attaqué d'une maladie à la-
» quelle le lait de femme eſt ſalutaire. Je
» t'amene ici ma compagne. Elle a perdu ſon
» enfant ; elle a pleuré ſur lui ; elle a baigné
» du lait de ſes mamelles la pouſſiere qui le
» couvre ; il ne lui demande plus rien. La
» voilà. Viens, ma femme, & préſente à
» mon pere ces deux ſources de la ſanté. Je
» donnerois pour lui ma vie ; & ſi tu prolon-
» ges la ſienne ; je chérirai juſqu'au dernier
» ſoupir le ſein qui l'aura allaité ».

Barthelemi, les yeux attachés ſur Pizarre, jouiſſoit de l'impreſſion que faiſoit ſur le cœur du Caſtillan la bonté du Cacique ; le jeune Davila, préſent, verſoit de douces larmes ; & l'Indienne, d'une beauté céleſte, & d'une modeſtie encore plus raviſſante, regardant Las-Caſas d'un œil reſpectueux & ten-

dre, n'attendoit qu'un mot de ſa bouche pour y porter ſon chaſte ſein.

Las-Caſas, pénétré jusqu'au fond de l'ame, voulut refuſer ce ſecours. « Ah, cruel! s'é- » cria le Cacique, dis-nous donc, ſi tu veux » mourir, quel eſt l'ami que tu nous laiſſes. » Tu le ſais, nous n'avons que toi pour con- » ſolation, pour eſpoir. Si tu nous aimes, » ſi tu nous plains, & ſi je te ſuis cher moi- » même, accorde-moi ce que je viens te de- » mander, au péril de ma tête, au milieu de » mes ennemis. Viens, ma femme, em- » braſſe mon pere; & que ton ſein force ſa » bouche à y puiſer la vie ». En achevant ces mots, il prend ſa femme dans ſes bras, & l'ayant fait pencher ſur le lit de Las-Caſas: « Adieu, mon pere, lui dit-il. Je laiſſe » auprès de toi la moitié de moi-même; & » je ne veux la revoir que lorſqu'elle t'aura » rendu à la vie & à notre amour ».

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Caſas, lui dit à ſon tour: « Que » crains-tu, homme de paix & de douceur? » Ne ſuis-je pas ta fille? n'es-tu pas notre » pere? Mon bien-aimé me l'a tant dit! Il » donneroit pour toi ſon ſang. Moi, je



H. Contgen Sc.

Ah cruel ! dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses .

» t'offre mon lait. Daigne puiser la vie dans » ce sein que tu as fait tressaillir tant de fois, » lorsqu'on me racontoit les prodiges de ta » bonté ».

Trop attendri pour rejeter une priere si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété de Henri & de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

« Ange tutélaire de ce Nouveau Monde, » lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y » régner ainsi sur les cœurs! D'autres auront » subjugué l'Inde; mais vous seul vous l'au- » rez soumise par l'ascendant de la vertu ».

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Casas le lui nomma. « Fils d'un pere trop ennemi des In- » diens, lui dit Pizarre, vous voyez des ex- » emples bien differens du sien »! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit destiné à le suivre. Mais

Gonzalve, dans ce moment, ne pouvoit ſe résoudre à ſe ſéparer de Las-Caſas.

« Mon ami, lui dit le Solitaire, votre de-
» voir eſt d'obéir. J'aimerois mieux vous
» voir obſcur que de vous ſavoir coupable.
» Mais la confiance que Pizarre m'inſpire
» adoucit mes regrets, & modere mes crain-
» tes. Je vous conſeille de le ſuivre, & vous
» invite à l'imiter. Venez me voir encore
» demain : j'écrirai à mon cher Alonzo; je
» vous chargerai de ma lettre ; & ſi Pizarre
» peut ſavoir où ce bon jeune homme reſpire,
» il la lui fera parvenir ».

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit ſigner la ruine des Indiens!





CHAPITRE XLIV.

IMPATIENT de ſe rendre ſur l'Iſthme, Pizarre, au premier ſouffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'île Eſpagnole. Son arrivée à Panama rendit l'eſpérance & la joie à ſes amis. On s'empreſſa de lui armer une flotte ; & dès qu'elle fut équippée, il s'embarqua, avec la réſolution d'aller deſcendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; & de-là, pour ne plus dépendre de l'inconſtance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à ſa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des ſables, des vallons remplis de bois hériſſés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tiſſu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un air embrâſé, les horreurs d'une ſolitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppoſe à ſon paſſage, & ne peut arrêter ſes pas. Il marche ſous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la

gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois, où jamais les ſerpens venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens; il enſeigne à ſes compagnons à les traverſer à la nage; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amene au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabannes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt paſſer à Quito la nouvelle de ſon retour. Mais le cruel état des choſes, dans le Royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défenſe des vallées.

Huaſcar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ſes freres, Mango, refugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les reſtes de ſa famille & les débris de ſon armée, méditoit le hardi deſſein de rentrer dans Cuſco & d'en chaſſer Palmore. Il voyoit même tous les jours ſon camp ſe groſſir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit

la domination de l'uſurpateur de l'Empire & de l'oppreſſeur de leur Roi.

Tels, lorſqu'un vaſte incendie ſe répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chaſſés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pouſſe un vent impétueux, ſe retirent, en mugiſſant, ſur des rochers inacceſſibles, & de-là, fixant un œil morne ſur la forêt que le feu dévore, ils ſemblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango deſcend, à la tête des ſiens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précede, a ſemé le bruit de ſa marche. Le courage, dans tous les cœurs, ſe ranime avec l'eſpérance; dans Cuſco le Peuple commence à s'émouvoir; & le bruit ſourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au ſignal d'un ſoulevement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les ſiens.

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; & fier d'une nombreuſe armée, qu'il fait camper autour des murs, il

envoie à la citadelle ſommer Palmore de ſe rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le déſarmera. On le preſſe, on lui fait entendre que tout l'Empire eſt ſoulevé, qu'Ataliba eſt perdu ſans reſſource, & que lui-même il n'a d'eſpoir qu'en la clémence de Mango. « Je ne ſais point ce qui ſe paſſe » hors des remparts que je défends, répond » ce généreux Guerrier. Ataliba eſt homme; » il peut éprouver des revers. Mais, puiſ- » qu'il lui reſte avec moi deux mille Sujets » fideles, il n'a pas tout perdu. S'il n'étoit » plus lui-même, peut-être alors prendrois- » je conſeil de la néceſſité; mais tant qu'il » eſt vivant, je ne dépends que de lui ſeul; » & je laiſſe Mango exercer ſa clémence ſur » des malheureux, s'il en eſt d'aſſez lâches » pour l'implorer ».

Cependant, comme il s'apperçut que quelques-uns des ſiens étoient troublés de ces menaces: « Quand il ſeroit vrai, leur dit-il, » qu'Ataliba fût malheureux, lui en ſerions- » nous moins fideles? Reſſemblerions-nous » aux oiſeaux, qui s'envolent d'un arbre, » dès qu'il eſt ébranlé par quelque tourbil- » lon rapide? L'arbre eſt courbé; il ſe relevera:

» levera : laiſſons paſſer l'orage ». Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & sûr : « Cherche Ataliba, lui dit-il ; apprends-lui que la fortereſſe de Cuſco eſt à nous encore ; que c'eſt moi qui la garde ; & que j'ai avec moi deux mille hommes déterminés à verſer pour lui tout leur ſang. » Voilà, dit-il, en ſe tournant vers ſes Soldats qui l'écoutoient, voilà comme il faut que l'on parle à ſes amis dans le malheur ; & le meilleur ami d'un bon Peuple, c'eſt un bon Roi ».

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulevement de Cuſco, le Roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore ; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arroſe, quand le meſſager de Palmore vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui ; que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle ; & que le Chef & les Soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il

prit sa résolution. « Laisse-moi, dit-il à
» l'Inca, te choisir, non loin de ce fleuve,
» un camp facile à retrancher, où ton armée
» se repose ; & profitons de l'avantage que
» le sort nous a ménagé ». Il fit donc avancer l'armée sur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même son camp ; & vers la nuit, il appella le messager de Palmore, l'instruisit, & le renvoya.

Mango passe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans son camp, l'insulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé s'indignoit de ne pas sortir ; il se croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à son ami. « Ne vois-tu
» pas, lui dit Alonzo, que ces défis & ces
» menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'-
» imprudence & légéreté ? Laisse venir le
» jour que j'ai marqué pour leur défaite ;
» alors nous répondrons en hommes à ces té-
» mérités d'enfans ».

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le Roi de Quito vit paroître, au-delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici
» le moment, Prince, dit le jeune Espa-

» gnol ; & ſi Palmore fait ſon devoir, l'Em-
» pire eſt à toi ſans partage ». Il dit ; & le ſignal donné, l'armée abandonne ſon camp, & va ſe ranger dans la plaine.

Alonzo ſe réſerve deux mille combattans, armés de haches & de maſſues, pour charger lui-même à leur tête. C'eſt la troupe de Capana ; & ce Cacique anime ſes Sauvages à mériter l'honneur de combattre ſous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche ; & bientôt une horrible mêlée confond les coups & fait couler enſemble des flots du ſang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'eſt repoſé, il fond ſur l'armée ennemie ; &, d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réſervoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques ſoudaines & rapides, Mango, ſurpris, épouvanté, diſſimule en vain ſon effroi. Le trouble a gagné ſon armée. Tout ſe diſperſe, tout s'enfuit. La légion des Incas réſiſte ſeule, & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent ; en vain elle ſe voit

accablée sous le nombre; trois fois on l'invite à se rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette son salut. Sa résistance, & le carnage qu'elle fait en se défendant, achevent d'étouffer un reste de compassion dans les bataillons qui la pressent. Elle succombe enfin; aucun de ses Guerriers ne quitte son rang; ils périssent dans la place où ils combattoient; & ce qui reste des vaincus, cherchant leur salut dans la fuite, laissent sur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & consterné, parcourir ces plaines de sang, & se reprocher sa victoire. Hélas! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la prospérité, & comme le dernier sourire, le sourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeste vit arriver Pizarre sur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

NOTE.

(a) LA *Citadelle qui la domine*]. Tupac Yupangué, dixieme Inca, avoit fait construire cette Citadelle avec les matériaux amassés par son pere Yupangué.



CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve, eſt une île ſauvage (*), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots; car il avoit devancé ſa flotte. Mais cette île étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte pour revenir camper ſur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête: Sous lui commandoit Télasco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle & plus fiere en ſon maintien & plus légere dans ſa courſe qu'on ne peint Diane elle-même, avoit ſuivi ſon frere & ſon amant, digne, par ſon courage, de partager leur gloire.

Pizarre ſe ſouvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur

(*) L'île de Puna.

& de bienveillance qu'il en avoit reçu ; il résolut de bonne foi d'achever de gagner l'estime & l'amitié de ce bon Peuple. Il assembla donc ses guerriers, & leur tint ce discours :

« Castillans, je vous ai promis des richesses & de la gloire. De ces deux biens, » l'un vous est assuré, l'autre dépend de vous. » Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés d'or : je vous en suis garant : ne » vous abaissez pas jusqu'au soin vil d'en » amasser. Pour la gloire, c'est autre chose : » une haute entreprise la promet, ne l'assure » pas. Celui-là seul l'obtient, qui la mérite : jamais le crime ne la donne. Les » Conquérans de l'Amérique ont fait tout ce » qu'on peut attendre de l'audace & de la valeur. Ils ne seront pourtant jamais qu'au » nombre des brigands insignes. L'homme » étonnant à qui l'Espagne a dû le Nouveau » Monde, Colomb, s'est dégradé par une » trahison ; Cortès, par une perfidie plus » noire & plus infâme encore ; & c'est lui » qu'ont flétri les fers dont il a chargé Montezume. Le reste s'est déshonoré par les » plus indignes excès. Il dépend de nous,

» mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de
» nous en laver, nous & notre patrie, par
» une conduite opposée: nous en avons encore
» le choix. Il s'agit de ranger sous la puis-
» sance de l'Espagne la plus riche moitié de
» ce Nouveau Monde; & il en est deux mo-
» yens, la douceur & la violence. La violence
» est inutile; & chez des Nations guerriers, où
» nous sommes en petit nombre, elle seroit
» aussi dangereuse qu'injuste. Le danger n'est
» rien, je le sais; mais la gloire, la gloire
» est tout; & quand nous aurions opprimé,
» dévasté, changé ces contrées en des déserts
» sanglans, en de vastes tombeaux, oserions-
» nous repasser les mers, chargés de trésors
» & de crimes, & poursuivis par les re-
» mords? Les malédictions d'un monde, les
» reproches de l'autre, la colere du ciel, en-
» fin les cris de la nature & de l'humanité,
» tout cela fait horreur. Ni les grandeurs,
» ni les richesses ne consolent d'être odieux:
» c'est un courage qui me manque; vous ne
» l'avez pas plus que moi. Faisons-nous des
» prospérités dont nous n'ayons point à rou-
» gir, ou un malheur qui nous honore.
» Rien n'est si beau que ce qui est juste.
» Rien n'est si juste sur la terre que

» l'empire de la Vertu. Tâchons de dominer
» par elle. Quelle conquête, mes amis,
» que celle qui n'auroit coûté ni larmes ni
» ſang! Quel triomphe, que celui qui ne
» ſeroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La
» reconnoiſſance & l'amour nous livreroient
» tous les biens de ces Peuples; pour les vain-
» cre & les captiver, nos armes ſeroient in-
» utiles; & c'eſt alors qu'elles ſeroient dignes
» d'orner les temples de ce Dieu que nous
» venons faire adorer ».

Toute la jeuneſſe applaudit; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient deja trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirerent un mauvais préſage de ce qu'ils appelloient molleſſe dans leur Général. Vincent de Valverde ſur-tout, ce prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les ſentimens de Las-Caſas; & fronçant un ſourcil atroce: « Ils flé-
» chiront, diſoit-il en lui-même, ils flé-
» chiront ſous le joug de la Foi, ou ils ſeront
» exterminés ».

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Ca-

cique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans ſa ville, répondit qu'elle dépendit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit priſe ſous ſa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'obſerve; & quel eſt ſon étonnement, lorſqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ſes plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens! « C'eſt Molina, c'eſt lui » qui enſeigne aux Indiens à ſe retrancher » devant nous, dit Pizarre : il a fait con» ſtruire ces remparts; peut-être il les dé» fend lui-même ». Impatient de s'en inſtruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo ſe préſente. « Eſpa» gnol, je ſuis Mexicain, je ſuis neveu de » Montezume. Juge ſi je dois te connoître, » ſi je puis me fier à toi. C'eſt ici mon der» nier aſyle. Ce ſera mon tombeau, ſi ce » n'eſt pas le tien ».

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'étoit plus inconcevable. Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux inſtances des Caſtillans. Indignés d'une

resiſtance qu'ils regardoient comme une inſulte, ils murmuroient, ils demandoient l'aſſaut. Pizarre le promit. Mais, afin qu'il fût moins ſanglant, il voulut agir de ſurpriſe, & à la faveur de la nuit. On ſe plaignit de ſa prudence : elle faiſoit injure à ceux qu'elle paroiſſoit ménager : ſes guerriers, ſes ſoldats eux-mêmes ſe ſeroient crus déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, ſi favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient ſur les remparts ; les Indiens épouvantés n'oſoient paroître ; & la faſcine amoncelée alloit applanir le foſſé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les eſprits ſont frappés, les ranime & les encourage. « Hé quoi ! mes amis, leur dit-il, qu'a donc ce bruit qui vous effraie ? Eſt-ce » le bruit qui tue ? & faut-il tant d'ef- » fort pour rompre le fil de la vie ? Ces bou- » ches brûlantes, ſans doute, vomiſſent la » mort ; mais la mort eſt auſſi au bout d'une » fleche ; & l'arc, dans la main d'un brave » homme, eſt terrible comme le feu. Cha- » cun de vous n'a qu'une mort à craindre, &

» il en a mille à donner : vos carquois » en sont pleins. Paroissez donc, & » repoussez une troupe d'hommes hardis, » mais foibles, vulnérables & mortels » comme vous ». Il dit, & à l'instant une grêle de traits répond au feu des Castillans. L'approche du fossé, la route du soldat, qui vient y jeter sa fascine, commence à être périlleuse. Plus d'une fleche, mais surtout celles des Mexicains, se trempent dans le sang. Un œil vengeur les guide, & choisit ses victimes. Pennate, Mendès & Salcédo se retirent blessés ; l'intrépide Lerma entend siffler à travers son panache le trait qui lui étoit destiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer son épais bouclier, & venir effleurer son sein. Le bras nerveux de Télasco l'avoit lancée ; mais l'airain l'émoussa : elle tomba sans force aux pieds du superbe Espagnol.

Bénalcasar, qui devoit être l'un des fleaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressoit les travaux des soldats. Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se

renverſe, & ſous lui foule ſon guide étendu ſur le ſable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pouſſe un cri de joie. « Ombres de Mon» tezume & de Guatimozin ! ombre de » mon pere ! dit-il, ombres de mes » amis ! recevez ce tribut, ce foible tribut de » vengeance. Je ne mourrai donc pas ſans » avoir fait vomir le ſang & l'ame à l'un de » nos tyrans » ! Il ſe trompoit : la molle arêne céda ſous le poids du courſier ; le Caſtillan y fut enſeveli, mais ſe releva de ſa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du ſang des Indiens.

Le plomb mortel, qui portoit ſur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le conſoloit pas. Pour lui la plus légere perte étoit funeſte. Il s'affligeoit ſur-tout de voir les Indiens s'aguerrir, & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes, qui partout avoit répandu tant d'effroi dans ce Nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur réſiſtance, ou faire tout dépendre du haſard d'un moment. Le foſſé, dans ſa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'eſcalade étoit poſſible. Pizarre

s'y réſout, & l'ordonne. A l'inſtant le feu redouble & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ſes Indiens de s'expoſer au feu. « Imi-» tez-nous, dit-il: Télaſco, mes amis & » moi, nous allons vous donner l'exemple ». Il eut ſeulement ſoin d'écarter du lieu de l'aſſaut ſa ſœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ſes larmes de la ſouffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes maſſues, ils attendent, tête baiſſée, les plus hardis des aſſaillans.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup de maſſue lui briſant ſur la tête l'écu qui lui ſert de défenſe, le renverſe du haut des murs. Il tombe comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le r'empart; mais, encore chancelant ſur un

appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups aſſurés. Orozimbo, l'ayant ſaiſi au bras dont il tenoit le glaive, le déſarme & l'entraîne à lui. Il ſe débat; mais il eſt terraſſé. Son vainqueur lui laiſſe la vie; & le ſoldat qui prend ſa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvar, dans l'inſtant qu'il s'attache au bord du mur, pour le franchir, ſent tomber ſur ſon caſque la hache meurtriere; & le coup, en gliſſant, le bleſſe au bras qui lui ſervoit d'appui. Il eſt précipité ſanglant; & ſes ſoldats, voyant ſur leur tête la maſſue levée pour les frapper, n'oſent s'expoſer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ſes freres; mais il dévore ſa douleur. Il voit la conſternation de ceux qu'il a trop écoutés; & ſans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'aſſaut.

Le premier ſoin d'Orozimbo, après que l'ennemi ſe fut retiré dans ſon camp, fut de faire réduire en cendres ce vaſte monceau de faſcines dont on avoit comblé le foſſé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée

& de flammes s'élevoient au-dessus des murs:
« Viens, dit-il au jeune Pizarre, & vois ce
» bûcher allumé. Quand je t'y jeterois vi-
» vant, quand j'y ferois brûler avec toi tous
» tes compagnons, & avec eux leurs peres,
» leurs enfans & leurs femmes, je ne vous
» rendrois pas les maux que ta Nation nous
» a faits. . . . . Va-t-en, va dire à ces bar-
» bares que les neveux de Montezume, ayant
» à leurs pieds un brasier, & dans leurs
» mains un Castillan. . . . Va-t-en, te dis-
» je, & ne tarde pas; car je crois entendre
» les plaintes de l'ombre de Guatimozin ».

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'osant s'avouer à lui-même qu'il respiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume! Dans la plaine qui séparoit le camp des Espagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu sur le sable, & baigné dans son sang. Ce vieillard respiroit encore; & tendant les bras au jeune homme; il l'appelloit à son secours. Pizarre approche. L'Indien leve sur lui un œil mourant, lui montre son flanc déchiré, & fait un signe vers le rivage, un autre signe

vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les ſoins de l'humanité ; il étanche le ſang de ſa bleſſure ; & l'aidant à ſe ſoulever & à ſe ſoutenir, il veut le mener au camp. Le vieillard, friſſonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baiſant les mains, de prendre une route oppoſée. « Non, diſoit-il ; c'eſt de ce côté-là qu'ils » ſont allés. – Qui donc ? lui demanda Pizarre. – Les meurtriers, dit le vieillard. » Ils étoient vêtus comme toi ; ils te reſſembloient. . . . Non, pardonne, je ne veux » pas te faire injure : tu es auſſi bon qu'ils » ſont méchans. Ils venoient du fort, ils » alloient vers le rivage de la mer ; & moi, » je traverſois la plaine ; je ne leur faiſois » aucun mal. L'un d'eux m'a regardé d'un » œil menaçant & farouche. Je tremblois ; » je l'ai ſalué pour l'adoucir ; & lui, tirant » ſon glaive, il me l'a plongé dans le » flanc ».

« Ah ! les barbares ! s'écria le jeune homme ſaiſi d'horreur. Et moi, & moi, dans » le moment qu'ils t'aſſaſſinoient » ! . . . . Il nen put dire davantage : les ſanglots lui étouffoient

étouffoient la voix. Il embraſſe, il baigne de pleurs le vieillard Indien. « Ah! ſi tu ſa-
» vois, reprit-il, combien je déteſte leur
» crime! combien je le dois abhorrer! Bon
» vieillard, tes jours me ſont chers : je ne
» t'abandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il
» te conduire? A ce village que tu vois, dit
» l'Indien. C'eſt là que mes enfans m'at-
» tendent. Au nom de ton pere, aide-moi
» à me traîner vers ma cabane : je ne deman-
» de au ciel que de voir encore une fois mes
» enfans, & de mourir entre leurs bras ».
Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ſes genoux s'affoiblirent; il ſentit ſon corps défaillir; & ſe laiſſant tomber dans le ſein de Pizarre, il fixa ſes yeux ſur les ſiens, lui ſerra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant ſa vue attendrie & mourante vers ſon village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au camp des Eſpagnols. Le Conſeil étoit aſſemblé dans la tente du Général; & quel fut le raviſſement de ce Héros, en revoyant ſon frere, un frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais! Il ſe leve, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même

ſang témoignent les mêmes tranſports; & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. « O mon frere! » dit-il enfin, en s'adreſſant au Général, » c'eſt nous qui apprenons aux Sauvages à » être cruels & perfides; & ils ne peuvent » nous apprendre à être bons & généreux! » Quelle honte pour nous! Je demande ven» geance du meurtre de cet Indien; je la de» mande au nom du ciel & au nom de l'hu» manité. Découvrez quel eſt parmi nous » l'homme aſſez lâche, aſſez féroce, pour » avoir plongé ſon épée dans le ſein d'un » homme paiſible, d'un foible & timide » vieillard ».

Il y avoit dans ce Conſeil des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'apperçut de ce ſourire, & il en étoit indigné; mais le Gé-

néral, imposant à son impatience, lui dit de prendre place dans le Conseil.

Le grand intérêt des Castillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour hasarder encore de s'affoiblir par un nouvel assaut. Il falloit donc ou laisser en arrière la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long siege, les défenseurs de celle-ci aux plus dures extrêmités.

Le parti de former le siége parut le plus sage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le Général lui seul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, sembloit encore irrésolu. Sa tête, long-temps appuyée sur ses deux mains, se releve avec majesté, & des yeux parcourant lentement l'assemblée : « Castillans, dit-il, j'ai voulu » vous donner, par ma déférence, une » marque de mon estime. J'ai permis l'at- » taque du fort ; l'événement a démontré » l'imprudence de l'entreprise. Vous vou- » lez assiéger ces murs, vous le voulez, » & j'y consens encore. Mais chez des » Peuples qui, sans nous, & loin de » nous, vivoient paisibles, sur des bords

» où, quoi qu'on en dise, nous portons
» une guerre injuste, ne vous attendez
» pas que je fasse éprouver à une ville
» entiere les dernieres extrêmités de la di-
» sette & de la faim. Je veux bien les
» leur faire craindre; mais si ce Peuple
» a le courage de les attendre, je n'aurai
» pas la barbarie de les lui faire souffrir.
» Lorsque dans un combat je risque &
» je défends mes jours & ceux de mes
» amis, le danger auquel je m'expose
» compense le mal que je fais; & je puis
» me le pardonner. Mais sans péril être
» inhumain! mais voir languir devant
» ses yeux une multitude affamée, l'en-
» fant sur le sein de sa mere, le vieil-
» lard dans les bras de son fils expirant!
» Les voir se déchirer, les voir se dé-
» vorer entre eux, dans les accès de la
» douleur, de la rage & du désespoir! Je
» ne m'y résoudrai jamais; je vous en aver-
» tis. Jusques-là, je ferai tout ce que la
» guerre autorise ».



NOTE.

(*a*) L'ACCUEIL *plein d'humanité*], l'Hiſtoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahiſon ſans vraiſemblance. *Il immola*, dit-on, *à ſes idoles trois Eſpagnols qui s'étoient confiés à lui*. Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles. Il n'adoroit que le Soleil; & on ne faiſoit point au Soleil des ſacrifices de ſang humain. Cette abſurde imputation eſt encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par ſa candeur & ſa bonté.



CHAPITRE XLVI.

CE que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le tréſor des moiſſons étoit dépoſé dans les villages; la diſette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les ſecours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces ſorties; & ni ſa ſœur ni ſon ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, ſurpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La premiere ſortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés, mais la ſeconde fut fatale aux Héros Mexicains: l'un & l'autre y

perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été si vive, que les lignes forcées, le secours introduit, les Indiens se retiroient sans être poursuivis. Ce fut dans cette retraite qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'astre de la nuit, un jeune Indien se débattre entre deux soldats Espagnols. Ils l'avoient pris; ils l'entraînoient. Télasco n'est pas avec elle, & ce jeune homme lui ressemble. Elle approche. C'est lui. Eperdue, elle crie au secours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi? percer le cœur de son amant? Son œil est sûr, mais sa main tremble; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle vise, & deux fois son amant se présente devant la fleche qui va partir. Un frisson mortel la saisit; ses genoux chancelans flechissent; son arc va lui tomber des mains; il ne lui reste plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réservés aux périls extrêmes. Elle saisit le moment où l'un des deux Espagnols sert de bouclier au Mexicain;

le trait part; le ſoldat bleſſé tombe; le bras de Télaſco, le bras qui tient la hache eſt dégagé; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible; & délivré comme par un prodige, Telaſco va rejoindre ſes compagnons, qui rentrent dans les murs. . . . Que fais-tu, malheureux? Tu laiſſes ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche eſt partie, à peine Amazili a pu voir ſon amant ſe dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le ſuivre. Cette frayeur de réflexion qui ſuit les grands périls, & qui reſte dans l'ame, lorſque le péril eſt paſſé, s'eſt emparée de ſon cœur épuiſé de courage, & l'a ſaiſi ſi violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne ſe ranime, elle n'ouvre les yeux que pour ſe voir environnée de ſoldats Caſtillans, que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent ſans mouvement; ils en ſont émus; ils s'empreſſent de la rappeller à la vie. Sa beauté, en ſe ranimant, leur imprime un tendre reſpect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous déſarme: c'eſt un droit que ſur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerriere ; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Ataliba, le tissu dont sa taille est ceinte, & qui presse au-dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien, la trahit, & annonce une illustre origine.

« Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel » malheur, ou quelle imprudence vous fait » tomber entre nos mains ? — La vengeance » ce & l'amour, dit-elle, les deux passions de » mon cœur. — Etes-vous la fille, ou l'é- » pouse du Roi de Tumbès ? — Non, dit- » elle : je suis née en d'autres climats. Ces » murs ont été mon refuge. La liberté, qui » m'est ravie, étoit mon unique bien. — » Il vous sera rendu, lui dit Mendoce ; » daignez vous confier à moi » ; & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mene au camp de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumiere ; & Pizarre au milieu du camp, se faisoit instruire des

événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui préſente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modeſte & conſolante qu'on doit à l'infortune, & que l'on a toujours pour la foibleſſe & l'innocence, protegées par la beauté.

Mais le malheur qui pourſuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. « Ah! mon frere! s'écria-t-il, » c'eſt elle-même, c'eſt la ſœur de ce vail» lant Cacique, de ce généreux Mexicain qui » m'a ſauvé la vie, & m'a rendu la liberté. » Acquittez-moi, je vous conjure ». Pizarre alloit la renvoyer; mais le plus grand nombre des Eſpagnols en firent éclater leurs plaintes. Etoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit ſe piquer de frivoles égards, & de ménagemens timides? Un Eſpagnol eſpéroit-il s'en faire des amis? Il avoit dans ſes mains le sûr moyen, le ſeul peut-être de les obliger à ſe rendre; & il le laiſſoit échapper! Aimoit-il mieux voir deux cens hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout ſur ce rivage, & n'ayant pas même un aſyle, périr autour de ces remparts ou de fatigue ou de miſere,

ou par les fleches des Sauvages ? Vouloit-il les ſacrifier ?

Le Général eût mépriſé ces plaintes, ſi l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juſte ; & il voulut ſe mettre au-deſſus du ſoupçon. Il fit donc appeller Valverde, le ſeul homme qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive ; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau. Le même jour il fit ſavoir au Commandant du fort, que ſa ſœur étoit priſonniere ; qu'il lui avoit donné ſon vaiſſeau pour aſyle ; que tous les égards, tous les ſoins qui pouvoient adoucir le ſort d'une captive, il les auroit pour elle ; mais qu'un devoir encore plus ſaint que la reconnoiſſance lui défendoit de la lui rendre, à moins que renonçant lui-même à une réſiſtance inutilement obſtinée, il ne le reçut dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient apperçus de l'abſence d'Amazili, ils en avoient pouſſé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux ; ils l'appelloient ; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui

les séparoit d'elle, prêts à s'en élancer, à travers mille morts, s'ils avoient entendu ses cris. L'un d'eux, & c'étoit son amant, osa même sortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin désespérés, & la croyant perdue, ils la pleuroient ensemble, lorsque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie; mais cette joie étoit trompeuse: la douleur la suivit de près.

Amazili dans l'esclavage, & au pouvoir des Espagnols, sans qu'il fût possible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur aussi cruel que celui de sa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que sa sœur lui étoit bien chere, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, son bienfaiteur, son hôte & son ami; qu'il rendoit grace au Chef des Castillans des ménagemens qu'il avoit pour une Princesse captive; mais qu'en lui renvoyant son frere, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorsque Pizarre entendit la réponse d'Orozimbo, il regarda d'un œil sévere les Ca-

ſtillans qui l'entouroient. « Voyez-vous, leur
» dit-il, combien ces hommes-là ſont au-deſ-
» ſus de nous, & combien, auprès d'eux, nous
» ſommes vils, méchans & lâches ? Apprenons
» à rougir, & à les imiter ». Dès ce moment,
il réſolut de renvoyer Amazili, & de charger
Fernand lui-même de la ramener à ſon frere.
Le jour baiſſoit ; il crut pouvoir différer
juſqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle
étoit confiée, l'ayant menée ſur le vaiſſeau,
& s'y voyant ſeul avec elle, ſentit s'allumer
dans ſes veines le plus noir poiſon de l'amour.
Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de
vouloir la conſoler. « Ma fille, lui dit-il,
» modérez vos douleurs. Le ciel veille ſur
» vous ; & l'aſyle qu'il vous procure, le gar-
» dien qu'il vous choiſit, ſont des ſignes de
» ſa bonté. Sous cet habit ſimple & mode-
» ſte, ſavez-vous qui je ſuis, & tout ce
» que je puis pour vous ? Je n'ai point d'ar-
» mes, mais je commande à ceux qui ſont
» armés. Je n'ai qu'à leur dire de verſer le
» ſang ; le ſang ſera verſé. Je n'ai qu'à dire
» au glaive de s'arrêter ; & le glaive s'arrê-
» tera. Les Peuples, les armées, les Rois

» eux-mêmes, tout eſt ſoumis à mes pareils ;
» & nous dominons ſur les hommes comme
» ſur de foibles enfans ».

Amazili, qui ſe ſouvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce miniſtere redoutable. » Vous êtes donc, lui
» dit-elle, un des Interpretes des Dieux ! –
» Des Dieux ! reprit Valverde ; ſachez qu'il
» n'en eſt qu'un : c'eſt celui que je ſers. Tout
» tremble devant lui ; & il m'a remis ſa puiſ-
» ſance. Mon eſprit eſt le ſien ; ma voix eſt
» ſon organe ; je parle, & c'eſt lui qu'on
» entend ; c'eſt ſa volonté que j'annonce ; &
» ſa volonté change quand & comme il me
» plaît : car il m'écoute ; & ma priere l'irri-
» te, ou l'appaiſe à mon gré ».

« Veuillez donc, lui dit-elle, que votre
» Dieu ſoit juſte, & qu'il ceſſe enfin de
» pourſuivre des malheureux, qui, ne l'a-
» yant point connu, n'ont jamais pu l'offen-
» ſer ».

« Votre malheur, je l'avoue, eſt digne
» de pitié, lui dit Valverde ; & ſans un pro-
» dige, vous ne pouvez guere ſortir du pré-
» cipice où je vous vois. On ſait que vous
» êtes la ſœur du guerrier qui défend ces

» murs: on lui propoſe de ſe rendre: votre » rançon eſt à ce prix. S'il vous aime aſſez » pour ſouſcrire à cette indigne loi, vous » ſerez réunis, mais dans la honte & l'eſcla- » vage: je dis dans la honte, ma fille; car » il n'eſt plus qu'un perfide & qu'un lâche, » s'il trahit pour vous ſon devoir ».

Amazili en l'écoutant, étoit tremblante & conſternée. « Hé bien? reprit-il, croyez- » vous que s'il venoit du ciel un être bien- » faiſant, qui vous ombrageant de ſes aîles, » frappât vos ennemis de confuſion & de ter- » reur, & vous enlevât de leurs mains, il » fallût dédaigner ſes ſoins & refuſer ſon aſſi- » ſtance? — Et quel ſera, demanda-t-elle, » cet être ſecourable? — Moi, répondit » Valverde. — Ah! vous ſerez pour nous, » dit-elle, un Dieu libérateur. — Il dépend » de vous ſeule que je le ſois, reprit le » fourbe; & c'eſt à vous de m'y engager. — » Hélas! comment? — Penſez au bienheu- » reux moment où ce frere ſi deſiré, où cet » amant plus deſiré encore, vous voyant ar- » river, ſe précipiteroient dans vos bras. — » Je ſuccomberois à ma joie. — Je le crois. » Je me peins cette bienheureuſe entrevue.

» Fille aimable, je crois vous voir voler dans
» leur ſein, les combler de vos plus touchan-
» tes careſſes ; je vois vos charmes s'animer,
» & briller d'un éclat céleſte ; je vois votre
» cœur palpiter, votre ſein treſſaillir ; je
» vois vos yeux lancer les étincelles de la joie,
» & bientôt répandre les larmes de la plus
» douce volupté. Oui, je vous le rendrai
» cet amant, cet heureux amant. Goûtez
» d'avance les délices d'une réunion qui ſera
» mon ouvrage, & laiſſez-m'en jouir moi-
» même, en vous faiſant l'illuſion que je
» me fais. Croyez le voir, qui vous ap-
» pelle, qui vous voit, qui fait éclater ſa
» joie & ſon amour. Jetez-vous dans ſes
» bras, & partagez l'égarement, l'ivreſſe,
» le délire où vous le plongez » A ces mots,
les yeux enflammés, il s'élançoit. . . . . .
Elle s'échappe, & portant la main ſur ſon arc,
qu'elle arme d'une fleche : « Arrête ! lui
» dit-elle, d'un air où l'indignation ſe mêle
» avec la frayeur ; arrête, homme faux &
» cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu
» mets ton indigne pitié. Je ſuis foible,
» je ſuis captive & livrée à nos opreſſeurs ;
» mais j'ai dans ma foibleſſe une force qui
» me ſoutient. Cette force, au-deſſus de

» celle des tyrans, eſt un fier mépris de la
» mort ».

« Imprudente! reprit Valverde, ne vois-
» tu que la mort à craindre? & un éternel
» eſclavage? & le malheur de ne plus voir
» ce que tu as de plus cher au monde? &
» le malheur plus effroyable encore d'avoir
» entraîné dans les fers ton frere & ton
» amant? . . . Tremble, & tombe à ge-
» noux pour flechir ma colere; ou ces trans-
» fuges d'un pays que nous avons réduit en
» cendres, ton frere, ton amant, toi-même,
» vous ſubirez à votre tour le ſort que vos
» Rois ont ſubi ».

« Va, lui dit-elle avec horreur, quand
» je verrois là, ſous mes yeux, le braſier de
» Guatimozin, j'aimerois mieux m'y jeter
» vivante, qu'aux pieds d'un fourbe que j'ab-
» horre ». Et en parlant, elle tenoit ſon
arc tendu pour le percer. Valverde, con-
fondu, s'éloigne, plein de rage, mais ſans
remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuſe
ſe plongea dans l'abîme de ſa douleur. Se
voir ſéparée à jamais de ſon frere & de ſon
amant, ou les voir ſe livrer eux-mêmes aux
meurtriers

meurtriers de leurs parens, aux deſtructeurs de leur patrie! Ils ne s'y réſoudroient jamais; & quand ils pourroient s'y réſoudre, en ſeroient-ils plus épargnés? On avoit appris à les craindre; on n'auroit garde de laiſſer au Mexique de ſi redoutables vengeurs.

Dans le ſilence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de ſa Patrie, qui s'offroit ſanglante à ſes yeux, l'agiterent ſi violemment, qu'elle auroit donné mille vies pour empêcher que, pour ſa délivrance, on ne ſubît la loi des Caſtillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainſi qu'Orozimbo & Télaſco méditoient de la délivrer. Choiſir une nuit ſombre, ſortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr enſemble, ou pénétrer juſqu'au vaiſſeau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conſeil qu'ils avoit pris du déſeſpoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils eſpéroient qu'Amazili paroîtroit ſur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur eſpoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit ſur la poupe que la clarté, qui commençoit à ſe répandre, fût plus vive; & cependant ſes yeux, à travers le mêlange des ombres & de la lumiere, ſe fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & ſur le mur elle découvre deux hommes que ſon cœur lui aſſure être ſon frere & ſon amant. « Ils me cherchent des yeux, dit-» elle; ils ne peuvent vivre ſans moi. Je » les rendrai foibles & lâches, perfides envers » leur patrie, infideles envers un Roi, leur bien-» faiteur & leur ami. Non, non, je ne mets point » ce funeſte prix à ma vie; & ſi elle eſt pour » eux une honteuſe chaîne, je ſaurai les en » délivrer ». Alors, pour fixer leurs regards, elle détache ſa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'eſt ſon cher Télaſco, répond à ce ſignal, en faiſant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit ſa tête; & lorſqu'elle eſt bien aſſurée que leurs yeux, attachés ſur elle, obſervent tous ſes mouvemens, elle tire une fleche de ſon carquois, leve le bras, & dit, mais ſans eſpoir d'être entendue: « Adieu, mon frere,

» adieu, malheureux Télaſco. Pleurez-moi, » ſur tout vengez-moi, vengez le Mexique ». A ces mots, ſe perçant le ſein, elle s'élance dans la mer.

» O ciel! ma ſœur! Amazili! . . . C'en » eſt fait. Je l'ai vue ſe frapper, & tomber. » J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ou» vrir, ſe refermer ſur elle. Ma ſœur, ma » chere Amazili n'eſt plus. Elle n'eſt plus! & » nous vivons! & les monſtres qui l'ont ré» duite à ſe donner la mort! . . . . Ah! » nous la vengerons. Mon frere! mon ami! » Oui, nous la vengerons. C'eſt notre der» niere eſpérance ». A ces mots, pâles, frémiſſans, étouffés de ſanglots & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſiere, & leur douleur s'exhale par des frémiſſemens qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de ſortir, dès la nuit ſuivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas! vain projet! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé ſur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Piſco, d'Acari, accourir en foule au-devant

des Eſpagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir deſcendre au port de Rimac, ſur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois. Cette révolution ſoudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec Joie : il ſe rembarque avec les ſiens & les Mexicains, déſolés de voir les Caſtillans ſe dérober à leur vengeance, reprennent triſtement le chemin des hautes montagnes, par les champs de Tumibamba.



CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui, depuis ſa victoire, avoit appris l'arrivée des Eſpagnols, laiſſoit repoſer ſon armée ſur les bords du fleuve Zamore; & alors, le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à ſa courſe & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaſte plaine & au milieu d'un camp nombreux que ſa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laiſſée; la plus chérie de ſes femmes, la belle & tendre

Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le ſouvenir de ſon fils lui faiſoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient ſenſiblement touché cette Princeſſe, qui l'avoit admiſe à ſa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo, glorieuſe & charmée de porter dans ſon ſein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus ſérieuſe & la plus impoſante, étoit la fête de la mort. Ce qui diſtinguoit cette fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife, d'un air ſerein, & portant ſur le front une majeſtueuſe tranquillité, entonnoit cette hymne funebre; les Incas répondoient; le Peuple écoutoit en ſilence, & méditoit la mort.

« Homme deſtiné au travail, à la peine » & à la douleur, conſole-toi, car tu es » mortel. Le matin, tu te leves pour ſentir » le beſoin; tu te couches le ſoir, laſſé, » abattu de fatigue. Conſole-toi, car la » mort t'attend, & dans ſon ſein eſt le » repos.

« Tu vois une barque agitée par la tem-
» pête, gagner la rade paisible, & se sauver
» dans le port. Cette mer, sans cesse battue
» par la tourmente, c'est la vie; ce port tran-
» quille & sûr, d'où jamais les orages n'ont
» approché, c'est le tombeau.

« Tu vois le timide enfant que sa mere a
» laissé loin d'elle, pour lui faire essayer ses for-
» ces. Il court à elle d'un pas chancelant,
» en lui tendant ses foibles bras; il arrive,
» il se précipite dans son sein; & il ne sent
» plus sa foiblesse. Cet enfant, c'est l'hom-
» me; & cette mere tendre, c'est la nature,
» qu'en ce moment le vulgaire appelle la
» mort.

« Homme fragile, pendant ta vie tu es
» l'esclave de la nécessité, le jouet des évé-
» nemens. La mort brisera tes liens: tu se-
» ras libre; & il n'existera pour toi, dans
» l'immensité, que toi-même, & le Dieu qui
» t'a fait.

« Que ce Dieu, qui anime le monde,
» laisse échapper un souffle; c'est la vie.
» Qu'il le retire; c'est la mort. Qu'a d'éton-
» nant la vîtesse d'un souffle, qui passe dans
» ton sein, comme le vent à travers le feuil-

» lage? Le feuillage eſt-il étonné de n'avoir
» pu fixer le vent?

« Tu as vu expirer ton ſemblable; ſes con-
» vulſions t'ont fait peur; & ces efforts de la
» douleur, au moment de lâcher ſa proie,
» tu les attribues à la mort. La mort eſt
» impaſſible; & au bord de la tombe eſt une
» digue où s'accumulent les reſtes des maux
» de la vie; mais au-delà, c'eſt un calme
» éternel.

« Ne trouves-tu pas que le temps eſt lent
» à s'écouler? C'eſt que le temps amene la
» mort, & que la mort eſt le terme où tend
» la nature inquiete, & impatiente de la
» vie. Quel homme ne deſire pas d'être à
» demain? C'eſt qu'aujourd'hui c'eſt la vie,
» & que demain c'eſt la mort.

« La vieilleſſe qui dénoue tous liens de
» l'ame, l'alternative inévitable de la cadu-
» cité ou du trépas, la douceur du ſommeil,
» qui n'eſt que l'oubli de ſoi-même, l'en-
» nui, ce ſentiment pénible d'une exiſtence
» froide & lente, tout nous diſpoſe, nous in-
» vite, & nous habitue à la mort.

« Homme, d'où te vient donc cette répu-
» gnance pour un bien vers lequel tu es en-
» traîné par une pente invincible? C'eſt que
» tu te crois plus ſage que la nature, meil-
» leur que le Dieu qui t'a fait; c'eſt que tu
» prends pour un abîme les ténebres de l'a-
» venir.

« Et qui voudroit ſouffrir la vie, ſi le paſ-
» ſage étoit moins effrayant? La nature
» nous intimide afin de nous retenir. C'eſt
» un foſſé profond qu'elle a creuſé ſur les
» confins de la vie & de la mort, pour em-
» pêcher la déſertion.

« S'il étoit un Dieu aſſez inexorable pour
» vouloir déſeſpérer l'homme, il le condam-
» neroit à ne jamais mourir. Le dégoût,
» la triſteſſe affligeroient ſon ame; & la né-
» ceſſité de vivre, ſemblable à un rocher hé-
» riſſé de pointes aiguës, l'écraſeroit inceſ-
» ſamment. Le ſigne de la reconciliation
» entre le ciel & l'homme, c'eſt la mort.

« Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la
» vie plus précieuſe que la mort même: c'eſt
» de vivre pour ſa patrie, fidele à ſon culte,
» à ſes loix, utile à ſa proſpérité, digne de
» ſa reconnoiſſance; & de pouvoir dire en

» mourant: Je n'ai respiré que pour elle; elle
» aura mon dernier soupir ».

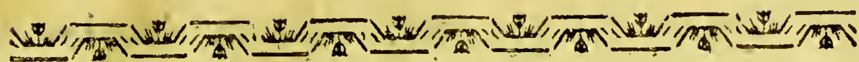
Ainsi chantoient les enfans du Soleil; & ces chants, qui retentissoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au-dessus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans, regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendresse & la frayeur étoient peintes, sembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de souffrir la vie, & opposoient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthousiasme qui défioit la mort.

Le monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour sa défense: « Nous
» avons pleuré sur les morts; tout est con-
» sommé, reprit-il. Laissons le passé, qui
» n'est plus; & ne pensons qu'à l'avenir, qui
» pour nous est un nouvel être. Des bri-
» gands, les fléaux des bords où ils descendent,
» viennent d'arriver à Tumbès. Je crois
» avoir mis cette ville en état de les occuper.
» Des Héros la défendent; mais ce n'est
» point assez: demain je vole à son secours.
» Peuples, c'est là que nous appellent des
» dangers dignes d'éprouver le plus intrépide

» courage. Vous allez voir des animaux ra-
» pides, porter l'homme dans les combats;
» vous allez voir l'image du terrible Illapa
» (*) dans les armes de ces brigands. Ils
» ont ſu donner à la mort un appareil épou-
» vantable. Mais ce n'eſt jamais que la mort;
» & vous venez d'entendre ſi la mort eſt à
» craindre. Du reſte, ces brigands ſont
» périſſables comme nous; & ils ſont en ſi
» petit nombre, que ſi vous les envelop-
» pez, ils ſeront, au milieu de vous,
» comme les feuilles agitées par le tourbil-
» lon des tempêtes. Voilà, pourſuivit-il,
» en leur montrant Alonzo, celui qui ſait
» comment on peut les vaincre; c'eſt à lui
» de vous commander ».

(*) La foudre.





CHAPITRE XLVIII.

Ainsi parloit Ataliba; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe, & fait répandre parmi les Indiens, un oracle du roi ſon pere (*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes Peuples d'aller au-devant d'eux & de les adorer; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au Général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du Roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppreſſeur de l'Inca ſon frere, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même tems, & ſe répandoient dans l'armée; l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les eſprits; quand le Cacique

(*) Huaina Capac.

de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Eſpagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Caſas, lui écrivit lui-même en ces mots:

« Mon cher Molina, ſi vous aimez votre » patrie; voici le moment de lui épargner » des crimes. Si vous aimez les Indiens, » voici le moment de leur épargner des mal- » heurs. Vous n'avez pas connu l'ami que » vous avez abandonné. Ce qui vous affligeoit, » m'affligeoit encore plus moi-même. Mais » ſans titres & ſans pouvoir pour me faire » obéir & craindre, je diſſimulois malgré » moi ce que je ne pouvois punir. J'ai fait » depuis un voyage en Eſpagne. J'en arrive » enfin revêtu de toute la puiſſance de notre » invincible Monarque. Ce jeune Prince » aime les hommes. Il veut qu'on uſe d'in- » dulgence & de ménagement envers les In- » diens. Il m'a recommandé pour eux les » ſoins & la bonté d'un pere. Heureux, ſi » je remplis ſes vues! Soyez bien sûr que » mon penchant eſt d'accord avec mon de- » voir. Mais vous ſavez combien l'autorité » commiſe s'affoiblit dans l'éloignement, &

» avec quelle précaution je dois en user sur » des hommes violens & déterminés. Dans » le nombre il en est dont l'ame est désinté- » ressée, le cœur sensible & généreux ; il » est aisé de les conduire. Mais la foule est » aveugle, inquiete, & sur tout avide ; & » c'est elle, je vous l'avoue, que je crains de » voir m'échapper. Mon ami, je n'en ré- » ponds plus, si les hostilités l'irritent. Un » doux accueil de la part de vos Peuples, est » le seul moyen d'établir la concorde & l'in- » telligence. C'est à vous de me seconder, » en y disposant les esprits. Je vois la » moitié de l'Empire empressée à s'unir à » moi. J'ai plus de force qu'il n'en falloit » pour répandre ici le ravage ; mais sans vos » bons offices, je n'en ai pas assez pour main- » tenir l'ordre & la paix. Je marche vers » Cassamalca, où l'Inca de Quito a, dit-on, » rassemblé ses forces. On lui impute bien » des crimes ; mais seriez-vous l'ami d'un » tyran ? Je ne le puis penser ; & votre esti- » me est son apologie. Venez au-devant » de moi. Nous nous concerterons ensem- » ble pour conquérir sans opprimer.

« Las-Casas, votre ami, & je puis dire

» aussi le mien ! le vertueux Las-Casas,
» que j'ai laissé mourant à l'île Espagnole,
» a voulu vous écrire. Je vous envoie sa
» lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo,
» que ce ne soit un dernier adieu ».

La douleur dont Alonzo avoit été saisi en lisant ces mots, redoubla, lorsqu'il jeta les yeux sur la lettre de Las-Casas.

« Si vous vivez, mon cher Alonzo, si vous
» êtes encore parmi nos Indiens, & si Pizarre
» vous retrouve sur les bords où il va descen-
» dre, recevez de sa main ce tendre & der-
» nier gage d'une sainte amitié. Je suis mou-
» rant. Je n'ai vécu que pour gémir. Dieu
» a permis que, dans le court espace de ma
» vie, j'aie vu sous mes yeux tous les crimes
» & tous les malheurs rassemblés. Quel
» regret puis-je avoir au monde ?

« Je vous ai confié mes craintes sur l'en-
» treprise de Pizarre. Elles viennent d'ê-
» tre calmées par les vertus de ce Héros. Oui,
» mon ami, le ciel a touché sa grande ame.
» Pizarre pense comme nous. Il sent qu'il
» est plus beau d'être le protecteur & le pere
» des Indiens, que leur vainqueur & leur ty-
» ran. Unissez-vous à lui, pour lui con-

» cilier leur eſtime & leur bienveillance : il » en eſt digne comme vous. Adieu. Je crois » ſentir que mon heure approche. Demain » peut-être je ſerai devant le trône de mon » juge; & s'il m'eſt permis d'implorer ſa clé- » mence, ce ſera pour ces Eſpagnols qui l'a- » dorent & qui l'outragent; ce ſera pour ces In- » diens égarés dans l'erreur, mais ſimples, doux » & bienfaiſans, qu'il a créés, qu'il aime & qu'il » ne veut pas rendre éternellement malheu- » reux. Protéges-les, voyez en eux mes » plus chers amis, après vous, que j'aimerai » au delà du tombeau ».

Cette lettre fut arroſée des larmes de l'amitié. Alonzo la baiſa cent fois avec un ſaint reſpect. Ataliba ne put l'entendre ſans partager l'émotion, l'attendriſſement du jeune homme. « Quel eſt donc, lui demanda-t-il, » ce Las-Caſas, cet homme juſte ? — Ah! » dit Alonzo, demandez à ce Cacique & à » ſon Peuple ». Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la Lettre de Las-Caſas; & appuyé ſur ſa maſſue, ſes yeux baiſſés fondoient en pleurs. « Ce n'eſt pas un homme, » dit-il; c'eſt un être céleſte envoyé de ſon » Dieu, pour adoucir les tigres, & pour

» consoler les hommes. Nous l'aurions ado» ré, s'il nous l'avoit permis ».

Ce témoignage, mais sur-tout celui d'Alonzo, l'emporta sur les impressions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire sur l'ame d'Ataliba. « Je m'abandonne à vous, dit-il » à son fidele Alonzo. Allez au-devant de » Pizarre; assurez-vous de ses intentions; & » s'il est tel qu'on vous l'annonce, répondez-» lui de la droiture & de la bonne foi d'un » Prince votre ami, qui desire d'être le » sien ».

Des Indiens chargés des plus magnifiques présens formoient le cortege d'Alonzo; & ces richesses (*a*) disposerent favorablement les esprits. Mais telle étoit la soif de l'or qui dévoroit les Castillans, que ce qui auroit dû l'appaiser, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo, fut l'épanchement de deux cœurs pleins de noblesse & de franchise. Des deux côtés l'état des choses fut exposé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cusco qu'un excès d'orgueil sans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur sensible & généreux.

De

De ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cens hommes, & qu'il laiſſeroit en arriere les Indiens de ſon parti. Egalement sûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embraſſerent; & Alonzo retourna au camp indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt raſſuré; & il aſſembla ſes guerriers, pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent; mais les Mexicains, d'un air ſombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piege funeſte, voulut l'en garantir. » Hé quoi, Prince, lui dit-il, as-» tu donc oublié le ſort de Montezume & ce-» lui du Mexique? Tu abandonnes ton pays » à ces mêmes brigands qui ont déſolé le » nôtre, & qui l'ont inondé de ſang! Tu te

» livres aux mains qui ont enchaîné nos Rois, » qui les ont fait brûler vivans! Ah! que » notre exemple t'éclaire & t'épouvante! » Trop averti par nos malheurs, sois sage à » nos dépens. Ne vois-tu pas ici le mê- » me enchaînement dans les causes de ta » ruine, que dans celles de notre perte? » Notre empire étoit divisé; celui-ci l'est de » même. Un oracle menteur nous faisoit » une loi honteuse de fléchir devant nos ty- » rans; un même oracle vous l'ordonne. » Notre Roi, séduit & trompé par des appa- » rences de paix, de bonne foi, de bienveil- » lance, se perdit, & perdit ses Peuples; & » toi, malheureux Prince, tu veux te livrer » comme lui! Ah! si Montezume avoit eu » cette ame ferme & courageuse que tu nous » as fait voir, il auroit sauvé le Mexique. » Pourquoi donc te laisser abattre, & te pré- » senter sous le joug? Es-tu sans espoir, » sans ressource? Eloigne-toi. Laisse Pal- » more à la tête de ton armée. Qu'il fasse » tête aux Indiens. Ces Caciques & moi, » avec nos deux mille hommes, nous char- » gerons les Castillans; & nous prendrons » le chemin le plus court de la vengeance ou » de la mort.

Alonzo crut devoir répondre. « Inca, dit-il, » le caractere de ma nation eſt d'être fiere & » brave. Ce n'eſt un mal que pour ſes en- » nemis. Sa paſſion eſt la ſoif de l'or ; & tu » peux l'aſſouvir ſans peine. Le reſte eſt per- » ſonnel : le vice & la vertu naiſſent dans les » mêmes climats : le Peuple, qui en eſt un » mêlange, devient méchant ou bon, ſui- » vant l'exemple qu'on lui donne. Son ame » eſt celle du brigand, ou du Héros qui le » conduit. Cortès a détruit ſa conquête » & déshonoré ſes exploits. Pizarre, plus » généreux, peut vouloir ménager, rendre » heureux & paiſible le monde qu'il aura ſou- » mis, & ſe faire une renommée ſans repro- » ches & ſans remords. Pizarre eſt Eſpa- » gnol ; mais ne le ſuis-je pas moi-même ? » Me connois-tu fourbe, avide & féroce ? » Non, tu me crois ſincere & bienfaiſant. » Pourquoi donc ne croirois-tu pas qu'au » moins Pizarre me reſſemble ? Tu répon- » drois de moi ; je réponds de lui ; & j'en » réponds ſur la foi de Las-Caſas, ſur la foi » de cet Eſpagnol, le plus vrai, le plus ver- » tueux, le plus ſenſible des mortels, & ſur- » tout le meilleur ami que les Indiens aient

» au monde. Celui-là ne peut me tromper ;
» mais il peut se tromper lui-même ; on
» peut lui en avoir imposé. Sois donc pru-
» dent, sans être injuste. Tends les mains
» à la paix, sans toutefois quitter les armes ;
» &, au milieu d'un camp nombreux, ose
» recevoir deux cens hommes qui se présen-
» tent en amis.

L'Inca, plein de la confiance que lui inspiroit Alonzo, n'eût pas même voulu songer à se mettre en défense. Alonzo prit soin d'y pourvoir. Il lui fit un cortege de huit mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aîle droite & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aîle opposée ; & Palmore, avec son armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de son Roi. « Prince, je fais des vœux au ciel, dit
» le jeune homme, pour que la bonne foi
» préside à cette conference, & forme, entre
» Pizarre & toi, les nœuds d'une solide paix.
» Si je suis trompé dans mes vœux, si je le
» suis dans mon attente, je verserai pour toi

» mon ſang. C'eſt tout ce que je puis. Je » n'ai rien donné au haſard ; je ne me re» procherai rien „.

NOTE.

(a) *Et ces richeſſes*]. Ce fut là que les Indiens s'étant apperçus que les cheveaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux ; & dans cette perſuaſion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empreſſoient de mettre devant ces animaux des vaſes remplis de grains d'or.

CHAPITRE XLIX.

LA nuit vint ; elle ſuſpendit ce flux & ce reflux de craintes & d'eſpérances qu'une incertitude pénible & des preſſentimens confus faiſoient naître dans les eſprits. Mais ces mouvemens, appaiſés par le ſommeil, ſe renouvellerent, lorſqu'aux premiers rayons du jour, on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aiſé de reconnoître au brillant éclat de ſes armes. Elle approche ; le Roi l'attend, élevé ſur ſon trône d'or que ſoutiennent douze Caciques. Les Eſpagnols, déployés ſur deux lignes, dont la cavalerie

occupe les aîles, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers qui, comme lui, montent des coursiers belliquenx, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; & accompagnée de Valverde & de six de ses Lieutenants, il se présente, avec une noble assurance, devant le trône de l'Inca.

On fait silence; & du haut d'un coursier qui l'éleve au niveau du trône, le Héros Castillan parle au Roi en ces mots: « Grand » Prince, tu sais qui nous sommes. Et plût » au ciel que le nom Espagnol fût moins fa- » meux dans ce Nouveau Monde, puisqu'il » ne doit sa renommée qu'à d'horribles cala- » mités! Mais le reproche & la honte du cri- » me ne doit tomber que sur le criminel; & » si la renommée l'a étendu sur l'innocent, elle » est injuste; & tu ne dois pas l'être. Si » j'en croyois tes ennemis, je te regarderois » comme le plus barbare des tyrans. Mais » tes amis m'ont répondu de ton équité; je » les crois. Traite-nous de même; ou du » moins, avant de nous juger, commence à » nous connoître, & ne fais pas retomber sur » nous les maux que nous n'avons pas faits.

« Lorſque les Incas tes aïeux ont fondé cet
» Empire, & rangé ſous leurs loix les Peu-
» ples de ce continent, ils leur ont dit:
» Nous vous apportons un culte, des arts, des
» loix, qui vous rendront meilleurs & plus
» heureux. Voilà le titre de leur conquête.
» Ce titre eſt le mien; & comme eux je m'an-
» nonce par des bienfaits. Je n'aurai pas de
» peine à te perſuader que nous ſommes ſu-
» périeurs, par l'induſtrie & les lumieres, à
» tous les Peuples de ce Monde. Ce ſont les
» fruits de trois mille ans de travaux & d'ex-
» périence, dont nous venons vous enrichir.
» Dans vos loix, je ne changerai que ce que
» tu croiras toi-même utile d'y changer,
» pour le bien de tes Peuples; & ces loix,
» & l'autorité qui en eſt l'appui, reſteront
» dans tes mains: tes Peuples n'auront pas
» le malheur de perdre un bon Roi. Protégé
» par le mien, tu ſeras ſon ami, ſon allié, ſon
» tributaire; & ce tribut, léger pour toi, n'eſt
» que le partage d'un bien que vous prodigue
» la nature, & qu'elle nous a refuſé. En échan-
» ge de l'or, nous vous apportons le fer,
» préſent ineſtimable, & pour vous mille

» fois plus utile & plus précieux. Nos fruits,
» nos moiſſons, nos troupeaux, ces richeſ-
» ſes de nos climats; des animaux, les uns
» délicieux au goût, ſervant de nourriture à
» l'homme, les autres à la fois robuſtes &
» dociles, faits pour partager ſes travaux;
» les productions de nos arts qui font le
» charme de la vie, des ſecrets pour aider
» nos ſens, & pour multiplier nos forces,
» des ſecrets pour guérir ou pour ſoulager
» nos maux; mille larcins que l'homme in-
» duſtrieux a faits à la nature, mille décou-
» vertes nouvelles pour ſubvenir à ſes be-
» ſoins, pour ajouter à ſes plaiſirs : voilà ce
» que je te promets, en échange de ce mé-
» tal, de cette pouſſiere brillante, dont vous
» êtes aſſez heureux pour ne pas ſentir le be-
» ſoin. Inca, tel eſt l'accord paiſible, & le
» commerce mutuel, que mon maître Char-
» les d'Autriche, puiſſant Monarque d'O-
» rient, m'a chargé de t'offrir ».

Ataliba, le cœur rempli de joie & de re-
connoiſſance, répondit à Pizarre qu'il juſti-
fioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de
ſa droiture & de ſa généroſité; qu'à tout ce
qu'il lui propoſoit, il ne voyoit rien que de

juſte ; que les montagnes où germoit l'or ſeroient ouvertes aux Caſtillans ; & qu'il ne croiroit pas aſſez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ſes lumieres, & l'alliance d'un grand Roi.

« La plus ſublime de nos lumieres, reprit » le Héros Caſtillan, c'eſt la connoiſſance » d'un Dieu, dont la terre, le ciel, le ſoleil » même ſont l'ouvrage. Inca, ne t'en offen- » ſe point : ce bel aſtre, dont tes aïeux ſe » diſoient les enfans, eſt ſans doute la plus » frappante des merveilles de la nature ; mais » il eſt lui-même ſorti des mains de l'Etre « Createur ; & il ne fait que lui obéir, en » donnant ſa lumiere au monde. C'eſt donc » ce Dieu, qui, d'un coup-d'œil, a preſcrit » au ſoleil ſa courſe, à la mer ſes limites, » ſon repos à la terre, aux cieux leurs révo- » lutions, à la nature entiere ſes mouvemens » divers, ſon ordre, ſes loix éternelles, c'eſt » lui ſeul qu'il faut adorer ».

« Le Dieu que tu m'annonces, lui répon- » dit l'Inca, ne nous étoit pas inconnu : il a » un temple parmi nous : ce temple eſt dédié

» à celui qui anime le monde (*). Mais
» pourquoi cet être ſublime ne ſeroit-il pas
» le Soleil ? Cet éclat, cette majeſté ſont,
» je crois, bien dignes de lui ».

« Inca, lui demanda Pizarre, ſi, d'une
» extrêmité de ton empire à l'autre, je vo-
» yois, tous les ans, un voyageur aller &
» revenir, ſans jamais rallentir ſa courſe,
» ſans ſe repoſer un moment, ſans jamais
» s'écarter d'un pas, le prendrois-je pour
» le Roi du pays, ou pour un de ſes meſſa-
» gers ? Le Dieu de l'univers n'a point
» d'heure preſcrite, ni d'eſpace déterminé;
» il eſt ſans ceſſe & par-tout préſent. Celui
» qu'obſcurcit un nuage, & qui ne ſauroit
» éclairer une moitié du globe, ſans laiſſer
» l'autre dans la nuit, n'eſt point le Dieu de
» l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes
» Peuples adoroient la mer, les fleuves, les
» montagnes. Tout cela, comme le ſoleil,
» tient ſa place dans la nature; mais tout ce-
» la ne fait qu'obéir & ſervir. Adorons ce-
» lui qui commande; & pour en avoir une
» idée, infiniment trop foible encore, écou-
» te ce que nos Sages nous ont depuis peu ré-
» vélé. Ces hommes, exercés à voir ce qui

(*) Pacha Camac.

» se passe dans les cieux, sont tous persuadés
» que le monde où nous sommes n'est pas le
» seul monde habité ; qu'il en est mille dans
» l'espace ; & que chacune des étoiles est un
» soleil plus éloigné de nous, fait pour éclai-
» rer d'autres mondes. Laisse aller ta pen-
» sée dans cette immensité, & vois ces soleils
» & ces mondes tous soumis à la même loi.
» Celui qui les gouverne tous, à qui tous
» obéissent, est le Dieu que j'adore. Juge
» combien ce Dieu est encore au-dessus du
» tien ».

» Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit
» l'Inca. Je commence à croire qu'on avoit
» trompé mes aïeux. Dis-moi seulement si
» ton Dieu est juste & bon, & si sa loi fait
» à l'homme un devoir de l'être ? – Il est,
» lui répondit Pizarre, la justice & la bonté
» même ; & l'unique devoir de l'homme est
» de lui ressembler. – Je ne te demande plus
» rien, reprit l'Inca. Viens nous instruire, nous
» éclairer de ta raison, nous enrichir de ta sa-
» gesse ; & sois sûr de trouver des cœurs do-
» ciles & reconnoissans ».

Ainsi tout sembloit s'applanir, lorsque le fourbe & fougueux Valverde demande à par-

ler à ſon tour. « Oui, Prince, dit-il à
» l'Inca, ce que tu viens d'entendre eſt vrai,
» mais d'une vérité ſenſible. Il s'agit à pré-
» ſent d'oublier ta propre raiſon, ou de
» l'humilier ſous le joug de la Foi. Voici ce
» que la Foi t'enſeigne ». Alors l'imprudent
(a) s'enfonça dans la profonde obſcurité de
nos redoutables myſteres, au nombre deſ-
quels il comprit l'autorité d'un homme pré-
poſé par Dieu même pour commander aux
Rois, dominer ſur les Peuples, diſpoſer des
couronnes, comme de tous les biens des Sou-
verains & des Sujets, & faire exterminer tous
ceux qui ne lui ſeroient pas ſoumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un lan-
gage ſi étrange pour lui, demande avec dou-
ceur à celui qui vient de parler, où il a pris
toutes ces choſes. « Dans ce livre, répond
» Valverde, d'un ton plein d'arrogance, dans
» ce livre inſpiré, dicté par l'Eſprit Saint
» lui-même ». L'Inca, ſans s'émouvoir,
prit dans ſes mains le livre, & après y avoir
jeté les yeux : « Tout ce que Pizarre m'an-
» nonce, je le conçois, dit-il; je le croirai
» ſans nulle peine. Mais ce que tu me dis,
» je ne ſaurois le concevoir; & ce livre, muet

» pour moi, ne m'en inſtruit pas davantage».
Il ajouta, dit-on, quelques mots offenſans (*b*) pour cet homme qui s'arrogeoit le droit de commander aux Rois, & de diſpoſer des Empires; & ſoit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laiſſa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, tranſporté de fureur, ſe tourne vers les Eſpagnols, & ſe met à crier vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (*c*).

A l'inſtant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuſe annonce la guerre, & donne le ſignal du plus noir des forfaits. Le Bataillon s'ouvre; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain, qui s'embrâſent & qui mugiſſent, au maſſacre imprévu que d'inviſibles coups font devant le trône du Roi, il ſe trouble; il voit à ſes pieds ſa garde éperdue & tremblante, ſe ſerrer pour toute défenſe, & périr ſous ſes yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre ſeroit tombé. L'Inca leur avoit défendu toute eſpece d'hoſtilité; & ils obſervoient ſa

défenſe. Alonzo, furieux, les preſſe de le ſuivre, & de fondre en déſeſpérés ſur cette troupe d'aſſaſſins. « Vengez-vous, vengez-» moi des traîtres qui déshonorent ma patrie. » Défendez, ſauvez votre Roi ». Le vaillant jeune homme, à ces mots, ſe ſent bleſſé; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pouſſe des cris lamentables.

« C'eſt à nous, dit Orozimbo, d'extermi-» ner ces monſtres. Suivez-moi, mes amis, » & emparons-nous de leurs foudres ». Il dit, & à la tête des Princes de ſon ſang & de ſes deux mille Indiens, il marche, ſans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui; il ne les entend point. Ses amis écraſés l'inondent de leur ſang; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent ſur lui de toutes parts; ſa fureur l'aveugle & l'emporte. Télasco lui reſte, & le ſuit. Amis infortunés! ils vont tête baiſſée ſe jeter ſur la batterie; une exploſion formidable les met en poudre; ils diſparoiſſent dans un tourbillon de fumée; & de leur brave & malheureuſe troupe le glaive caſtillan moiſſonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce déſaſtre épouvantable, & auſſi prompt que la penſée, ne décourage ni Palmore, ni Capana : tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'eſt dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux eſcadrons Caſtillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du Soldat, s'y laiſſent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux en ſont hériſſés ; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondiſſent à travers les lances, écraſent une foule d'Indiens terraſſés ; & le fer, trempé dans le ſang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, ſix mille hommes ſont maſſacrés ; tout le reſte va l'être. Ceux qui portent le trone ont à peine le temps de ſe ſuccéder ; tous périſſent ; & le mourant tombe ſoudain ſur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jeté à travers ſes Soldats, ſans pouvoir ni ſe faire entendre, ni ſe faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de ſauver la vie à l'Inca. Il ſe met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénetre, arrive juſqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va

frapper Ataliba, & dont il eſt bleſſé lui-même, de l'autre main ſaiſit ce Prince, l'entraîne, le jette à ſes pieds, &, en le gardant, il s'écrie : « Qu'on le prenne vivant, » pour avoir ſes tréſors ». Ce mot en impoſe à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & ſe voit baigné dans des flots de ſang indien. Il reconnoît les corps de ſes amis, briſés, meurtris, percés de coups; il les embraſſe avec des cris ſi douloureux, que leurs bourreaux en ſont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. « Cher & funeſte ami! » tu m'as perdu, dit-il; mais on t'a trompé: ton malheur eſt d'avoir eu l'ame d'un » Indien ». A ces mots, s'étant apperçu qu'Alonzo reſpiroit encore : « Ah! cruel, » dit-il à Pizarre, ſauve du moins celui qui » m'a livré à toi ».

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre; il charge Fernand de les garder, d'en prendre ſoin; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va ſauver les deplorables reſtes de la légion de Palmore, ſur laquelle on eſt acharné. Là, Valverde (*d*), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche

écumante

écumante de rage, crioit : « Amis, Chrétiens, » achevez, achevez. L'ange exterminateur vous » guide, Ne frappez que de pointe, pour » ménager vos glaives; plongez, trempez-les » dans le ſang. — Eloigne-toi, monſtre exé- » crable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou » je te fais vomir ton ame atroce ». Le mon- ſtre épouvanté s'éloigne en frémiſſant. « Ar- » rêtez, cruels ! arrêtez, crie alors Pizarre » aux Soldats, ou tournez contre moi vos » armes ».

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leur force & de leur fureur, ils obéiſſent ; & Pizarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'hu- manité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron, qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La fleche part ; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le Ca- cique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gon-

ſalve entr'ouvre un œil mourant, & recon-noît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir, celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la li-berté. « Eſt-ce toi, généreux Capana, lui » dit-il, en lui tendant ſes bras tremblans? » eſt-ce de ta main que je meurs? Tu m'a-» vois fait grace une fois; je reſpirois par ta » clémence; j'étois libre par ta bonté. J'en » ai fait un cruel uſage! Le ciel eſt juſte: il » t'a choiſi pour m'arracher tes propres dons. » Caſtillans, écoutez-moi, & redoutez, à » mon exemple, la main du Dieu qui m'a » frappé. Je dois tout à cet Indien; laiſſez-» moi m'acquitter. Qu'il vive, & qu'il ſoit » libre avec les ſiens. Viens, mon frere, » mon bienfaiteur, mon meurtrier & mon » ami viens, qu'en expirant je t'embraſſe. Je » devois apprendre de toi la juſtice & l'hu-» manité ». Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir; & Capana & ſes Sau-vages allerent chercher, au-delà des mon-tagnes de l'orient, chez les Moxes, libres en-core, ou chez les féroces Antis, qui s'abreu-voient du ſang des hommes, un aſyle contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

NOTES.

(*a*) ALORS *l'imprudent*]. " Croyant peut-être, dit ,, Benzoni, que ce Roi fût devenu en un instant quelque ,, grand Théologien ,,. *Pensando forse che il rè fosse un qualche gran theologo divenuto.* (*Hist. du nouv. monde, liv. 3.*)

(*b*) *Quelques mots offensans*]. ,, Que le Pape devoit bien ,, être quelque grand fat, de donner ainsi libéralement ce ,, qui n'étoit pas à lui ,,. *E che il Pontifice doveva essere un qualche gran pazzo, poi che dava cosi liberamente quello d'altri.* (*Benzoni, hist. du Nouv. Monde, liv. 3.*).

(*c*) *Que ce barbare foule aux pieds*]. *Uccedite questi cani che dispreggiano la legge di dio.* (ibid.)

(*d*) *Là, Valverde*]. ,, Quant au Moine qui avoit com- ,, mencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, ,, de faire du capitaine, & d'animer les soudards, leur ,, conseillant de ne jouer que de l'estoc, & ne s'amuser ,, à tirer des taillades & coups fendans, de peur qu'ils ne ,, rompissent leurs épées. *Perche di taglio non rompessero le spade.* (*Benzoni ibid*).





CHAPITRE L.

Les Eſpagnols, fatigués de meurtre, & chargés des riches dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient preſque tous raſſemblés dans les murs de Caſſamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en ſilence, honteux & conſternés, ſe reprochoient le ſang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur ſatisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudiſſoient d'avoir vengé la foi, & par un exemple terrible épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla ſe plaindre de Pizarre, avec la violence d'un ſéditieux forcené.

« Caſtillans, leur dit-il, vous venez de venger votre religion qu'avoit outragée un barbare. Armez-vous de conſtance; car ce zele héroïque eſt mis au nombre des forfaits. Pizarre vous regarde comme des aſſaſſins, dignes du dernier ſupplice; & s'il

» en avoit le pouvoir, comme il en a la vo-
» lonté, il vous y feroit traîner tous. En se
» saisissant de ce Roi, qu'il fait garder dans
» ce palais, il n'a fait que vous le soustraire;
» il n'a voulu que le sauver. C'étoit par lui
» qu'il espéroit se rendre indépendant & ab-
» solu. Le traître Alonzo, leur agent mu-
» tuel, ménageoit cette intelligence, & avoit
» tramé ce complot. Vous n'avez pas en-
» tendu Pizarre parler à ce Sauvage; vous
» en auriez frémi. Charles paroissoit sup-
» pliant devant Ataliba. Au lieu d'une con-
» quête c'étoit une alliance, un commerce au
» lieu d'un tribut, qu'il sollicitoit humble-
» ment. Et la Religion! . . . . . C'est là ce
» qui vous auroit révoltés. Pizarre en a parlé
» comme font les impies. Il n'osoit exposer
» la foi; il rougissoit de nos mysteres; lui-
» même, aux yeux des Infideles, il n'osoit
» paroître Chrétien. Indigné, j'ai pris la
» parole; j'ai élevé ma voix; j'ai dit ce qu'un
» Chrétien ne peut ni déguiser ni taire. Vous
» avez vu par quel outrage Ataliba m'a répon-
» du. Et c'est-là ce que son ami, son allié, son
» protecteur vous reproche d'avoir puni. Pour
» moi, je lui suis odieux; & je me console

» de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le dé-
» pôt sacré de la foi, & je vous ai crié ven-
» geance : voilà mon crime. Il eût fallu
» dissimuler le sacrilege, applaudir au blas-
» phême, & trahir la religion en faveur de
» l'impiété ; je ne l'ai pas fait, & j'attends
» sans me plaindre les humiliations, les op-
» probres, l'exil ; peut-être le marty-
» re! . . . . . . ». A peine il achevoit, cent voix s'élevent & répondent qu'il sera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce soulevement des esprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent ni crainte ni confusion ; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance ; & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule, en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison ; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans ſon malheur, gardoit encore aſſez de fermeté pour n'avoir pas daigné ſe plaindre. Mais lorſqu'il voit entrer Pizarre, il ſe renverſe, & détournant les yeux avec horreur, il le repouſſe, & ſe refuſe à ſes embraſſemens. « Tu me crois perfide & par-
» jure, lui dit Pizarre ; mais regarde, re-
» garde cette main déchirée & ſanglante, qui
» t'a ſauvé le coup mortel. Eſt-ce la main
» d'un ennemi ? Je t'ai enlevé de ce trône,
» où vingt glaives t'alloient percer ; je t'ai
» pris pour te dérober à des furieux, que je
» n'avois pu déſarmer, que je n'aurois pu
» retenir. Demande à ces guerriers ſi, durant
» ce maſſacre horrible, je n'ai pas fait, pour
» l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que
» veux-tu ? que peut un ſeul homme ? On
» m'a déſobéi ; on fera plus encore : tout me
» l'annonce, & je m'y attends. Mais, juſ-
» ques-là, ſois ſûr, malheureux Prince,
» que je protégerai tes jours, même aux dé-
» pens des miens ».

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colere fait place à l'attendriſſement ; & il laiſſe échapper des larmes. « En te voyant,
» je t'ai aimé, lui dit-il ; & mon ame, aſ-

» servie à la tienne, t'a soumis jusqu'à ma
» pensée & jusqu'à ma volonté. Pourquoi
» donc m'aurois-tu trahi? pourquoi aurois-
» tu voulu voir massacrer des hommes paisi-
» bles, qui te recevoient comme un Dieu?
» Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu pleu-
» res! Viens, embrasse-moi. Ta pitié sou-
» lage le cœur d'un malheureux qui t'aime
» encore. Mais dis-moi: tout est-il détruit?
» en est-ce fait de mon armée? J'ai sauvé
» tout ce que j'ai pu, lui répondit le Héros.
» S'il est possible, reprit l'Inca, tire-moi des
» mains de ces traitres: leurs cris de joie me
» déchirent; leur approche me fait horreur.
» Epargne-moi l'affreux supplice de les en-
» tendre & de les voir. Rassasiés de sang,
» ils sont affamés d'or; je veux bien les en
» assouvir. Je m'engage, pour ma rançon,
» d'en remplir l'enceinte ou nous sommes,
» jusqu'à la hauteur ou tu vois que mon bras
» s'étend. Qu'ils emportent ces richesses
» pernicieuses, & qu'ils nous laissent vivre
» en paix ».

« Ta cause est la mienne, lui dit Pizarre;
» & je ferai pour toi tout ce qu'on peut at-
» tendre du zele d'un ami. Donnons à la

» fureur le temps de s'appaiser; & armons-
» nous, toi de constance, & moi de résolu-
» tion. Je te laisse. Je vais prendre soin
» d'Alonzo, dont l'état m'afflige & m'alar-
» me ».

Pizarre, en sortant de la prison d'Ataliba, se sentoit le cœur déchiré; mais un spectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit pansé sa blessure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Castillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramassant un reste de force: « Barbares, leur dit-il, osez-
» vous m'approcher, & me rappeller à la
» vie? Vous me l'avez rendue affreuse. Il
» est bien temps de vous montrer compatis-
» sans & secourables, après vingt mille as-
» sassinats commis sur la foi de la paix! Les
» voilà, ces Héros chrétiens, teints de sang,
» haletans de rage. O monstres fanatiques!
» Le ciel, le juste ciel ne laissera pas sans ven-
» geance un si exécrable attentat. Ce n'est pas
» au remords, c'est à votre furie que je vous

» dévoue en mourant. Je vous connois. Je » vois l'orgueil & l'avarice allumer entre vous » les feux d'une haine infernale. Armés l'un » contre l'autre, vous vous déchirerez comme » des bêtes carnacieres. Vous vous arrache- » rez ces entrailles avides, & ces cœurs al- » térés de ſang, que n'ont jamais pu émou- » voir ni les larmes de l'innocence, ni les » cris de l'humanité. Retirez-vous, bri- » gands infames, lâches meurtriers, laiſſez- » moi, laiſſez-moi mourir ». Et à ces mots, arrachant l'appareil de ſa plaie, il la déchira de ſes mains.

Pizarre le trouva baigné dans ſon ſang; & les Caſtillans, indignés, s'éloignerent à ſon approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de ſa violence, & rendit le dernier ſoupir.

A l'inſtant Gonzale Pizarre vint parler en ſecret au Général. « Que fais-tu là, lui » dit-il? On conſpire, on va ſe révolter, » & nommer un Chef à ta place. Parois, » diſſipe ce complot, calme & ramene les » eſprits, ou nous ſommes perdus ».

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foibleſſe. Il ſe montra aux portes du palais, y fit aſſembler ſes Soldats, & portant ſur le front une triſteſſe majeſtueuſe, il leur dit: « Caſtillans, vous venez d'égorger un Peuple » innocent & paiſible, qui ſe livroit à vous, » qui vous combloit de biens, qui révéroit en » vous ſes hôtes, & qui, renonçant à ſon » culte, ne demandoit qu'à s'éclairer, pour » embraſſer le culte & la loi des Chrétiens. » Son Roi lui avoit interdit toute hoſtilité » envers vous. Loin d'en commettre aucune, » il s'eſt vu maſſacrer ſans avoir tiré une » fleche, & avant d'avoir répandu une goute » de votre ſang. Il eſt couché ſur la pouſſiere, » à la face du ciel, du ciel votre juge & le » ſien. Le maſſacre de vingt mille hommes, » fût-ce vingt mille criminels, ſeroit af- » freux à voir; combien plus il doit l'être, » quand ce ſont vingt mille innocens? Leur » Roi vous demande pour eux la ſépulture. » Accordez-leur cette marque d'humanité. On » ne la refuſe pas même à ſes plus cruels » ennemis ».

Au lieu des plaintes, des reproches, des

menaces qu'on attendoit d'un Chef justement irrité, ce langage si modéré fit une impression profonde. Les Soldats répondirent qu'ils ne refusoient pas d'ensevelir les morts, si ce qui restoit d'Indiens dans les villages d'alentour, vouloient s'y employer avec eux. « Ils vous aideront, dit Pizarre : demain, » dans ces plaines sanglantes, ils seront assemblés au point du jour. Allez vous re» poser : vous devez être fatigués de meur» tre ».

Dès ce moment, tous les esprits, frappés de ce tableau funebre, se sentirent glacés d'horreur. La nature insensiblement reprit ses droits ; & le remords se saisit du cœur des coupables.

Il ne restoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naissante put éclairer les travaux de la sépulture, les Castillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, consternés & tremblans, se rendre à ce triste devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement porterent

la compaſſion dans les ames les plus farouches. Mais, lorſque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit ſe jeter, avec des cris perçans, ſur ces corps ſanglans & glacés, les ſerrer dans leurs bras, les arroſer de leurs larmes, coller leurs bouches ſanglotantes, tantôt ſur les levres livides, tantôt ſur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un pere ou d'un fils, les meurtriers ne purent ſoutenir ce ſpectacle, ſans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'aſſaſſin du pere embraſſoit les enfans; des mains trempées dans le ſang du fils & de l'époux, retiroient l'épouſe & la mere de la foſſe où elles vouloient s'enſevelir avec eux. C'eſt ainſi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long ſupplice du remords.

De retour à Caſſamalca, les Caſtillans, le front baiſſé, les yeux attachés à la terre, le cœur abbattu & flétri, ſe préſentent devant Pizarre. « En eſt-ce fait, demanda-t-il? » & cette malheureuſe terre a-t-elle caché » dans ſon ſein juſqu'aux traces de nos fu- » reurs? – Oui, c'en eſt fait. – Hé bien, » reprit le Général, hommes inſenſés & » cruels, vous l'avez donc vu, ce carnage,

» dont la nature a dû frémir ? C'eſt vous qui
» l'avez fait. . . . . Mais non, s'écria-t-il,
» ce crime abominable, le plus noir & le
» plus atroce qu'ait jamais inſpiré la rage des
» enfers, ce n'eſt pas vous que j'en accuſe;
» en voilà l'exécrable auteur. C'eſt lui, c'eſt
» ce tigre affamé, cette ame hypocrite & fé-
» roce, c'eſt Valverde, qui, par vos mains,
» a verſé des torrens de ſang. Apprenez
» qu'au moment qu'il vous crioit vengeance
» au nom d'un Dieu qu'on outrageoit, di-
» ſoit-il ; ce Peuple & ſon Roi l'adoroient
» avec nous, ce Dieu, & treſſailloient en
» écoutant les merveilles de ſa puiſſance. Je
» vous le jure, & j'en atteſte ces Guerriers
» qui m'accompagnoient. Ils ont entendu
» quel hommage lui rendoit le vertueux Prin-
» ce que ce fourbe a calomnié. Chargez-le
» donc ſeul des forfaits dont ſon impoſture
» eſt la cauſe ; &, comme une victime im-
» pure, qu'il aille, loin de nous, dans quel-
» que île déſerte, expier, s'il le peut, vingt
» mille aſſaſſinats dont le traître a ſouillé vos
» mains. Que les vautours & les viperes ron-
» gent ce cœur dénaturé, ce cœur digne de
» les nourrir ».

Valverde alors voulut parler, & se défendre. » Misérable ! lui dit Pizarre, » en le saisissant avec force & en le » traînant à ses pieds, viens, parle, & dis » si tu espérois qu'un Roi qui ne t'a jamais » vu, comprît ce que toi-même tu ne saurois comprendre, & que, sur ta parole, » il crût aveuglément ce qui confondoit sa » raison. Ton livre étoit sacré pour toi; » mais comment auroit-il pu l'être pour » celui qui ne sait ni quel est, ni d'où vient, » ni ce que renferme ce livre ? Il le laisse » tomber; & pour cet accident, hélas! peut-» être involontaire, tu fais égorger tout un » Peuple ! & je t'entends, au milieu du carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun! » Va, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse; mais va la traîner loin » de nous, en horreur au ciel, à la terre, » & à toi-même, s'il te reste un cœur capable de remords ». A ces mots prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'oserent prendre sa défense. On le saisit pâle & tremblant; & l'ordre à l'instant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

« Enfin, reprit le Général, nous voilà ren-

» dus à nous-mêmes; & la raiſon, l'huma-
» nité, la gloire, vont préſider à nos conſeils.
» Le Roi demande à payer ſa rançon; &
» vous ſerez épouvantés du monceau d'or
» qu'il offre de faire accumuler dans la pri-
» ſon qui le renferme. Caſtillans, je vous
» l'ai promis: vos vaiſſeaux s'en retourneront
» chargés de richeſſes immenſes. Mais, au
» nom du Dieu qui nous juge, au nom du
» Roi que nous ſervons, plus de cruautés:
» faiſons grace au moins à des Peuples ſou-
» mis ».

Dès-lors, on ne fut occupé que des promeſſes d'Ataliba. Ce Roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes Peuples du fond de ſa priſon; & ſes Peuples lui obéiſſoient, comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés ſous le poids de l'or, dont ils avoient dépouillé les palais & les temples; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfans ſe paroient aux jours ſolemnels. Sur le ſeuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quit-

toient leurs ſandales, ils baiſoient la pouſſiere à la porte de ſa priſon ; & en dépoſant leur fardeau, ils ſe proſternoient à ſes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il ſembloit que le malheur même le leur eût rendu plus ſacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis ; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le Roi s'apperçut des murmures que l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire plus de diligence ; que l'éloignement de Cuſco (*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit ; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (**), pour ſavoir s'il en impoſoit ; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

(*) Deux cents cinquante lieues.

(**) Soto, & Pierre de Varco.



CHAPITRE LI.

ALMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (*), il avoit appris le déſaſtre des Indiens ; & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletans de joie & d'ardeur ; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion ; & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa disgrace. « Le zele qui fait » les martyrs », répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien ſûr d'être innocent & même louable à ſes yeux.

(*) A *Puerto viejo*. Vieux port.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ſes intérêts, Almagre demanda, & il obtint ſans peine, qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment ſans témoins; & tandis que l'eſcorte & la nouvelle troupe ſe livroient à la joie de ſe trouver enſemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, aſſis auprès d'Almagre, ſous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poiſon des furies, dont lui-même il étoit rempli.

« Fidele & généreux ami du plus ambitieux des hommes, ſes ſuccès & ſa gloire, » & ſon élévation, & l'autorité qu'il exerce, » & la faveur dont il jouit, il vous doit tout: » votre fortune s'eſt épuiſée à lui armer des » flottes; votre courage a ſoutenu, a relevé » le ſien, que laſſoient les obſtacles, & que » rebutoit le malheur. Nous vous avons vu, » à travers les tempêtes & les écueils, paſſer, » repaſſer ſans relâche du port de Panama ſur » ces bords dangereux, où ſans vous, il alloit » périr; & par des ſecours imprévus, nous » rendre à tous la vie & l'eſpérance. Sans » vous, il n'eût été célebre que par une im-

» prudence aveugle, ou plutôt il feroit enco-
» re dans fa premiere obfcurité. Vous allez
» voir quelle reconnoiffance il réferve à tant
» de bienfaits. Il a été à la Cour d'Efpagne; il
» a obtenu de l'Empereur les graces les plus
» fignalées, les titres les plus éclatans; mais
» pour qui? pour lui feul. Avez-vous vu
» fes titres? y êtes-vous feulement nommé?
» A-t-il penfé à demander fon ami, fon
» affocié, le créateur de fa fortune, au moins
» pour commander fous lui? Ce n'eft pas
» oubli; non, Pizarre ne vous a point ou-
» blié; il vous a craint. Il veut régner; &
» un Lieutenant tel que vous eût gêné fon
» ambition, & peut-être obfcurci fa gloire.
» Apprenez ce qu'il a grand foin de dérober
» à tous les yeux, mais ce que j'ai fu décou-
» vrir. L'étendue de fa puiffance, dans ces
» climats, n'eft pas fans bornes; & fes titres
» ne lui accordent que la moitié de cet Em-
» pire, coupé en deux par l'équateur. La
» ville impériale, la fuperbe Cufco, eft au-
» delà de fes limites; & le premier qui ofe-
» roit lui en difputer la conquête, y auroit
» autant de droits que lui. Pizarre l'a
» prévu; & fur le vain prétexte de la rançon

» d'un Roi ſon allié, qu'il feint de tenir pri-
» ſonnier dans les murs de Caſſamalca, il
» fait enlever de Cuſco tous les tréſors
» qu'elle renferme. Allez, Almagre, allez
» le trouver ; mais ſur-tout gardez-vous de
» lui rappeller ni vos bienfaits, ni ſes
» promeſſes ; gardez-vous de prétendre au
» partage de l'or qu'il fait accumuler : c'eſt
» la rançon d'un Indien que, ſans vous, on
» a fait captif : vous n'avez point droit au
» partage ; & Pizarre l'a déclaré ».

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumerent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que ſon ami pût être ingrat. « Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la
» reconnoiſſance, reprit le fourbe ? il trahit
» bien ſon Roi, ſa patrie & ſon Dieu ».
Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Caſtillan. « Et ſavez-
» vous, ajouta-t-il, quel eſt ce Roi, l'ami,
» l'allié de Pizarre? Un Uſurpateur, un per-
» fide, qui a fait égorger ſans pitié toute la
» race des Incas, qui s'eſt baigné dans le
» ſang des Peuples de Cuſco, a chaſſé ſon
» frere du trône, l'a fait charger de chaînes,

» & le tient enfermé dans la plus étroite
» prison. C'est là ce que nous ont appris
» les Indiens des vallées, qui, sous le joug
» d'Ataliba, pleurent le malheur de leur Roi. –
» Et où est la prison de ce Roi ? lui deman-
» da l'ambitieux Almagre. – Elle est, ré-
» pond Valverde, dans le fort de Cannare,
» ville située sur la route de Quito à Cassa-
» malca. – Allez, c'est assez, dit Almagre :
» rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en
» partirez point, sans y avoir reçu des mar-
» ques de reconnoissance d'un homme qui
» hait les ingrats, & qui ne le sera ja-
» mais ».

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cusco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de se faire un parti puissant, & d'enlever à son rival la plus belle moitié de sa conquête. Il prit sa route vers Cannare, où la nouvelle du massacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à son approche, s'enfuir épouvantés ; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout sans pitié, si l'on refuse, à

l'inſtant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cuſco, qu'il prend, dit-il, ſous ſa défenſe.

Quoique réduit au déſeſpoir, l'intrépide Corambé répond, avec fierté, qu'Ataliba reſpire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huaſcar s'écrie, tranſporté de joie & de rage : « Les voilà, mes » vengeurs ! Qu'il meure, au prix de ma » couronne, qu'il meure, le perfide, le ſan- » guinaire Ataliba ». Corambé l'entendit; & rendu furieux par l'excès du malheur : « Toi, » qui préferes, lui dit-il, l'oppreſſion de » ces brigands à l'amitié de ton frere, & la » ruine de ton pays à la paix qui l'auroit » ſauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton » implacable vengeance ». A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huaſcar ſe débattre à ſes pieds, & ſe rouler dans une ſanglante pouſſiere, il s'effraya du crime

qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ſes Indiens de le ſuivre, & ſe jette en déſeſpéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un paſſage; & le plus grand nombre des ſiens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huaſcar, ſe jeta dans le fort; il y trouva ce Roi maſſacré, baigné dans ſon ſang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugiſſemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer; il en fut outré de douleur; & perdant l'eſpérance de diviſer l'Empire, il réſolut, dès ce moment, d'ôter à ſon rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ſes Peuples. Il fit donc enlever & porter à ſa ſuite le corps de l'Inca de Cuſco, & ſe rendit à Caſſamalca.

Pizarre le reçut avec l'empreſſement de l'amitié reconnoiſſante. Mais à ce mouvement de joie ſuccede un mouvement d'horreur, lorſqu'au milieu des Caſtillans, aux yeux d'Ataliba lui-mê-

me, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huaſcar. « Le reconnois-tu » ? lui dit-il, du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde; il frémit, il recule épouvanté ; & jetant un cri de douleur : « O mon frere! dit-il, le » glaive impitoyable n'a donc rien épargné! » ils maſſacrent les Rois » ! A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes ; les ſanglots lui étouffent la voix. » Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'a» voir aſſaſſiné ! — Moi ! — Toi-même, » perfide, & par la main d'un traître qui, » pourſuivi par les remords, eſt venu tom» ber ſous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il, » vous l'avez oublié, ce Roi, dont les Su» jets fideles étoiens venus juſqu'à Tumbès » vous implorer ; & cependant ſon ennemi, » le meurtrier de ſa famille & de ſes Peu» ples, du fond de ſa priſon, l'a fait aſſaſſi» ner. J'ai ſu le danger qu'il couroit, & » j'ai volé à ſa défenſe. Je n'ai fait que hâter » ſa perte; & le barbare Ataliba n'a été que » trop bien ſervi ».

« O céleſte juſtice! s'écrie Ataliba, révol» té de ſe voir chargé d'un parricide. Moi!

» l'aſſaſſin d'un frere ! Ah ! cruels ! c'eſt à » vous que ſont réſervés ces grands crimes. » C'eſt pour vous que rien n'eſt ſacré. Il » ne vous manquoit plus que ce dernier trait » de noirceur. Vous m'avez lâchement trom- » pé ; vous m'avez attiré dans un piege effro- » yable, vous avez violé la bonne foi, la » paix, l'hoſpitalité, l'amitié, tout ce qu'il » y a de plus ſaint, même parmi » les plus cruels des hommes ; vous avez » égorgé mes Peuples ; vous m'avez chargé » de liens ; vous avez mis à prix ma liberté, » mes jours ; n'en eſt-ce point aſſez ? Ni » les pleurs, ni le ſang, ni l'or, rien n'aſ- » ſouvit donc votre rage ! Pour me porter » un coup plus cruel que la mort, vous » m'accuſez d'un parricide ! Hé, grand Dieu ! » que vous ai-je fait, que du bien, dans le » moment même que vous nous accabliez de » maux ? Que me demandez-vous encore ? » Eſt-ce mon ſang que vous voulez ? Il eſt à » vous. Trempez-y vos mains, j'y conſens ; » mais qu'avez-vous beſoin de me trouver » coupable ? Je ſuis foible, je ſuis enchaîné, » ſans défenſe, abandonné du monde entier ; » nous n'avons que le ciel pour juge ; & le

» ciel me laiſſe accabler. Frappez. Vous
» n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre.
» Frappez. Terminez mes malheurs; mais
» épargnez mon innocence. Percez ce cœur
» ſans l'outrager ».

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Caſtillans, lorſqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui atteſtoient le parricide. Ces malheureux trembloient; ils gardoient le ſilence; ils ne ſavoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu; mais, forcés par leur Roi lui-même de parler ſans déguiſement, ils avouerent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba, & le gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſſerent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve certaine de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré ſourdement

contre les Caſtillans eux-mêmes; & cent voix s'éleverent pour demander ſa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ſes amis, le courage de le défendre; mais la haine & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les eſprits les ſoupçons que Valverde avoit dejà fait naître; & dans ce zele généreux, on crut voir l'intérêt ſe déceler lui-même, & l'ambition ſe trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*), fanatique ſombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus diſſimulé, ne ſe déclaroit pas de même. Il gémiſſoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit cauſé, & ſe reprochoit, diſoit-il, une imprudence malheureuſe. Mais Pizarre, à travers ſa diſſimulation, s'apperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de ſon cœur.

Cependant le trouble, en croiſſant, alloit allumer la diſcorde. Ataliba lui-même en

(*) Tréſorier pour l'Empereur.

excitoit les feux par la fierté de ſa défenſe & l'amertume des reproches dont il accabloit ſes tyrans. Cruellement bleſſé, ſon cœur avoit repris le reſſort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ſes amis, qui l'exhortoient à la patience. « Ah! j'ai trop ſouffert, diſoit-il; & pour- » quoi diſſimulerois-je? Si la douceur pou- » voit toucher ces cœurs farouches, ne ſe- » roient-ils pas amollis? Pizarre, ils veu- » lent que je meure; ils veulent perdre ton » ami : je le vois. Mais il eſt indigne de » la vertu calomniée de baiſſer un front ſup- » pliant ».

Trop foible, au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même; & ſemblable au Pilote ſurpris par la tempête, dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embraſſoit la défenſe de ce malheureux Prince, ne faiſoient qu'aigrir les eſprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choiſit pour

aller en Eſpagne porter la rançon de l'Inca. Le partage en fut annoncé; & il fallut ſavoir ſi la troupe d'Almagre ſeroit admiſe à ce partage. Pizarre le propoſe. Une rumeur s'éleve; & on déclare hautement que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'eſt pas juſte qu'elle en vienne uſurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ſes nouveaux partiſans, s'il diſputoit la proie. « Diſ» ſimulons; dit-il aux ſiens; car c'eſt un » piege qu'on nous tend ». Auſſi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles, & que dans un pays immenſe où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviſer des hommes que l'eſtime, l'honneur, le devoir uniſſoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par ſa modération feinte, un parti nombreux & puiſſant; & Pizarre, perdant l'eſpoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largeſſes (*a*). Il fit peſer l'or & l'argent qu'on avoit entaſſés, il les diſtribua; ſon armée en fut enrichie. La part (*) qu'il avoit réſervée à l'Empereur, fut envoyée au port,

(*) Le quint.

où Fernand devoit s'embarquer ; & Fernand, preſſé de s'y rendre, vint, la triſteſſe dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu dans le malheur inſpire aux ames généreuſes : doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juſte qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adverſité. « Je viens te dire » adieu : l'on m'envoie en Eſpagne : mon de» voir m'éloigne de toi, lui dit-il ; mais » j'emporte avec moi l'eſpérance de te revoir, » libre, juſtifié, rétabli ſur le trône, & d'y » embraſſer un héros que j'ai reſpecté dans » les fers. — Ah ! généreux ami ! lui dit » Ataliba, en l'enveloppant dans ſes chaînes, » & en le ſerrant dans ſes bras, vous me » quittez ! je ſuis perdu. — Hé quoi, lui » dit Fernand, mes freres, nos amis ! Ils » n'auront pas votre courage ; & Pizarre, » pour me ſauver, ne s'expoſera pas à ſe per» dre avec moi. Voyez, ajouta-t-il, cet » homme arrogant & ſuperbe, qui paroît » engraiſſé de ſang » ; (c'étoit Alfonce de Requelme) « & cet autre qui d'un œil morne

» nous observe » ; (c'étoit Almagre) « ils
» n'attendent que votre absence pour me
» faire périr. Nous ne nous verrons plus.
» Adieu, pour la derniere fois ».

NOTE.

a) *A le gagner par des largesses*]. Zarate assure que Pizarre fit donner à chacun des Espagnols qui accompagnoient Almagre, mille *pesos* d'or, ou vingts marcs. Benzoni dit, *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille ducati.*





CHAPITRE LII.

APRES de si tristes adieux, Fernand se rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, sous les dehors d'une humilité volontaire, déguisoit sa honte & sa rage. Il parut aux yeux de Fernand. « Trop de zele » a pu m'égarer, lui dit-il; je dois expier » tous les maux dont je suis la cause; & » quand vous m'aurez exposé, dans une île » déserte, aux animaux voraces, je ne serai » pas trop puni. Que le ciel me donne la » force d'expirer sans me plaindre; & je vous » bénirai. Mais si cette force me manque, » & si le désespoir se saisit de mon ame, elle » est perdue. Ah! laissez-moi la sauver » par la pénitence. Qu'avez-vous à craindre » de moi? Proscrit, abandonné, quand je » serois méchant, j'ai perdu le pouvoir de » nuire. La grace que j'implore est d'expier » mon crime par les plus pénibles travaux; » d'aller parmi les Indiens les plus sauvages » de ces bords, répandre au moins quelque » lumiere, quelque semence de la Foi. Je ne

» veux que mourir ». A ces mots, de perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme tous les cœurs généreux, ſe laiſſa toucher & ſéduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant ſa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richeſſes prodigieuſes que l'on venoit de partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*). Pour remplir ſa promeſſe, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la floriſſante Cuſco avoit vu, pendant onze regnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémiſſoit de rage. Cette ville ſuperbe, ſur laquelle eſt fondée ſon eſpérance ambitieuſe, ſera ruinée à jamais; & quand la rançon de l'Inca n'épuiſeroit pas ces richeſſes, Pizarre en diſpoſeroit ſeul, tant que ce Roi ſeroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit ſolliciter ſa perte, & la preſſer avec ardeur.

D'abord, par de feintes promeſſes d'uſer d'ingulgence envers lui, on voulut

(*) La cinquieme partie.

l'engager à faire l'aveu de ſon crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince, conſervant dans les fers la noble fierté de ſon ſang : « C'eſt aux criminels » qu'on pardonne, dit-il ; & je ſuis inno- » cent ». On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. » Il en aura beſoin, dit-il, pour pardonner » ma mort à mes accuſateurs ; mais envers » un Roi, ſon égal, qui ne l'a jamais offen- » ſé, ſa clémence lui eſt inutile. Qu'il ſoit » juſte ; & je ne crains rien ».

A des eſprits frappés de la perſuaſion que ſon crime étoit manifeſte, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé puiſqu'il avoit l'audace de demander à l'être ; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le ſauver. Il expoſa que le Conſeil établi dans ſon camp n'étoit pas fait pour juger les Rois ; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le ſervir, en ſe chargeant pour lui, d'un parricide, ſans que ce Prince en fût inſtruit, ſans qu'il y eût donné ſon aveu ; qu'on avoit pu de même, à ſon inſçu, vouloir tenter ſa délivrance ; & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juſte & louable :

que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laissoit aucune apparence aux soupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réservé de lui donner des juges; & qu'il réclamoit en son nom ce privilege auguste & saint. Il ajouta que dans ses lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit passé; qu'il lui déféroit cette cause; qu'il attendroit sa volonté; & que tout seroit suspendu jusqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous allez informer l'Empereur, lui dit-il; & de » quoi? de votre opinion, sans doute, & de » celle d'un petit nombre de vos amis, qui, » comme vous, ont pu se laisser abuser? Est-» ce donc ainsi, Pizarre, que doit s'instruire » une si grande cause? Et moi, je demande » que le Conseil entende & juge Ataliba, & » que le procès, revêtu de l'autenticité des » loix, soit déféré au tribunal suprême, où » sera décidé le sort de cet usurpateur, que » vous appellez Roi ».

Cet avis parut sage & modéré au plus grand nombre; & Pizarre, voyant que ses

amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature avoit encore des droits ſur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il penſa qu'il falloit d'abord les émouvoir; & ſous un prétexte apparent de prudence & de ſûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les raſſembler tous dans la même priſon.

Ce fut un ſpectacle, en effet, bien digne de compaſſion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Caſſamalca. L'innocence dans le malheur eſt toujours ſi intéreſſante! Mais lorſque, ſur le front des malheureux, il reſte quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaiſſement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuſte, parce qu'il eſt plus accablant. Auſſi la premiere impreſſion de la pitié, à cette vue, fut-elle ſenſible & profonde dans l'eſprit de la multitude.

On les voyoit, ces illuſtres captifs, triſtes, abattus, gémiſſans, les yeux baiſſés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes déſolées, & toutes fumantes encore du ſang qu'on y avoit

répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point : une pâleur mortelle étoit répandue ſur ſon viſage ; & le feu ſombre & dévorant dont ſes yeux étoient allumés, avoit tari la ſource de ſes larmes. Ses regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funebres, l'ombre errante de ſon époux. « Où eſt-il mort ? en quel lieu » repoſe mon cher Alonzo, diſoit-elle ? En » quel lieu s'eſt fait le carnage de ceux qui » gardoient notre Roi » ? Un Indien lui répondit : « Vous y touchez. C'eſt là, dans » ce lieu même, qu'étoit le trône de l'Inca ; » c'eſt là qu'autour de lui tous ſes amis ſont » morts ; c'eſt là qu'ils ſont enſevelis. Alonzo étoit à leur tête ; & cette petite éminence que vous voyez, c'eſt ſon tombeau ». A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouſe d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ſes entrailles. Elle ſe précipite, elle tombe égarée ſur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte ; elle l'embraſſe avec l'amour dont elle eût embraſſé le corps de ſon époux ; elle réſiſte au ſoin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau ; & lorſqu'on veut lui faire violence, il ſemble, à ſes

cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans ses flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet accès de désespoir n'a pas été mortel pour elle seule; & l'enfant qu'elle a mis au monde en est frappé. Il s'éteint, sans ouvrir les yeux à la lumiere, sans avoir senti ses malheurs.

La constance d'Ataliba avoit, jusques-là, dédaigné d'adoucir ses persécuteurs; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abbattit tout-à-coup, lorsque, dans sa prison, il vit ses femmes, ses enfans, chargés de chaînes comme lui, se jeter dans ses bras, tomber en foule à ses genoux. Il se trouble; ses yeux se remplissent de larmes; il reçoit dans son sein, avec une douleur profonde, ses épouses & ses enfans; il les presse contre son cœur; il mêle ses soupirs à leurs plaintes; il oublie que sa foiblesse a pour témoins ses ennemis; ou plutôt il ne rougit point de se montrer époux & pere.

Pizarre, observant dans les yeux de ses compagnons attendris la même compassion

qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit aussi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais, pour donner à son courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes & ses enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfans l'environner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait? quel est le crime de leurs meres? & si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis? tendre époux & bon pere, il jette un regard languissant sur sa famille désolée; & son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.





CHAPITRE LIII.

LE jour fatal arrive, & le Conſeil eſt aſſemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Caſtillans. Pizarre y préſidoit; mais Almagre & Requelme étoient aſſis à ſes côtés. Un ſilence terrible régnoit dans l'aſſemblée. On fait paroître Ataliba; on l'interroge; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innoncence. On lui rappelle le maſſacre de la famille des Incas; on lui oppoſe les témoins du meurtre du Roi de Cuſco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Caſſamalca. La vérité fait ſa défenſe. Il leur expoſe en peu de mots la cauſe & les malheurs de la guerre civile; ce qu'il a fait pour déſarmer l'inflexible orgueil de ſon frere; ce qu'il a fait pour l'appaiſer, même depuis qu'il l'a vaincu. » J'avois pu » vouloir ſa mort, dit-il, c'eſt lorſqu'il ſou» levoit ſes Peuples contre moi, & que, du » fond de ſa priſon, il ralumoit encore les » feux de la guerre; c'eſt alors que ce crime, » utile à ma grandeur & au repos de cet

» empire, auroit dû me tenter. Je n'ai point
» méconnu mon ſang ; je n'ai point voulu le
» répandre ; & ſi, dans les combats, ſans
» moi, loin de moi, malgré moi, l'aveugle
» ardeur de mes ſoldats n'a rien épargné,
» c'eſt le crime de celui qui, pour ma dé-
» fenſe, m'a forcé de leur mettre les armes
» à la main. Caſtillans, ma victoire m'a
» coûté plus de larmes que tous les malheurs
» que j'éprouve ne m'en feront jamais verſer.
» Voyez, pourſuivit-il, ſi j'ai rendu mon
» regne odieux à mes Peuples. Je ſuis tom-
» bé du trône ; mon ſceptre eſt briſé ; tous
» mes amis ſont morts ; je ſuis ſeul dans les
» chaînes, avec des femmes & des enfans ;
» on n'a plus rien à craindre, à eſpérer de
» moi. C'eſt là, c'eſt dans l'extrêmité du
» malheur & de la foibleſſe, qu'on peut di-
» ſcerner un bon Roi d'avec un Tyran ; c'eſt
» alors qu'éclate la haine publique, ou que
» ſe ſignale l'amour. Voyez donc ce que j'ai
» laiſſé dans les cœurs, & ſi c'eſt ainſi qu'on
» traite un méchant, un coupable. Ce re-
» ſpect ſi tendre & ſi pur, cette fidélité con-
» ſtante, cette obéiſſance à la fois ſi profonde
» & ſi volontaire, enfin cet amour de mes

» Peuples envers un malheureux captif, voilà » mes témoignages contre la calomnie; & je » vous demande à vous-même ſi ce triomphe » eſt réſervé pour le crime ou pour la vertu? » Ce moment, juge de ma vie, eſt ſous vos » yeux; & j'en appelle à lui. Non, quoi » que l'on vous diſe, vous ne croirez jamais » que celui qui, de ſa priſon, dans l'indigne » état où je ſuis, fait encore adorer ſa volon- » té ſans force, & voit ſes Peuples proſter- » nés, venir, en lui obéiſſant, arroſer ſes » chaînes de larmes, ait été ſur le trône in- » juſte & ſanguinaire. Vous m'avez connu » dans les fers tel que l'on m'a vu ſur le trô- » ne, ſimple & vrai, ſenſible à l'injure, mais » plus ſenſible à l'amitié. On m'accuſe d'a- » voir tenté ma délivrance, & voulu ſoule- » ver mes Peuples contre vous! Je n'en ai » pas eu la penſée; mais ſi je l'avois eue, » m'en feriez-vous un crime? Regardez ces » plaines ſanglantes; voyez les chaînes dont » vous avez flétri les mains innocentes d'un » Roi; & jugez ſi, pour me ſauver, tout » n'eût pas été légitime. Ah! vous n'avez » que trop juſtifié vous-mêmes ce que le dé- » ſeſpoir auroit pu m'inſpirer. Cependant

» j'atteste le ciel que, Pizarre m'ayant donné
» sa parole & la vôtre de m'accorder la vie,
» de me rendre la liberté, de faire épargner
» ma famille, & de laisser en paix le reste
» de mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui
» mon espérance, & ne me suis plus occupé
» qu'à faire amasser l'or promis pour ma ran-
» çon. Mon Dieu, qui sans doute est le
» vôtre, lit dans mon cœur, & m'est témoin
» que je vous dis la vérité. Mais, si c'est
» peu de l'innocence pour vous toucher,
» voyez mes malheurs. Je suis pere, je suis
» époux, & je suis Roi. Jugez des peines
» de mon cœur. Vous m'avez voulu voir
» suppliant; je le suis, & j'apporte à vos
» pieds les larmes de mes Peuples, de mes
» foibles enfans, de leurs sensibles meres.
» Ceux-là du moins sont innocens ».

Ce langage simple & touchant attendrit quelques-uns des juges; & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût persuadés. On fit sortir Ataliba; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix. . . . Quelle fut la surprise de Pizarre & de ses amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Aussi-tôt ils réclament contre cette sentence

inique, & ils rappellent au Conseil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cause, après l'avoir instruite, au tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit proposé ; tout le Conseil y avoit souscrit ; aucun n'osoit désavouer ce consentement unanime ; & Ataliba condamné avoit du moins l'espérance de passer en Espagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui poursuivoit ses jours, n'eut garde de lâcher sa proie.

Valverde, échappé de sa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, se déguise & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obscure, dans les murs de Cassamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ses partisans, formoit ses complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue. « Amis, dit-il, » reconnoissez la fidélité des promesses de ce» lui qui a dit au juste : *Tu fouleras aux pieds* » *l'aspic & le lion.* Vous m'avez vu chargé » de chaînes, proscrit, envoyé sur la flotte, » pour être abandonné dans quelque île dé» serte, où je serois la proie des animaux » voraces ; me voilà au milieu de vous. Dieu » a rompu les pieges du méchant ; il s'est » joué des conseils de l'impie ; il a tendu le

» main au foible, innocent & persécuté.
» Mais vous, guerriers, qu'il a choisis pour
» défendre sa cause, & qu'il a revêtus de
» force & de courage pour le venger, que
» faites-vous ? Vous consentez que Pizarre
» envoie en Espagne un tyran, son ami, vo-
» tre accusateur, celui qui peut, par ses ri-
» chesses, gagner la Cour & le Conseil, ce-
» lui qui, s'il est écouté, vous dénoncera
» tous comme de vils brigands, comme de
» lâches assassins, faits pour le meurtre & la
» rapine, sans foi, sans pudeur, sans pitié,
» indignes du nom d'hommes & du nom de
» Chrétiens ! Y pensez-vous ? Et de quel
» droit dérober le crime au supplice ? Cet
» usurpateur, ce tyran, ce parricide est con-
» vaincu ; il est jugé ; pourquoi ne pas exé-
» cuter la sentence qui le condamne ? Qu'il
» meure ; & tout est consommé ».

L'atrocité de ce conseil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, sans leur donner le temps de balancer : « Il y va, leur dit-il,
» & de la vie & de l'honneur. Il y va de
» bien plus, il y va de la gloire de la reli-
» gion, des intérêts du ciel ; & le Dieu ven-
» geur qui m'envoie, vous défend de déli-



H. Contgen Sc.

La famille d'Ataliba.... dormoit alors autour de lui.

» bérer. Pizarre dort ; tout eſt tranquille ; » & Requelme, par qui le procès eſt in» ſtruit, a droit de voir Ataliba, de l'inter» roger à toute heure ; qu'il me faſſe ouvrir » la priſon. Je ne veux, avec lui & moi, » que deux hommes déterminés ».

L'importance du crime en fit ſurmonter l'horreur ; & par un ſilence coupable on conſentit, en frémiſſant, à ce qu'on n'oſoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. « En ôtant la vie à » un Infidele, dit-il, ne perdons pas de vue » le ſoin de ſon ſalut. Je veux, en le puri» fiant dans les eaux ſaintes du Baptême, lui » rendre à lui-même ſa mort précieuſe au» tant qu'elle eſt juſte, & ſanctifier l'homi» cide qui nous eſt preſcrit par la loi ».

La famille d'Ataliba, les yeux epuiſés de larmes, & le cœur laſſé de ſanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince, agité de funeſtes preſſentimens, n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir ſa priſon. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laiſſent voir que leurs yeux, dont le regard lui ſemble atroce. Un mou-

vement d'effroi le saisit ; il se leve ; & surmontant cette foiblesse, il vient au-devant d'eux. « Inca lui-dit Requelme, éloignons-nous ; » n'éveillons point ces femmes & ces enfans. Il » est bien juste que l'innocence repose en paix. » Ecoutez-nous. Vous êtes jugé, condamné ; le feu seroit votre supplice, suivant » la rigueur de la loi. Mais il dépend de » vous de vous sauver des flammes ; & cet » homme religieux, que vous allez entendre, » vient vous en offrir un moyen ».

Le Prince l'écoute, & pâlit. « Je sais, » dit-il, que le Conseil m'a jugé ; mais » ne doit-on pas m'envoyer à la Cour d'Espagne, & réserver à votre Roi un droit » qui n'appartient qu'à lui ? — Croyez-moi, » les momens sont chers, poursuivit Requelme : écoutez cet homme vertueux & » sage, qui s'intéresse à vos malheurs ». Valverde alors prit la parole. « Ne voulez- » vous point, lui dit-il, adorer le Dieu des » Chrétiens ? — Assurément, dit le malheureux Prince, si ce Dieu, comme on nous » l'annonce, est un Dieu bienfaisant, un » Dieu puissant & juste, si la nature est son » ouvrage, si le soleil lui-même est un de ses bienfaits,

» bienfaits, je l'adore avec la nature. Quel
» ingrat, ou quel insensé peut lui refuser son
» amour ? – Et vous desirez d'être instruit,
» lui demande encore le perfide, des saintes
» vérités qu'il nous a révélées, de connoître
» son culte, & de suivre sa loi ? – Je le
» desire avec ardeur, répond l'Inca : je vous
» l'ai dit. Impatient d'ouvrir les yeux à la
» lumiere, que l'on m'éclaire, & je croirai. –
» Graces au ciel, reprit Valverde, le voilà
» disposé comme je le souhaitois. Implorez-
» le donc à genoux, ce Dieu de bonté, de
» clemence ; & recevez l'eau salutaire qui
» régenere ses enfans ». L'Inca, d'un esprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. « Le ciel est ouvert, dit Valverde, & les mo-
» mens sont précieux. » A l'instant il fait signe à ses deux satellites ; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs meres, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins ; & l'on crut faire assez que de laisser la vie aux femmes &

aux enfans de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables aſſaſſins & leurs partiſans fanatiques, ſe retira dans la ville des Rois (*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuſe, le meurtre & le ſaccagement furent ſans frein; l'on ne vit plus, ſur la ſurface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les pieges & ſous le fer des Eſpagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint ſe jeter ſur leur proie, & ſ'aſſouvir d'or & de ſang. Dans toute l'étendue de cet Empire immenſe, tout fut ravagé, dévaſté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée; preſque tout le reſte enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le ſort de ceux qu'on avoit maſſacrés.

Enfin, quand ces loups dévorans ſe furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage

(*) Lima.

forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba s'étoit élevé jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avoient contribué au crime de sa mort, en porterent la peine; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient sous le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorgerent entr'eux. L'exécrable Valverde (*a*), en menant une bande de ces brigands à la poursuite des Indiens qui s'étoient sauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages; & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt le blasphême à la bouche, dans la rage & le désespoir. Parjure & traître (*b*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux supplice; & sa lâcheté mit le comble au juste opprobre de sa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barriere à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les siens, mourut assassiné. Accablé sous le nombre, il succomba, mais en grand homme, qui dédaignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ses rivaux & ses freres. Cusco, saccagée & déserte, vit ses plaines jonchées des corps de ses ty-

rans. Les flots de l'Amazone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vus déſoler ſes rivages; & le fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris; aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ſes travaux.

NOTES.

(a) L'EXECRABLE *Valverde*]. Ici la vérité feroit horreur; j'y ſubſtitue la juſtice.

(b) *Parjure & traître*]. Almagre avoit juré de nouveau, ſur une hoſtie conſacrée de ne rien entreprendre ſur les droits de Pizarre, & ſa promeſſe avoit été énoncée en ces termes: *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniſſes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ſerment.

FIN.





TABLE
DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé *les Incas*, ou *la deſtruction de l'empire du Pérou* : & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 24 Avril 1776.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.



